

MÉMOIRE DE MASTER

***Le discours politique de Silvio
Berlusconi
ou la mort du débat de fond.***

**ETUDIANT : KOEN KOERSELMAN (0333174)
ETUDES : MASTER EN COMMUNICATIONS INTERCULTURELLES
DATE DE REMISE : 07/07/2010
PROFESSEUR : DR. M.R. KREMERS-AMMOUCHE**

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	3
CHAPITRE I :	6
INTRODUCTION À L'ARGUMENTATION ET LA PERSUASION POLITIQUE.	
L'art de persuader, son histoire, ses fondements et le cas Berlusconi.	
CHAPITRE II :	
LA DESCENTE SUR LE TERRAIN (1994) – OU LA FORCE DE L'ESPÉRANCE.	15
2.1 La définition de soi : un homme nouveau qui incarne l'espoir.	15
2.2 L'opposition à l'autre : l'espoir pour l'avenir contre la nostalgie du passé.	22
2.3 Le mouvement politique : le rassemblement autour d'une symbolique.	28
CHAPITRE III :	
LE CREDO LAIC DE FORZA ITALIA (2004) – OU LA FORCE DE LA FOI.	33
3.1 La mise en scène communicative : la liturgie berlusconienne.	33
3.2 La sacralisation d'une valeur : la religion de la liberté.	39
3.3 La signification du rassemblement : l'église de Forza Italia.	43
CHAPITRE IV :	
LA COMMUNICATION DE LA TERRE BRÛLÉE (2006-2010) – OU LA FORCE DE L'IMMORAL.	51
4.1 La conception de la politique : le débat, c'est la guerre.	51
4.2 La confrontation avec ses adversaires politiques : l'opposition de gauche.	56
4.3 La confrontation avec les contrepoids institutionnels et ses conséquences.	65
Conclusions	75
Sources	78
Annexes	82

INTRODUCTION

« *[The] patient, [V.Z.] is described as being affected by progressive bilateral atrophy of the mesial temporal lobes resulting in semantic dementia. Vis-à-vis virtually nil recognition of even the most familiar faces (including those of her closest relatives) as well as of objects and animals, V.Z. could nevertheless consistently recognize and name the face of Silvio Berlusconi, the mass media tycoon and current Italian Prime Minister. The experimental investigation led to the conclusion that Mr Berlusconi's face was seen as an icon rather than as a face. This telling effect of Mr Berlusconi's pervasive propaganda constitutes an unprecedented case in the neuropsychological literature.* » (Mondini et Semenza, 2006). Selon cette recherche scientifique, le visage de Silvio Berlusconi était devenu aux yeux de cette patiente italienne une icône, au même titre que le Pape et le Christ. Les chercheurs avaient travaillé lors de la campagne électorale de 2001, pendant laquelle Berlusconi était apparu sans cesse à la télévision, mais même six mois après, la patiente pouvait encore dire qui il était. Berlusconi était devenu plus reconnaissable aux yeux de cette malade que les membres de sa propre famille.

En Italie, Berlusconi est beaucoup plus qu'un homme politique : il est l'icône d'un certain style de vie (Ferrigolo, 2009), il est l'homme derrière l'équipe de football d'AC Milan, il a longtemps été l'homme le plus riche du pays, il a été celui qui a renouvelé la télévision italienne et il n'est jamais absent des journaux télévisés. Il passionne les foules, pour ou contre lui : Berlusconi ne laisse personne indifférent, soit on l'aime, soit on le hait. Ses adversaires l'accusent de diviser le pays et de le porter au bord du précipice tandis que pour ses admirateurs il a fait des miracles pour l'Italie. Il est lui-même, d'ailleurs, profondément convaincu de ses propres qualités et accomplissements puisqu'il n'a pas peur de se comparer respectivement à Napoléon et Superman, avant de s'autoproclamer le Jésus Christ de la politique italienne (Biagi, 2006 : 289). Un personnage extrêmement célèbre, même avant son entrée en politique, Berlusconi ne cesse d'étonner ou de choquer la classe politique italienne au point de se faire comparer à un empereur romain ou monarque absolu (Fini, 2009).

En 1994, Berlusconi se trouvait cependant dans une position extrêmement délicate. L'effondrement du système politique italien de la Première République lui avait porté un grand coup. En effet, les juges milanais, Antonio Di Pietro et Gherardo Colombo, avaient découvert lors de leur enquête surnommé *Mani Pulite*¹, que la corruption de la politique italienne concernait la quasi-totalité des partis. Sous leurs mandats d'arrêts un homme politique après l'autre tombait.

¹ Mains propres.

Bettino Craxi, ancien premier ministre issu du Parti Socialiste Italien et le principal protecteur politique de Berlusconi figurait parmi les principaux suspects (Milza, 2005 : 992). Berlusconi risquait fort de payer un lourd tribut puisque Craxi l'avait protégé et lui avait permis de construire son empire médiatique violant à de multiples reprises les réglementations italiennes concernant les droits d'émission et les télévisions privées. Si la gauche arrivait au pouvoir, il risquerait de perdre une ou plusieurs chaînes de télévision : une perte qui entraînerait inéluctablement l'effondrement de l'ensemble des sociétés de *Fininvest*, le holding regroupant les entreprises de Berlusconi (Stille, 2006 : 168). Faute de pouvoir compter sur une droite éparpillée en un grand nombre de petites formations et menacée à la fois par les sécessionnistes de la *Lega Nord* et les postfascistes d'*Alleanza Nazionale*, Berlusconi a décidé d'entrer lui-même en politique (Milza, 2006 : 1007).

En tant qu'entrepreneur de métier, il s'est engagé en politique en utilisant toutes les méthodes de marketing qu'il avait à sa disposition. Ces stratégies, issues du monde des affaires et de la publicité ont été au fondement de son discours² politique, qui avait pour objectif principal d'arriver au pouvoir et d'y rester, ou au moins d'avoir suffisamment de poids politique pour pouvoir s'assurer que les intérêts commerciaux de *Fininvest* ne seraient pas menacés. Berlusconi ne s'est pas privé de mettre à son propre service l'ensemble des entreprises faisant partie de *Fininvest* et notamment *Publitalia* pour l'expertise publicitaire, les chaînes de télévision *Canale5*, *Rete4* et *Italia1* et le journal *Il Giornale* afin de faire parvenir son message jusqu'à l'auditoire (Stille, 2006 : 177-188).

Un entrepreneur a beau avoir tous les moyens financiers et médiatiques, reste la nécessité de convaincre l'auditoire, l'électorat en l'occurrence, de voter pour lui. Berlusconi a indiscutablement réussi sa mission en obtenant une majorité parlementaire à trois reprises, en 1994, en 2001 et en 2008, et en étant en mesure de réaliser l'objectif principal de son entrée en politique, c'est-à-dire sauvegarder son empire médiatique *Fininvest*. Nous nous intéresserons dans cette étude à la façon dont le discours de Silvio Berlusconi a été construit et comment les stratégies argumentatives ont pu contribuer à un ensemble cohérent susceptible de convaincre les électeurs de faire confiance au *Cavaliere*. En quatre chapitres, nous voulons analyser le discours de Berlusconi en nous intéressant respectivement à : 1) la théorie sur l'argumentation, qui constituera l'encadrement théorique de l'étude. 2) la façon dont Berlusconi est entré en politique en 1994, tout en explorant les thématiques abordées dans son discours à la télévision. 3) un meeting politique de *Forza Italia*, le mouvement politique berlusconien, tenu en 2004. 4) la communication de Berlusconi envers ses opposants lors de la campagne électorale de 2006. Nous avons choisi de prendre comme fil rouge de notre étude ces trois moments de l'ascension

² Afin d'éviter la confusion, on utilisera le mot *discours* pour parler de l'ensemble des énonciations d'un individu (au sens théorique du terme) tandis que le discours, comme étant un message politique destiné à un auditoire, sera indiqué avec le terme *allocution*.

politique de Silvio Berlusconi, mais nous nous permettrons également d'approfondir l'analyse en avançant des citations issues de textes liés à d'autres événements.

Dans notre analyse, nous distinguons deux stratégies différentes appliquées afin de convaincre l'auditoire : la stratégie offensive, engagée librement par Berlusconi lui-même, et la stratégie défensive, qui, au contraire, le contraint d'intervenir afin de limiter les dégâts de la stratégie communicative de ses adversaires. Une stratégie peut avoir pour objectif de définir ou de redéfinir la représentation de soi ou la représentation de l'autre. La communication sert ici à définir des représentations en fonction des stratégies communicatives qui à leur tour servent à atteindre l'objectif de Berlusconi, qui est celle de tout homme politique : être (ré)élu. Ces stratégies comportent des logiques argumentatives, qui se manifestent dans le discours, qu'on tentera d'analyser dans ce qui suit.

Dans son discours Silvio Berlusconi a utilisé au mieux les atouts dont il disposait et il a contré efficacement les attaques de ses adversaires en appliquant une stratégie fondée sur trois éléments : 1) sa personnalité 2) les valeurs de liberté, de modernité et d'italianité et 3) la mise en discrédit de ses adversaires. Dès 1994, Berlusconi jouissait dans l'opinion d'une notoriété importante qu'il a utilisée de façon très efficace dans sa stratégie électorale, de plus il avait les moyens financiers et le savoir-faire publicitaire pour le faire. Le fait qu'il ait eu à sa disposition ces moyens dans le contexte politique particulier de l'après-*Tangentopoli*³ lui a permis de dissimuler les faiblesses de sa candidature. Il ne disposait d'aucune expérience politique, mais dans le contexte de 1994 lorsque toute la classe politique était discréditée par les affaires de corruption, ce manque était devenu un atout. La faiblesse du manque de démocratie intérieure au sein de *Forza Italia*, Berlusconi l'a transformée en avantage en soulignant l'unité de son parti et la cohérence de sa communication. Le manque de projets politiques a été compensé par une campagne électorale soulignant les valeurs importantes que *Forza Italia* comptait défendre. Finalement une stratégie agressive pour discréditer les adversaires aux élections lui a permis d'amortir l'impact des critiques de ses détracteurs dans l'opinion.

Le choix de s'approprier des valeurs positives comme la liberté, la modernité et l'italianité et de dénier ces mêmes valeurs à ses opposants politiques est très efficace en vue d'éviter le débat sur les vrais thèmes. Puisque les fondements de ces autres partis politiques ne sont pas la liberté et la nation, leurs propositions ne peuvent pas être crédibles. Dans le débat, Berlusconi se satisfait de faire ses propres propositions et de rejeter celles de ses adversaires en mettant en doute leur sincérité et leur légitimité. Il ne s'agit pas de démonter les propositions sur le fond, mais de discréditer les adversaires qui, du coup, perdent également la possibilité de critiquer les projets de Berlusconi. Le débat de fond devient en réalité impossible.

³ « *La ville des pots-de-vin* », le système de corruption politique sous la Première République italienne. Les traductions des textes italiens ont été faites par l'auteur.

CHAPITRE I

INTRODUCTION À L'ARGUMENTATION ET LA PERSUASION POLITIQUE.

L'ART DE PERSUADER, SON HISTOIRE, SES FONDEMENTS ET LE CAS BERLUSCONI.

« L'usage de la parole est nécessairement lié à la question de l'efficacité. Qu'il vise une multitude distincte, un groupe défini ou un auditeur privilégié, le discours cherche toujours à avoir un impact sur son public. » (Amossy, 2006 : 1). Dans quelque situation que ce soit, dans quelque contexte qu'on puisse imaginer, la parole cherche à influencer l'interlocuteur auquel on s'adresse. Dans le débat politique, cet impact recherché, dont parle Amossy, est d'autant plus présent vu que les protagonistes tentent de convaincre l'auditoire de passer à l'action en donnant leur vote au candidat en question. La définition de la notion de l'argumentation qu'on utilisera est la suivante : *« les moyens verbaux qu'une instance de locution met en œuvre pour agir sur ses allocutaires en tentant de les faire adhérer à une thèse, de modifier ou de renforcer les représentations et les opinions qu'elle leur prête, ou simplement de susciter leur réflexion sur une problème posé. »* (Perelman, 1977).

L'art de persuader à travers l'argumentation trouve sa source dans la Grèce Antique. Déjà à l'époque, les méthodes utilisées afin de convaincre l'auditoire dans le cadre de discussions, ne faisaient pas l'unanimité. Ainsi, Platon était d'avis que *« l'art de persuader est une pure manipulation »*, tandis qu'Aristote assignait à *« la rhétorique une fonction positive de la vie de la Cité »*. (Amossy, 2006 : 3). La discussion perdure jusqu'à nous jours, puisque la rhétorique *« se donne comme le lieu paradoxal de la possibilité de la démocratie en même temps qu'elle constitue une menace pour elle »* (Danblon, 2004 : 7). La question est donc de savoir si telle ou telle méthode employée est faussement manipulatrice ou au contraire une façon acceptable de présenter une vision sur la réalité. Cette question se pose de façon pertinente dans le cas de Silvio Berlusconi.

Suivant la définition aristotélicienne de la rhétorique, on note qu'il s'agit 1.) d' *« un discours qui n'existe pas en-dehors du processus de communication où un locuteur prend en compte celui à qui il s'adresse : parler (ou écrire), c'est communiquer. »* On ne parle pas de la même façon à un public acquis pleinement à sa cause qu'à un auditoire franchement hostile. La même phrase prononcée devant des auditoires différents peut signifier une confirmation de l'avis général ou en revanche une provocation inacceptable. 2.) d' *« un discours qui entend agir sur les esprits – et ce faisant sur le réel- donc une activité verbale au plein sens du terme : le dire est ici un faire. »* Il s'agit ici encore d'un aspect important du discours politique. Afin de pousser les

électeurs dans une certaine direction, il est nécessaire de créer une représentation de la réalité qui soit compatible avec les intérêts électoraux du candidat. 3.) d' « *une activité verbale qui se réclame de la raison et qui d'adresse à un auditoire capable de raisonner : le logos en grec, on le sait, désigne à la fois la parole et la raison.* » C'est en effet en séduisant l'auditoire par un certain raisonnement que l'homme politique parvient à acquérir sa confiance. 4.) d' « *un discours construit, usant de techniques et de stratégies pour parvenir à ses fins de persuasion : parler, c'est mobiliser des ressources verbales dans un ensemble organisé et orienté* » (Amossy : 2006 :9).

Dans notre analyse, nous nous emploierons justement à trouver la cohérence de l'argumentation dans la stratégie berlusconienne. « *L'analyse argumentative se présente comme une branche de l'analyse du discours dans la mesure où elle entend éclaircir des fonctionnements discursifs en explorant une parole située et au moins partiellement contrainte. Telle que la définissent les tendances françaises contemporaines [...], il s'agit d'une discipline 1.) rapportant la parole à un lieu social et à des cadres institutionnels, 2.) dépassant l'opposition texte/contexte : le statut de l'orateur, les circonstances socio-historiques dans lesquelles il prend la parole ou la plume, la nature de l'auditoire visé, la distribution préalable des rôles que l'interaction accepte ou tente de déjouer, les opinions et les croyances qui circulent à l'époque, sont autant de facteurs qui construisent le discours et dont l'analyse interne doit tenir compte 3.) refusant de poser à la source du discours un sujet énonciateur individuel qui serait maître chez lui.* » (Amossy, 2006 : 3-4). Le discours prend donc sa signification dans le contexte de l'énonciation et le message possède une autre dimension dépendant de l'auditoire, l'époque etc. A noter également que le rôle de l'énonciateur est relativement restreint dans la mesure où son discours est fortement limité par tout ce qui caractérise le contexte.

Une des spécificités de notre étude de cas est cependant le fait que l'objet principal de notre recherche, Silvio Berlusconi, est en mesure de créer pour une grande partie le contexte de sa propre production verbale. A travers les chaînes de télévision qu'il possède et les journaux qu'il contrôle directement ou indirectement, Berlusconi est en mesure de contrôler non seulement son propre discours, mais pour une grande partie également les réactions des journalistes à propos de ses déclarations (Stille, 2006 : 177-188). A la fin de notre recherche, nous reviendrons sur ce point d'une concentration du pouvoir médiatique et politique qui entre les mains d'une seule personne peut créer un système capable de maîtriser la quasi-totalité de l'information au public.

L'action politique de Berlusconi s'appuie sur des partis professionnels-électoraux. On y reviendra plus tard dans notre analyse, pour l'instant il suffira de retenir qu'il s'agit des partis politiques qui ont pour objectif principal de gagner des élections en faisant appel aux méthodes publicitaires et non d'imposer une idéologie à travers des évolutions sociales. L'influence des méthodes issues du monde de la publicité et du marketing est très visible dans l'approche

berlusconienne à la fois dans la forme et dans le fond. Dans l'analyse on consacra beaucoup d'attention à le faire remarquer. Il est intéressant néanmoins de noter que le discours de Berlusconi ne s'appuie pas sur un ensemble d'idées fixé par des orientations idéologiques, mais qu'il se fonde sur une représentation construite, à l'image de celles utilisées par les publicités. Ce n'est pas surprenant si l'on sait que Berlusconi peut s'appuyer sur la société publicitaire Publitalia, qui fait partie de son groupe Fininvest (Stille, 2006 : 163). Le discours de Berlusconi ne s'analyse donc pas seulement comme une argumentation politique, mais également comme une campagne publicitaire.

Dans le discours politique mais surtout aussi dans le discours publicitaire, il est important de créer une argumentation cohérente. Une argumentation qui ne s'appuie pas seulement sur des textes écrits mais également sur des éléments visuels et même sonores. La sémiotique nous permet, à côté de l'analyse argumentative d'analyser ces éléments discursifs : *« La sémiotique est d'abord une relation concrète au sens, une attention portée à tout ce qui a du sens ; ce peut être un texte bien sûr mais ce peut être n'importe quelle autre manifestation signifiante : un logo, un film, un comportement ... Cette formule dit encore que les « objets de sens » - comme on dit - sont les seules réalités dont s'occupe et veut s'occuper la sémiotique. [...] Le contexte dans lequel s'inscrivent ou apparaissent les objets de sens - le fameux « contexte de communication »- sera pris en considération ... à partir du moment où il est lui-même abordé comme un objet de sens, comme un « texte ».* (Floch, 1990 : 3-4). En utilisant à la fois la sémiotique et l'analyse argumentative, on parviendra à capturer l'ensemble des éléments qui construisent le discours de Berlusconi. Il est important de considérer l'ensemble du discours berlusconien, ancré en tant que tel dans son contexte, car *« [l]e texte est un tout, et non un simple assemblage de propositions indépendantes (et analysables comme telles) que l'on aurait mises bout à bout. En fait, le sens d'un texte se détermine par ses composantes mais ne s'y ramène pas : chaque phrase du texte renvoie à ce dernier comme à son sens profond »* (Meyer 1986 : 252).

En nous intéressant de plus près aux théories qui décrivent le discours publicitaire, on trouve deux principes qui caractérisent ce discours : 1.) *« Le discours publicitaire est caractérisé par sa dimension pragmatique, dont le macro-acte de langage dominant, la recommandation d'achat, peut prendre différentes formes. »* (Lugrin, 2006 : 85). Le macro-acte de langage est synonyme de la finalité du discours. Dans le cas d'un produit il s'agit d'une recommandation d'achat, pour le discours politique, on peut y substituer « la recommandation de vote ». 2.) *« Le contrat de communication publicitaire est caractérisé par un masquage fréquent de son macro-acte directif dominant (recommandation d'achat [ou de vote]) par le biais d'actes de langage constatifs subordonnés louangeurs. »* (Lugrin, 2006 : 87). Il ne s'agit donc pas seulement de marteler sans cesse d'acheter un produit ou de voter pour le candidat aux élections. Il s'agit de solliciter cette action implicitement, de façon masquée et inattendue, mais reconnaissable. Il s'en

suit qu'on peut formuler un sous-principe selon lequel : « *Le discours publicitaire, à la fois non sollicité, unidirectionnel et devant satisfaire une lecture extrêmement brève, doit se faire remarquer (fonctions phatique et conative) et se faire comprendre. Pour cette raison, il oscille entre inattendu et attendu, séduction et information, originalité et intelligibilité.* » (Lugrin 2006 : 89). Un second sous-principe naît de la finalité persuasive du masquage : « *La nature persuasive du discours publicitaire le conduit à tenter de masquer sa finalité commerciale, son macro-acte directif dominant* » (Lugrin, 2006 : 91). Ce sous-principe en politique semble valoir également pour la politique, mais dans une moindre mesure. Les affiches électorales explicitent souvent leur finalité : « *Votez pour ce candidat !* »

La finalité réelle, ou le macro-acte de langage, est donc souvent masquée. Ce sont d'autres actes de langage qui lui servent d'écran de fumée. Les spécialistes de la publicité distinguent les actes suivants : « *informer et faire connaître, assurer la présence à l'esprit, construire une image, modifier une image, modifier un comportement de consommation [ou de vote], [et] déclencher une action.* » Nous nous efforcerons à montrer ces techniques à travers des exemples du discours de Berlusconi. (Lugrin, 2006 : 85)

Pour que l'argumentation devienne cette force de persuasion, il faut que celui qui argumente tienne compte d'un certain nombre d'aspects susceptibles de déterminer l'impact de son discours sur son public. Le premier aspect est la relation avec son auditoire : « *comme l'argumentation vise à obtenir l'adhésion de ceux auxquels elle s'adresse, elle est, tout entière, relative à l'auditoire qu'elle cherche à influencer* » (Perelman, 1970 : 24). Lorsque l'orateur s'adresse à son public, il faut qu'il parte d'un terrain d'entente pour guider ensuite son auditoire vers l'objectif de son intervention, à l'aide de l'argumentation. « *C'est seulement en fondant son discours sur des prémisses d'ores et déjà entérinées par son public, que l'orateur peut emporter l'adhésion. [... L] 'auditoire joue un rôle capital dans la mesure où il définit l'ensemble des opinions, des croyances et des schèmes de pensée sur lequel peut s'appuyer la parole qui vise à emporter l'adhésion* » (Amossy, 2006 : 44). A un public composé d'entrepreneurs, on s'adresse différemment qu'à un auditoire d'agriculteurs, d'étudiants ou de prisonniers.

Un deuxième aspect de l'argumentation concerne l'ethos ou la personne de l'orateur. La même phrase prononcée n'a pas la même force argumentative selon la personne qui la formule. Il est essentiel de voir ici qu'il ne s'agit pas tout simplement de la personnalité de l'orateur ou de son statut, mais qu'on parle de l'ethos de l'orateur en relation avec son discours : « *L'ethos est [...] attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu « réel » indépendamment de sa prestation oratoire : c'est donc le sujet d'énonciation en tant qu'il est en train d'énoncer qui est ici en jeu* » (Maingueneau, 1993 : 138). Barthes y ajoute que l'ethos consiste « *dans les traits de caractère que l'orateur doit montrer à l'auditoire (peu importe sa sincérité) pour faire bonne impression : ce sont ses airs [...]* L'orateur énonce une information et

en même temps il dit : *je suis ceci, je ne suis pas cela* » (Barthes, 1994 : 315). Quelquefois, l'orateur dit explicitement « je suis ceci et pas cela », mais souvent il s'agit aussi d'une affirmation implicite : « *Ce que l'orateur prétend être, il le donne à entendre et à voir : il ne dit pas qu'il est simple et honnête, il le montre à travers sa manière de s'exprimer* » (Maingueneau, 1993 : 138). La force persuasive d'un orateur dépend, selon la rhétorique classique, de : « 1.) *sa renommée, sa réputation, c'est-à-dire l'image préalable que sa communauté possède de lui. 2.) son statut, le prestige dû à ses fonctions ou à sa naissance. 3.) ses qualités propres, sa personnalité. 4.) son mode de vie, l'exemple qu'il donne par son comportement* » (Amossy, 2006 : 73). Il importe donc d'étudier comment l'orateur se met en avant à travers son discours. Amossy (2006 : 81) distingue les aspects suivants :

- 1.) *Au niveau prédiscursif : a) Le statut institutionnel du locuteur, les fonctions dans le champ qui confèrent une légitimation à son dire. b) L'image que l'auditoire se fait de sa personne préalablement à sa prise de parole (la représentation collective, ou stéréotype, qui lui est attachée).*
- 2.) *Au niveau discursif : a) L'image qui dérive de la distribution des rôles inhérente à la scène générique et au choix d'une scénographie (les modèles inscrits dans le discours). b) L'image que le locuteur projette de lui-même dans son discours telle qu'elle s'inscrit dans l'énonciation plus encore que dans l'énoncé, et la façon dont il retravaille les données prédiscursives.*

Un troisième aspect est celui de l'opinion commune ou « doxa ». Perelman explique que « *le discours argumentatif se construit sur des points d'accord, des prémisses entérinées par l'auditoire. C'est en s'appuyant sur une topique (un ensemble de lieux communs), que l'orateur tente de faire adhérer ses interlocuteurs aux thèses qu'il présente à leur assentiment* » (Amossy, 2006 : 99). Après avoir discuté ci-dessus du rôle de l'auditoire et de l'importance de prendre comme point de départ les croyances et les convictions du public, il s'agit ici de développer l'argumentation en s'appuyant sur des raisonnements acceptés et connus du public. Selon Aristote, un raisonnement fondé sur la doxa (ou l'opinion commune), constituait « *l'espace du plausible tel que l'appréhende le sens commun* » (Amossy, 2006 : 100) et en tant que tel il représentait un consensus sur lequel l'argumentation pouvait s'appuyer. Roland Barthes en revanche est extrêmement critique : « *La doxa [...], c'est l'Opinion publique, l'Esprit majoritaire, le Consensus petit-bourgeois, la Voix du Naturel, la Violence du Préjugé* » (Barthes, 1975 : 51). Dans notre recherche nous nous intéresserons à deux catégories de formes doxiques ainsi qu'elles sont spécifiées par Amossy (2006 : 119) : « *celle des énoncés doxiques qui regroupent les généralisations exprimées en toutes lettres, et celle qui se rapporte aux représentations sociales qui émergent dans le discours sur un mode plus ou moins implicite. La première sera étiquetée sentence [...]. La seconde se laisse appréhender à travers [la] notion [de] stéréotype* ».

Un quatrième aspect, selon la rhétorique aristotélicienne, est l'utilisation de la logique à travers « deux procédures, la déduction et l'induction, auxquelles correspondent deux constructions logico-discursives : l'enthymème dérivé du syllogisme, d'une part, et l'exemple ou analogie d'autre part » (Amossy, 2006 : 128). « Tout le monde fait la preuve d'une assertion en avançant soit des exemples, soit des enthymèmes, et il n'y a rien en dehors de cela » (Aristote, 1991 : 85). Selon Aristote « le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, une autre chose différente d'elle en résulte nécessairement, par les choses mêmes qui sont posées [...] Est dialectique le syllogisme qui conclut de prémisses probables [...] Sont probables les opinions qui sont reçues par tous les hommes, ou par la plupart d'entre eux, ou par des sages » (Aristote, 1990 : 2). L'enthymème serait dans ce cas : « composé de termes peu nombreux et souvent moins nombreux que ceux qui constituent le syllogisme. En effet, si quelqu'un de ces termes est connu, il ne faut pas l'énoncer ; l'auditeur lui-même le supplée » (Aristote, 1991 : 87-88). Amossy (2006 : 129) donne pour expliquer l'enthymème l'exemple de la réplique d'un interlocuteur lorsque l'inaffabilité du Premier Ministre est en jeu : « Le Premier Ministre est un homme » (mineure de l'enthymème). La majeure : « Tous les hommes sont faillibles » et la conclusion : « Donc le Premier Ministre est faillible » ne sont pas explicitées, c'est l'auditeur qui les suppléera. Le syllogisme fonctionne de la même façon, mais dans ce cas tous les éléments sont explicités : la proposition majeure, la proposition mineure et la conclusion.

Un cinquième aspect de l'argumentation est le paralogisme. Parmi les syllogismes on peut distinguer ceux qui sont valides et ceux qui ne le sont pas. Ce qu'on appelle en français des paralogismes, des arguments fallacieux, sont des arguments logiquement défectueux qui se donnent pour valides (Amossy 2006 : 138). Plantin (1995 : 251) distingue encore entre le sophisme et le paralogisme : « le sophiste commet sciemment une faute qui est censée lui profiter, le paralogisme relève de l'erreur. » Le fait qu'un argument ne soit pas valide ne veut pas dire qu'il n'est pas efficace. Les paralogismes peuvent être des armes redoutables dans le débat politique, d'autant plus qu'ils semblent valables : « Il est coutume dans l'étude de la logique de réserver le terme de « paralogisme » pour des arguments qui sont psychologiquement persuasifs mais logiquement incorrects ; qui dans la réalité persuadent mais qui, en vertu de certains standards argumentatifs, ne devraient pas persuader » (Copi et Burgess-Jackson, 1996 : 97). Copi et Burgess-Jackson (1996 : 99-162) distinguent entre autres ces paralogismes : l'équivoque (fondée sur l'ambiguïté), le cercle vicieux (où la conclusion est également le fondement de l'argument), la question complexe, la fausse dichotomie, la non-pertinence, l'homme de paille (fondé sur une mauvaise interprétation de l'argument de l'interlocuteur), la division/composition (si l'ensemble présente certaines caractéristiques, les composantes les présentent également, ou l'inverse), la généralisation abusive, la fausse causalité, les arguments ad hominem (dirigés contre la personne de l'interlocuteur), ad verecundiam (appel à l'autorité),

ad ignorantium (quand quelque chose n'est pas prouvé, on considère qu'elle est nécessairement fausse), *ad populum* (appel à la foule), *ad misericordiam* (appel à la pitié) et finalement l'argument *ad basculum* (fondé sur la menace). Dans notre analyse nous ne chercherons pas à rejeter des argumentations mises en avant par Berlusconi parce qu'il s'agit de paralogismes. On les signalera tout simplement et on en décrira les conséquences pour le débat.

« *L'exemple ou l'analogie, qui établit le rapport de la partie à la partie et du semblable au semblable, est le deuxième pilier sur lequel la rhétorique d'Aristote fonde le logos* » (Amossy, 2006 : 146). « *La force persuasive « tient à ce qu'[il] met en relation un objet problématique avec un objet déjà intégré par les représentations du co-énonciateur* » (Maingueneau, 1991 : 246). C'est à travers un exemple du passé que l'orateur essaie de prouver la validité d'un raisonnement actuel. Comme la privatisation des télécommunications a été un succès, la privatisation de la poste le sera également. Puisqu'on veut interdire le voile à l'école, il faudra également penser à interdire les croix.

L'argumentation ne repose pas uniquement sur les syllogismes et d'autres formes de raisonnements explicites, mais également sur l'usage de l'implicite. Tout d'abord le choix du langage nous apprend beaucoup sur la représentation de la réalité et des enjeux du contexte auquel l'argumentation est liée. « *Il arrive [...] fréquemment que les dénominations retenues ne constituent que la partie visible d'un raisonnement d'autant plus puissant qu'il reste implicite. La répétition des noms finit par leur donner l'apparence de la vérité. L'argumentation souterraine devient une idée-force si profondément ancrée dans l'opinion qu'elle devient difficilement discutable* » (Koren, 1996 : 227-228). Quand est-ce qu'un groupe de militants armés est qualifié de groupuscule terroriste ou de groupe de Résistance ? Les deux termes constituent des jugements de valeurs qui ne sont pas inclus dans le débat, mais l'une et l'autre sont des qualifications qui montrent déjà de façon indiscutable les raisonnements sous-jacents. De plus, « *l'implicite contribue à la force de l'argumentation dans la mesure où il engage l'allocutaire à compléter les éléments manquants. [...] Si [...] l'implicite est doté d'une grande force argumentative, ce n'est pas seulement parce qu'il déclenche une activité de déchiffrement qui autorise une « coopération » avec le discours. C'est aussi parce que [...] certaines valeurs et positions ont d'autant plus d'impact qu'elles sont avancées sur le mode du cela va de soi et glissées dans le discours de façon à ne pas constituer l'objet déclaré du dire. Elles échappent ainsi à la contestation, s'imposant d'autant mieux à l'auditoire qu'elles se donnent comme des évidences qui n'ont pas besoin d'être formulées en toutes lettres* » (Amossy 2006 : 164). Ducrot (1972 : 6) y ajoute : « *Une [...] origine possible au besoin de l'implicite tient au fait que toute affirmation explicitée devient, par cela même, un thème de discussion possible. Tout ce qui est dit peut être contredit.* » Pour laisser entrer dans les esprits certaines idées, quelquefois, il vaut donc mieux ne pas les expliciter, mais les répéter implicitement sans que le débat se focalise sur elles.

Deux autres facteurs importants relevés par Amossy (2006 : 170-178) sont les connecteurs et la face de l'orateur. Les connecteurs permettent à l'orateur de guider son auditoire en mettant l'accent sur les oppositions, les analogies ou afin de retourner une situation en sa faveur. « *[Les] connecteurs sont inextricablement liés à une série d'autres facteurs comme l'implicite, le tout devant être examiné dans son cadre d'énonciation et sa situation de communication spécifique pour être pleinement appréhendé dans sa dimension argumentative (c'est-à-dire comme entreprise de persuasion et non pas seulement comme enchaînement d'énoncés).* » (Amossy, 2006 : 173). On cherchera à introduire cet aspect dans notre recherche comme facteur explicateur, mais afin d'éclaircir le rôle des connecteurs, il faut dès à présent l'explicitier à travers un exemple. Imaginons que, lors d'une interview télévisé, un journaliste pose une question embarrassante à un homme politique et celui-ci commence sa réponse avec la phrase : « Mais sincèrement, je ne crois pas que ... ». L'homme politique a déjà dit quelque chose dans la forme de sa réponse avant même qu'il n'en aborde le fond. Le connecteur « mais » nous introduit la réponse qui prendra sans aucun doute le contre-pied de l'affirmation faite par le journaliste. On peut même formuler l'hypothèse que la réponse qui s'ensuivra visera non seulement à infirmer la suggestion du journaliste (quel qu'elle a bien pu être), mais également à repositionner l'homme politique par rapport au journaliste. On aborde ici l'aspect de la face de l'orateur. Le journaliste a posé une question embarrassante et à travers cette question, il menace la réputation de l'homme politique, ou bien « sa face ». Il importe, pour ce dernier, de la sauver en contestant l'affirmation faite par le journaliste. Cette action se déroule dans le contexte de l'interview dans lequel, il n'y a pas que le jeu question-réponse qui importe, mais également un positionnement sans cesse changeant entre les deux interlocuteurs, les deux ayant des objectifs différents : le journaliste essaie de poser les questions qui s'imposent selon la déontologie de son métier, tandis que l'homme politique essaie de convaincre les téléspectateurs de voter pour lui aux élections ou pour acquérir leur soutien afin de mener telle ou telle politique. Dans cet échange la face des interlocuteurs joue un rôle primordial : « *La face positive [...] correspond aux images de soi que les partenaires construisent afin de se valoriser aux yeux de l'autre ; la face négative renvoie à ce que Goffman appelle les territoires du moi, à savoir son espace, ses biens et ses réserves cognitives et autres. Ainsi, les actes menaçants pour la face positive de l'allocutaire sont tous ceux qui peuvent le dévaloriser – la critique, l'accusation, le sarcasme, la réfutation. Ceux qui menacent la face négative sont les incursions dans son domaine privé comme les questions indiscrettes ou la contrainte (interdiction, ordre).* » (Amossy, 2006 : 177). Afin de contrer une menace pour la réputation, les connecteurs jouent un rôle très importants, à côté d'autres méthodes sur lesquelles on reviendra par la suite. Il est cependant essentiel de garder la face afin de pouvoir persuader l'auditoire. Si la réputation de l'orateur, et ainsi son ethos, est atteinte, sa force de conviction sera affaiblie dans son ensemble. La bataille entre les interlocuteurs, qui

se déroule pour une partie non négligeable sur le terrain de la « face » joue donc un rôle important.

Un sixième aspect de l'argumentation est celui du pathos, de l'émotion. Il s'agit ici de l'effet émotionnel du discours sur l'allocutaire. « *Pour Aristote, il s'agit avant tout de la disposition dans laquelle il faut mettre l'auditoire pour réaliser un objectif de persuasion.* » (Amossy 2006 : 187). Pour certains, l'ingérence des émotions dans l'argumentation du discours relève du paralogisme, c'est-à-dire, d'un raisonnement fallacieux. « *Les émotions et les passions, de par leur nature même, peuvent prendre un tel empire qu'elles dominent entièrement les capacités rationnelles* » (Copi, 1986 : 116). Certains refusent donc le pathos dans le discours parce qu'il dérive l'attention de ce qui importe : le raisonnement rationnel. « *Il est en effet intéressant de constater qu'une partie des paralogismes, dont ceux en ad (ad populum, ad misericordiam, ad hominem, ad baculum, etc.) dérivent de l'appel aux émotions. Ils flattent l'amour-propre, éveillent la pitié ou la crainte, suscitent les passions, détournant ainsi l'esprit des voies rationnelles qui peuvent seules le guider dans l'évaluation d'un argument. Logique et passion semblent dès lors s'exclure mutuellement.* » (Amossy, 2006 : 185). D'autres plaident que les émotions trouvent leur source dans la rationalité. Force est cependant de constater qu'il s'agit d'un aspect important de l'argumentation qui détourne l'attention du fond du débat.

Le dernier aspect important de l'argumentation est l'utilisation des figures de style. En accentuant des arguments, des mots, des phrases en les répétant, en les présentant d'une façon inattendue ou au contraire à travers un cliché, en les opposant à travers l'antithèse ou en les comparant, en utilisant la métonymie ou la métaphore, l'orateur parvient à faire entrer dans les esprits un certain raisonnement. Les figures ne sont toutefois pas coupées du reste du discours. C'est dans le cadre de l'argumentation qu'ils acquièrent leur force et leur valeur. « *Les figures sont des formes verbales dont il s'agit d'étudier la valeur argumentative en contexte* » (Amossy, 2006 : 201).

RÉSUMÉ DU DEUXIÈME CHAPITRE.

L'argumentation a donc pour objectif de persuader un auditoire en utilisant la logique. Cependant, on peut également avoir recours à des argumentations qui ne répondent pas à la logique formelle mais qui sont psychologiquement convaincantes. De plus, il existe diverses méthodes, y compris celles issues du monde de la publicité, pour faire passer un message. L'essentiel pour l'homme politique est de convaincre son auditoire à voter pour lui. Nous verrons que Berlusconi adopte une attitude peu scrupuleuse pour arriver à ses fins. L'argumentation fallacieuse, associée au marketing et aux moyens médiatiques peut être d'une efficacité extrême.

CHAPITRE II

LA DESCENTE SUR LE TERRAIN (1994).

OU LA FORCE DE L'ESPÉRANCE.

Ce chapitre sera consacré à l'allocution⁴ qui a marqué l'entrée de Silvio Berlusconi en politique. Nous avons choisi ce texte pour deux raisons. Tout d'abord, il marque le début de l'engagement politique de Berlusconi. En plus, le texte (voir annexe) établit déjà la quasi-totalité de la thématique discursive qui formera par la suite la colonne vertébrale de l'argumentation politique du *Cavaliere*.

Ce texte fait partie de la stratégie offensive de Silvio Berlusconi, c'est lui-même qui choisit librement d'attaquer ses adversaires. On peut identifier deux principaux objectifs que Berlusconi essaie d'atteindre à travers ce texte. Il s'agit de se définir aux yeux de l'auditoire en tant qu'homme politique, en retravaillant son image d'entrepreneur (la représentation du soi). Ensuite, il veut se positionner par rapport à ses adversaires en les redéfinissant en fonction de ses propres objectifs (la représentation de l'autre).⁵

2.1 LA DÉFINITION DE SOI : UN HOMME NOUVEAU QUI INCARNE L'ESPOIR.

L'entrée en politique de Silvio Berlusconi, motivée, comme on l'a vu, par ses intérêts commerciaux, a été consciencieusement orchestrée. Avant de se décider à passer le Rubicon, il a longuement réfléchi à toutes les alternatives qui s'offraient à lui, y compris celle de soutenir un autre candidat, Mario Segni, qui pourrait ensuite représenter ses intérêts dans l'arène politique, à l'image de ce qu'avait fait Bettino Craxi auparavant (Stille, 2006 : 104, 170). Ayant conclu que la seule alternative sérieuse était d'entrer lui-même en politique, Berlusconi a exploré le « marché politique », comme le publicitaire le ferait afin de connaître parfaitement le terrain avant d'y entrer. (Stille, 2006 : 173). On a vu que le défi lancé au publicitaire est de trouver le juste milieu entre « *inattendu et attendu, séduction et information, originalité et intelligibilité* » (Lugrin 2006 : 89). Ces éléments se retrouvent dans la communication de Berlusconi.

Le 26 janvier 1994, Silvio Berlusconi entre en politique en prononçant un discours qui, enregistré à l'avance, est diffusé le soir même sur la plupart des chaînes de télévision italiennes. Cette allocution forme le point de départ de notre analyse du discours politique de Silvio Berlusconi. On verra que toutes les déclarations de Berlusconi à partir de 1994 jusqu'à l'heure actuelle s'insèrent dans la thématique développée dans cette allocution qui est baptisée la

⁴ Texte disponible: <http://www.repubblica.it/2004/a/sezioni/politica/festaforza/discesa/discesa.html>
Images/Son: <http://www.youtube.com/watch?v=30IQ762Qh-A&feature=related>

⁵ Cf. Amossy (2006 : 81)

« *discesa in campo* », ou bien l'entrée sur le terrain. Il n'y a qu'un thème, la justice, qui est absent de cette allocution et qui, comme on le verra, jouera par la suite un rôle central dans le discours berlusconien. L'expression « *scendere in campo* » est devenue par la suite une des expressions favorites de son parti pour mobiliser ses troupes. Même à l'heure actuelle, seize ans après les faits, une des associations liées à son parti, le *Circolo della Libertà* utilise encore ce slogan (annexe 6 : 1). Descendre sur le terrain signifie s'engager en politique, soutenir la politique du gouvernement, mais aussi imiter le *Cavaliere*. En utilisant cette expression, on demande aux adhérents-candidats de s'associer à un ensemble de valeurs liées non seulement aux politiques mises en œuvre par le parti de Berlusconi, mais aussi aux démarches personnelles de son chef.

Silvio Berlusconi a annoncé son entrée sur la scène politique en envoyant au public italien un message très riche en significations. Il l'a fait dans un enregistrement qui en soi était déjà révolutionnaire dans le paysage politique italien. Là où les leaders politiques italiens annonçaient traditionnellement leur candidature lors d'un congrès du parti, Berlusconi s'adresse directement à la population, créant un lien direct avec ses électeurs. Il exploite « *l'inattendu* » et « *l'originalité* », dans la forme du message, afin d'attirer l'attention du groupe-cible, ses futurs électeurs. Le fait qu'il fasse diffuser ce message à la télévision souligne ainsi la modernité de Berlusconi, en opposition avec les vieilles traditions politiques. C'est ainsi qu'il fait le premier pas pour se distancier du système politique rejeté par l'électorat à cause des scandales de corruption. Il répond à une attente du public, tout en révolutionnant le style de faire de la politique, et il se montre proche des électeurs en s'adressant directement à eux. Il appliquera la même stratégie mélangeant innovation stylistique et recyclage de son image personnelle lors du lancement du « *Contrat avec les Italiens* » en 2001, auquel on s'intéressera plus tard. Sa réputation personnelle de modernisateur, acquise dans sa vie d'entrepreneur, lui confère la crédibilité d'utiliser efficacement ces innovations.⁶

L'engagement politique de Berlusconi est profondément personnel et c'est pour cette raison qu'on ne souligne jamais assez le rôle que joue l'ethos, ou bien la personne de l'orateur, dans son discours. La première phrase de sa toute première allocution politique concerne ses motivations personnelles. Il dit entrer sur la scène politique parce qu'il aime l'Italie. Il y a son passé et ses racines familiales, son présent et son avenir. Dès le début du discours, il crée ainsi un lien fort avec l'auditoire, qui partage cet enracinement, en donnant de lui-même l'image de quelqu'un qui se préoccupe de l'état dans lequel se trouve son pays.

*L'Italie est le pays que j'aime. C'est ici que j'ai mes racines, mes espoirs, mes horizons. C'est ici que j'ai appris, de mon père et de la vie, mon métier d'entrepreneur. C'est ici que j'ai appris ma passion pour la liberté.*⁷

⁶ Isocrate soulignait déjà l'importance du comportement de l'homme. (Cf. Amossy, 2006 :71).

⁷ *L'Italia è il Paese che amo. Qui ho le mie radici, le mie speranze, i miei orizzonti. Qui ho imparato, da mio padre e dalla vita, il mio mestiere di imprenditore. Qui ho appreso la passione per la libertà.*

L'engagement en politique de Berlusconi est motivé, selon ses dires, par ses convictions. Il dit ne pas vouloir vivre dans un pays qui est mal gouverné ou qui est entre les mains de la gauche, ce qui est d'ailleurs synonyme pour lui. Il veut vivre dans un pays libre, propre, raisonnable et moderne. Ces adjectifs sont censés répondre aux attentes du public et en prenant cette volonté personnelle comme point de départ, il insère son argumentation dans l'opinion commune afin de mieux entraîner le public dans ce qui suit.

*J'ai choisi de descendre sur le terrain et de m'occuper de la chose publique parce que je ne veux pas vivre dans un pays non-libéral, gouverné par des forces immatures et des hommes doublement liés à un passé qui est politiquement et économiquement un échec. Le mouvement référendaire a conduit à un choix populaire d'un nouveau système d'élection du Parlement. Mais afin que le nouveau système fonctionne, il est indispensable que face au cartel des gauches, s'oppose un pôle des libertés en mesure d'attirer à soi le meilleur d'un pays propre, raisonnable et moderne.*⁸

Dans l'usage qu'il fait du mot « *propre* » on ne peut s'empêcher de faire le lien avec l'Opération « *Mains Propres* » engagée par les juges milanais sous la direction d'Antonio di Pietro et qui scellait la fin de la classe politique ancienne. Il se présente ainsi comme celui qui met l'Italie sur le chemin de la modernisation des valeurs et des comportements dans la droite lignée des juges qui s'attaquent à la corruption. L'immense popularité des juges milanais est probablement la raison principale de l'absence dans ce discours d'un des thèmes qui deviendra par la suite un des plus importants dans le discours de Berlusconi, à savoir la politisation de la justice.

Afin de mieux solliciter le soutien, Berlusconi souligne qu'il n'entre pas en politique pour son propre plaisir. S'il descend sur le terrain, il le fait parce qu'il aime son pays, parce qu'il partage un certain nombre de valeurs et de convictions avec ses concitoyens et parce qu'il estime que ces valeurs et ces convictions sont en danger. S'il entre en politique, c'est parce qu'il a le devoir de le faire à un moment décisif de l'histoire de l'Italie, parce qu'il est contraint de s'opposer aux communistes. Il dit devoir renoncer à son métier d'entrepreneur et il se démet de toutes ses fonctions au sein de son groupe. Il dit ne pas être un sauveur ou un prophète, mais il se présente comme un homme du terrain, un entrepreneur de métier, qui a réussi dans la vie, et qui aujourd'hui, dans un élan d'autosacrifice se met au service de la chose publique. A noter qu'il utilise l'expression « *chose publique* » et non « *République* », parce que cette dernière expression est trop associée à ce système politique qui s'est effondré à cause de la corruption.

[...] Je renonce donc à mon rôle d'éditeur et d'entrepreneur pour mettre mon expérience et tout mon engagement à disposition d'un combat en lequel je crois avec une conviction absolue et

⁸ *Ho scelto di scendere in campo e di occuparmi della cosa pubblica perché non voglio vivere in un Paese illiberale, governato da forze immature e da uomini legati a doppio filo a un passato politicamente ed economicamente fallimentare [...]. Il movimento referendario ha condotto alla scelta popolare di un nuovo sistema di elezione del Parlamento. Ma affinché il nuovo sistema funzioni, è indispensabile che al cartello delle sinistre si opponga, un polo delle libertà che sia capace di attrarre a sé il meglio di un Paese pulito, ragionevole, moderno.*

*avec la plus grande fermeté. [...] Jamais, l'Italie, qui se méfie à juste titre des prophètes et des sauveurs, n'a eu besoin de personnes qui aient deux pieds sur terre et une expérience consolidée, qui soient créatifs et innovants, en mesure de donner un coup de main et de faire fonctionner l'Etat comme en ce moment.*⁹

Dans ce discours, Berlusconi cherche clairement à retravailler son image. Il part de la réalité prédiscursive d'un entrepreneur qui réussit en affaires mais qui s'occupe avant tout de ses propres intérêts, pour arriver à travers le discours à une nouvelle image qui est celle d'un homme ayant prouvé ses qualités d'homme d'action et qui aujourd'hui décide de se mettre au service des autres. Le rapprochement entre ses propres capacités et les capacités requises pour gouverner le pays est implicite, ce qui fait la force de cette allocution. D'une part, il dit que l'Italie a besoin d'hommes d'action qui ont les pieds sur terre, d'autre part, il se définit comme entrepreneur. Dans la doxa de l'auditoire, une des qualités principales de l'entrepreneur en général est d'être un homme d'action. Berlusconi étant entrepreneur, aux yeux de l'auditoire, il s'impose comme celui qui doit gouverner l'Italie.¹⁰

Berlusconi fait allusion à ses succès dans sa vie d'entrepreneur à deux reprises. Tout d'abord, il clame que « *beaucoup d'Italiens [lui] ont fait confiance durant toutes ces années* ». Il s'agit ici d'une allusion à son entreprise Fininvest : ses trois chaînes de télévision attirent beaucoup de téléspectateurs et il clame que ces gens-là partagent ses avis. Il les appelle maintenant à le soutenir dans son combat politique. La deuxième allusion est plus subtile. Il ne dit pas qu'il va *entrer* en politique, cela donnerait l'impression qu'il deviendra comme les autres « *politicians* ». Non, il « *descend sur le terrain* », en d'autres mots, sur le champ de bataille. On verra par la suite que *Forza Italia* est une expression issue du sport et plus précisément du football. Descendre sur le terrain est également une allusion au football, le terrain est la pelouse où se joue le jeu, où est décidée la bataille. Désormais, Berlusconi n'est plus spectateur, mais il s'engage dans le combat. Un engagement qui évoque son engagement dans le monde du football. En 1984, il avait racheté l'AC Milan, le club dont il était, selon ses dires, supporter depuis sa prime jeunesse, pour le mener aux sommets du football européen et mondial. En utilisant un terme sportif, à la fois dans le nom de son mouvement politique et pour qualifier son entrée en politique, lie son nouveau destin en faveur du pays à sa réussite dans le monde du football : un thème très important pour l'électorat italien.

Plus symbolique est le lien de l'expression « *descendre sur le terrain* » avec le surnom de Berlusconi « *il Cavaliere* ». L'expression était utilisée dans les romans chevaleresques du Moyen

⁹ *[...] ho rassegnato oggi stesso le mie dimissioni da ogni carica sociale nel gruppo che ho fondato. Rinuncio dunque al mio ruolo di editore e di imprenditore per mettere la mia esperienza e tutto il mio impegno a disposizione di una battaglia in cui credo con assoluta convinzione e con la più grande fermezza. [...] Mai come in questo momento l'Italia, che giustamente diffida di profeti e salvatori, ha bisogno di persone con la testa sulle spalle e di esperienza consolidata, creative ed innovative, capaci di darle una mano, di far funzionare lo Stato.*

¹⁰ Milza (2005 : 1009) : Berlusconi n'a aucune expérience politique, mais c'est ce qui lui donne sa crédibilité aux yeux de ses électeurs.

Age. En descendant sur le terrain, le Chevalier médiéval montrait sa noblesse parce qu'il mettait sa vie en péril pour servir une cause¹¹, qui dans le cas de Berlusconi est celle de servir l'Italie et ces Italiens qui sont attachés à la liberté. Avec un peu d'imagination, on voit le chevalier qui brandit son épée et qui s'engage dans un combat de vie ou de mort en criant « *Forza Italia* ». A noter que le surnom de « *Cavaliere* » est utilisé depuis 1977 quand Berlusconi a reçu de la part du Président de la République italienne, la récompense de « *Cavaliere del Lavoro* ». En se montrant sur le terrain, dans le rôle de l'homme politique important, mais proche de ses gens, ici (annexe 6 :2) après un désastre naturel, il renforce son image de quelqu'un qui est là pour ceux qui en ont besoin. Une Italienne interviewée pour le Journal de la NOS déclare ainsi en mars 2010: « *Ils se passent des choses, que lui, justement, réussit à résoudre. Comme le séisme (en Abruzzes) et les déchets (de Naples) et d'autres choses. Il se trouve toujours au bon endroit.* »¹² Dans les yeux de beaucoup d'Italiens, Berlusconi agit pour le bien du pays et ils n'arrivent pas à comprendre pourquoi il est tellement critiqué par ses adversaires.

Dans son discours, Berlusconi se présente donc comme entrepreneur et c'est en tant que tel qu'il oppose sa façon de faire de la politique à celle des autres : il oppose systématiquement la nouvelle gestion entrepreneuriale à la gestion politicienne du passé.

*La vieille classe politique italienne a été bousculée par les faits et dépassée par le temps. Le sabotage des anciens gouvernants, écrasés sous le poids de la dette publique et par le système de financement illicite des partis, laisse le pays impréparé et incertain dans le moment difficile du renouvellement et du passage à une nouvelle République. [...] Ce que nous voulons offrir aux Italiens est une force politique fait d'hommes totalement neufs. Ce que nous voudrions offrir à la Nation est un programme de gouvernement fait uniquement d'engagements concrets et compréhensibles. Nous voulons rénover la société italienne, nous voulons donner confiance et soutenir celui qui crée du travail et du bien-être, nous voulons relever et gagner les grands défis producteurs et technologiques de l'Europe et du monde moderne.*¹³

*[...] Comme entrepreneur, comme citoyen et maintenant comme citoyen qui descend sur le terrain, sans aucune timidité mais avec la détermination et la sérénité que la vie m'a appris, je vous dis qu'il est possible d'en finir avec une politique de bavardages incompréhensibles, de batailles stupides et de politicards sans métier.*¹⁴

¹¹ A l'image des chevaliers Yvain et Lancelot dans la littérature médiévale.

¹² *Succedono degli eventi, che lui giustamente riesce a risolvere, come il terremoto, come l'immondezza, le altre cose. Lui se trova sempre al punto giusto.* (NOS-journaal, 13/03/10)

¹³ *La vecchia classe politica italiana è stata travolta dai fatti e superata dai tempi. L'autoaffondamento dei vecchi governanti, schiacciati dal peso del debito pubblico e dal sistema di finanziamento illegale dei partiti, lascia il Paese impreparato e incerto nel momento difficile del rinnovamento e del passaggio a una nuova Repubblica.[...] Ciò che vogliamo offrire agli italiani è una forza politica fatta di uomini totalmente nuovi. Ciò che vogliamo offrire alla nazione è un programma di governo fatto solo di impegni concreti e comprensibili. Noi vogliamo rinnovare la società italiana, noi vogliamo dare sostegno e fiducia a chi crea occupazione e benessere, noi vogliamo accettare e vincere le grandi sfide produttive e tecnologiche dell'Europa e del mondo moderno.*

¹⁴ *Da imprenditore, da cittadino e ora da cittadino che scende in campo, senza nessuna timidezza ma con la determinazione e la serenità che la vita mi ha insegnato, vi dico che è possibile farla finita con una politica di chiacchiere incomprensibili, di stupide baruffe e di politicanti senza mestiere.*

En tant qu'homme d'affaires, Berlusconi incarnerait mieux que quiconque la nouvelle gestion du pays et le renouveau de la politique. De plus si les Italiens voulaient des changements, et si le changement principal était l'adoption d'une gestion entrepreneuriale du pays, qui serait le plus à même de gouverner cette nouvelle Italie ? La réponse à cette question est implicitement incluse dans le discours de Berlusconi. La construction qu'il nous propose ici sert donc à la fois à proposer une politique nouvelle au pays et à se présenter comme l'homme en qui l'Italie doit fonder ses espoirs de changement.

La construction de l'avenir passe par « *l'apport libre* » de chacun, dit Silvio Berlusconi. L'Italie ne fait pas confiance « *aux sauveurs et aux prophètes* », mais elle veut des dirigeants qui aient les pieds sur terre, qui soient créatifs et innovateurs. Pour lui, c'est l'entrepreneur qui incarne ces valeurs de réalisme et de culture du résultat. Les « *politicards sans métier* » ne seront pas capables de faire avancer l'Italie, comme ils l'ont bien montré par le passé. Bien sûr, il veut parler de lui-même quand il évoque les dirigeants qui ont les pieds sur terre, se qualifiant au passage apte à gouverner le pays. En faisant l'éloge de ceux qui créent « *du travail et du bien-être* », ces Italiens que Berlusconi dit vouloir soutenir, il fait également l'éloge de lui-même. Il appartient au bout du compte à cette classe entreprenante qui représente l'avenir de l'Italie et qui « *apporte librement* » au progrès des Italiens en créant des emplois par exemple. La gauche en revanche n'a jamais rien fait pour le bien commun : la gauche ne fait que manifester, mais elle ne fait jamais rien de bon pour le pays.¹⁵

Berlusconi exploite au maximum les possibilités que son appartenance au monde de l'entreprise lui offre, y compris dans la mise en scène de ses stratégies politiques. Ainsi dans le monde des affaires, les promesses qui restent sans conséquences, sont inacceptables. Berlusconi reprend cette idée pour mieux se démarquer de ses adversaires qui selon lui ne seraient que des politicards qui savent prendre des engagements qui resteront cependant lettre morte. Lui en revanche, il prendra des « *engagements concrets et compréhensibles* », en opposition avec ceux pris par la gauche qui avait la tradition de présenter des programmes très élaborés mais illisibles pour le grand public (Ricolfi, 2006). Dans cette représentation, Berlusconi serait celui qui, issu du monde des affaires, est habitué à maintenir ses promesses, tandis que ses adversaires de gauche ont prouvé par le passé que leur promesses ne valaient rien.

En 2001, la question de la crédibilité des promesses des candidats a pris une nouvelle dimension avec « *Le contrat avec les Italiens* »¹⁶ (annexe 2). Il s'agit d'une innovation de marketing politique mise sur pied par Silvio Berlusconi et présentée au public le 8 mai 2001, cinq jours avant les élections législatives italiennes, lors d'une émission politique importante de Rai1, *Porta a Porta* (Vespa, 08/05/01). Ce « contrat » comportait cinq promesses électorales de *Forza Italia*. Berlusconi s'est engagé solennellement à réaliser au moins quatre des cinq

¹⁵ Cf. Leijendekker (2007 : 68).

¹⁶ Images télévisées disponibles sur : <http://www.youtube.com/watch?v=JcSlkWWCtg>

promesses, faute de quoi, il ne se représenterait pas aux élections législatives de 2006. Les promesses faites concernaient des allègements d'impôts, des augmentations de pensions de retraites et des investissements massifs dans les grands travaux. Berlusconi, assis dans un fauteuil derrière un grand bureau en bois de chêne, a lu à haute voix ce contrat avant de le signer. Cette mise en scène et la notion de contrat évoquaient de nouveau le monde des affaires. En outre, l'idée de proposer un contrat aux Italiens n'était pas seulement inhabituelle, et donc susceptible d'attirer l'attention du public, mais en plus les promesses faites à travers un contrat étaient plus crédibles. Un contrat signifie l'engagement solennel, non seulement une promesse furtive. Celui qui s'engage à faire quelque chose dans un contrat s'y oblige et se sent davantage capable de réaliser sa promesse au contraire de quelqu'un qui ne la fait que par la voix. De nouveau, Berlusconi révolutionne donc le style politique dans la forme, en utilisant une nouveauté politique dans la forme du contrat, tandis qu'il s'appuie sur des promesses électorales qui, elles, n'ont aucune originalité.¹⁷

Le respect des engagements est un point important dans le discours de Silvio Berlusconi. Après avoir gagné les élections en 2001, il a été au pouvoir pour plus de cinq ans¹⁸, pendant lesquels son parti n'a jamais cessé de rappeler aux électeurs quels engagements avait pris le Président du Conseil lors de la signature du contrat. La communication n'est toutefois pas si claire que le contrat lui-même ; l'affiche (annexe 6 : 3) rappelle : « *Le contrat avec les Italiens : Nous sommes en train de tenir tous nos engagements ... et on va en avant.* » Mais sur l'affiche, l'affirmation n'est aucunement argumentée par des preuves concrètes. L'essentiel de cette campagne de publicité était de ne pas attendre les attaques de la gauche, qui sans doute aurait affirmé pendant la campagne électorale suivante que le contrat n'avait pas été respecté. L'affiche souligne, avant que les critiques ne fusent, que tout est mis en œuvre pour respecter les engagements avant de clamer lors des élections qu'en effet les promesses avaient été tenues. Si par la suite, la gauche avait osé critiquer Berlusconi, lui reprochant d'avoir violé ses engagements, l'opinion publique, conditionnée par la campagne offensive de Berlusconi, serait déjà partiellement convaincue du contraire. Dans la doxa, l'opinion commune, la réussite de Berlusconi aura déjà acquis une place importante, empêchant la gauche d'utiliser comme prémisse de son discours l'échec du Président du Conseil.

¹⁷ L'idée de proposer un tel contrat lui est venue des Etats-Unis. Lors des élections pour le Parlement américain de 1994, les Républicains avaient proposé aux électeurs un contrat concernant une liste de décisions qui devraient être prises dans les cent premiers jours de la législature.

¹⁸ Le seul gouvernement démocratique de l'histoire unitaire de l'Italie à avoir complété une législature.

2.2 - L'OPPOSITION À L'AUTRE : L'ESPOIR DE L'AVENIR CONTRE LA NOSTALGIE DU PASSÉ.

Berlusconi se définit donc comme un entrepreneur efficace et raisonnable qui se met au service de son pays et qui veut incarner le renouveau et l'espoir en inspirant, à travers ses engagements, de la confiance aux électeurs. En même temps, il met en garde les Italiens en soulignant l'importance du choix que devront faire les Italiens dans le cadre de des élections de 1994 car l'Italie est sur un tournant : « *La storia d'Italia è ad una svolta* ». Reste à définir qui sont ces autres, à qui s'oppose-t-il exactement ? En fait il définit comme ses adversaires les anciens partis, ou ce qu'il en reste, et l'autre côté la gauche, qu'il qualifie de communiste.

« *Il est temps d'en finir avec la politique de bavardages incompréhensibles, de combats stupides et de politicards sans métier.* » Il utilise les mots « *chiacchiere* », « *baruffe* » et « *politicanti* », des termes péjoratifs, pour parler des anciens partis politiques, dont le Parti Socialiste Italien qu'il avait lui-même soutenu financièrement pendant plus de dix ans. « *Le sabotage des anciens gouvernants, écrasés sous le poids de la dette publique et du système illicite du financement des partis, laisse le pays impréparé et incertain* » au moment si décisif du passage d'une république à une autre. Il est clair que Berlusconi considère que les anciens partis politiques ont abandonné le pays à un moment important. Ils ont perdu leur légitimité et désormais les Italiens feraient mieux de placer leurs espoirs dans quelqu'un qui a prouvé son efficacité dans le monde des affaires, c'est-à-dire Berlusconi. Il fait usage du rejet de la classe politique italienne par les électeurs, en oubliant au passage son vieil ami Bettino Craxi, qui, au pouvoir entre 1983 et 1987, était devenu le symbole de la corruption.

Heureusement que je suis là, semble nous dire Berlusconi pendant cette intervention télévisée. Il ne le dit pas encore ouvertement en 1994, ce qu'il fera cependant en 2008 en faisant campagne avec un spot publicitaire qui disait : « *Heureusement que Silvio est là !* »¹⁹. Berlusconi veut offrir un avenir d'espoir et il challenge les électeurs à le suivre dans son projet de créer un nouveau miracle italien. Le vote Berlusconi, c'est le choix de l'avenir, tandis que ses adversaires incarnent soit le passé, soit la dictature communiste. S'il s'oppose aux anciens partis politiques, il fait néanmoins un appel résolu aux électeurs de ces anciens partis et notamment à ceux de l'ancienne Démocratie Chrétienne en rendant un hommage appuyé au « *monde catholique* » qui a contribué selon lui au développement de l'Italie de l'après-guerre et qui devrait former le point de départ de la nouvelle démarche libérale pour l'avenir. Quand il formule ses critiques, il ne les adresse surtout pas aux électeurs, mais uniquement aux politiciens et aux partis, ce qui lui permet d'autant mieux de séduire un auditoire qui se sent trahi par ses anciens représentants.

Lorsque Berlusconi parle de ses ambitions, il évoque à deux reprises « *les grandes démocraties occidentales* » qu'il compte imiter, tandis qu'il identifie les communistes qui

¹⁹ *Meno male che Silvio c'è*. Images vidéos disponibles sur : http://www.youtube.com/watch?v=WXf-YbsSh0Y&feature=Playlist&p=44DD8831F368B450&playnext_from=PL&playnext=1&index=4

incarnent la dictature, comme ses adversaires principaux. Berlusconi le souligne en parlant « *des valeurs qui [...] ne se sont jamais enracinées dans aucun des pays gouvernés par les vieux appareils communistes* ». En évoquant ces valeurs, il parle surtout de la liberté individuelle dont on reparlera plus tard. Berlusconi dit être entré en politique justement pour s'opposer au « *cartel des gauches* ». A noter ici la connotation négative du mot cartel. Il ne parle pas simplement de la gauche, mais il évoque la gauche communiste, qui n'a pas changé, selon lui depuis l'effondrement du Mur. Berlusconi dit que la gauche se dit désormais libérale-démocrate, mais qu'elle ne l'est pas le moins du monde. Il dit que ses hommes sont les mêmes, que sa mentalité n'a pas changé et que ses convictions et ses comportements sont restés les mêmes.

*Nos gauches prétendent avoir changé. Ils disent être devenus libéraux-démocrates. Mais ce n'est pas vrai. Leurs hommes sont toujours les mêmes, leur mentalité, leur culture, leurs convictions les plus profondes, leurs comportements sont restés les mêmes.*²⁰

Ils sont nostalgiques du communisme et ils ne sont pas sortis du carcan idéologique. Avec la disparition du communisme en Europe de l'Est, ils ont perdu leurs repères et ils ne croient plus en rien.

*Ils ne croient pas au marché, ne croient pas à l'initiative privée, ils ne croient pas aux bénéfiques, ils ne croient pas en l'individu. Ils ne croient pas que le monde puisse s'améliorer à travers l'apport volontaire de tant de personnes, toutes différentes les unes des autres. Ils n'ont pas changé. Ecoutez-les parler, regardez leurs journaux télévisés payés par l'Etat, lisez leur presse. Ils ne croient plus en rien. Ils voudraient changer le pays en une place hurlante, qui crie, qui insulte et qui condamne.*²¹

Afin de souligner la validité de ses propos, Berlusconi lance un défi aux électeurs en les invitant à former leur propre opinion sur la base des journaux télévisés et de la presse de gauche. Ils n'ont pas de vision d'avenir et c'est pour cette raison qu'ils veulent transformer le pays en un chaos. La gauche ne croit pas au marché, ils ne croient pas en l'initiative privée, aux bénéfiques ou en l'individu. Ils ne croient pas que le monde puisse s'améliorer à travers l'apport libre d'individus différents. Ils ne croient en rien! Ils n'ont pas de rêve, ils n'ont pas d'ambition pour l'avenir, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs enfants. C'est remarquable la façon dont Berlusconi met toute la gauche, le centre gauche inclus, dans le même panier : ils sont tous communistes et leur présentation modérée n'est qu'une imposture. Il crée une image stéréotypée de ses adversaires politiques en partant des valeurs de l'anticommunisme qui ont marqué la droite italienne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mais il ne se contente pas d'opposer des

²⁰ *Le nostre sinistre pretendono di essere cambiate. Dicono di essere diventate liberaldemocratiche. Ma non è vero. I loro uomini sono sempre gli stessi, la loro mentalità, la loro cultura, i loro più profondi convincimenti, i loro comportamenti sono rimasti gli stessi.*

²¹ *Non credono nel mercato, non credono nell'iniziativa privata, non credono nel profitto, non credono nell'individuo. Non credono che il mondo possa migliorare attraverso l'apporto libero di tante persone tutte diverse l'una dall'altra. Non sono cambiati. Ascoltateli parlare, guardate i loro telegiornali pagati dallo Stato, leggete la loro stampa. Non credono più in niente. Vorrebbero trasformare il Paese in una piazza urlante, che grida, che inveisce, che condanna.*

idéologies, le communisme d'une part et le capitalisme de l'autre, mais il crée l'antithèse entre l'avenir et le non-avenir. Le négativisme dont il accuse la gauche est la preuve de sa thèse selon laquelle l'espoir pour l'avenir deviendra vaine si ses opposants parvenaient à arriver au pouvoir. Ici, on peut analyser les enthymèmes qui sont au fondement de son raisonnement.

1 : La gauche ne peut pas proposer un avenir meilleur aux Italiens.

- Proposition majeure : *Pour offrir un meilleur avenir au pays, il faut être optimiste. (implicite)*
- Proposition mineure : *La gauche fait preuve de négativisme. (explicite)*
- Conclusion : *La gauche est inapte à gouverner le pays. (implicite)*

Opposition : On peut également inverser le raisonnement. Si ceux qui ne croient pas en l'avenir et qui font preuve de nostalgie et de négativisme n'ont pas les qualités requises pour gouverner, ceux qui sont optimistes pour l'avenir, sont aptes à gouverner.

Forza Italia et Berlusconi croient en l'individu, en la famille, en l'entreprise, en la compétition, au développement, en l'efficacité, au marché libre et en la solidarité. Contrairement à la gauche « communiste » et « la vieille classe politique », il sera en mesure d'incarner le renouveau dont l'Italie a tant besoin. La gauche est idéologiquement incompétente et la vieille classe dirigeante a causé des désastres par le passé. Le projet proposé par Berlusconi est tout différent. Il se fonde sur une valeur partagée de tous qui est la liberté. Car même pour plus de solidarité, il faut faire confiance à Berlusconi, la solidarité étant « la fille de la justice et de la liberté ». Dans ce qui est sans doute la phrase la plus poétique de son allocution, Berlusconi disqualifie même la gauche sur son propre terrain soulignant que la solidarité est profondément liée à la liberté, qui est, elle, menacée par la gauche qui est dominée par les communistes. Marco Travaglio constate que Berlusconi est ainsi parvenu, cinq ans après l'effondrement du Mur de Berlin, à convaincre les Italiens que le plus grand problème du pays est le communisme (Franchetti, 2010).

Pour soutenir ses affirmations, Berlusconi établit des analogies dans le temps et dans l'espace. Il oppose son parti aux vieux partis de la Première République où *Forza Italia* incarne l'efficacité et le progrès de l'avenir contre la corruption et l'inefficacité du passé. Il dit aux électeurs : si vous votez pour eux, vous aurez les mêmes gouvernements incompétents et corrompus que par le passé. Si vous n'en voulez plus, votez pour moi. En même temps il souligne la différence idéologique entre lui-même, qui rêve d'un nouveau miracle italien, et la gauche « communiste » qui propage le négativisme dans le pays. Berlusconi évoque dans son allocution les pays de l'Europe de l'Est où le communisme avait sévi par le passé. Il pose implicitement la question aux électeurs : vous voulez le même type de gouvernement chez nous ?

En choisissant la dénomination *Forza Italia*, Berlusconi fait le choix de créer un mouvement qui porte un nom dont ne découle aucune orientation politique, mais des intentions appréciées de tous. L'Italie doit devenir un protagoniste important dans le monde moderne. Mais ce n'est pas tout: l'Italie doit devenir plus juste, plus généreuse, plus prospère et sereine, plus moderne et plus efficace comme compétiteur en Europe. Berlusconi exprime également

l'intention de sauvegarder la famille, de respecter chaque religion, de donner espoir aux plus faibles, aux chômeurs, aux malades et aux anciens. Il promet un gouvernement qui fera respecter l'environnement, qui combattra la corruption et la drogue, qui garantira la sécurité, l'ordre et l'efficacité. Consciencieusement, il s'adresse à chaque frange de l'électorat en disant aux électeurs : puisque je ne suis pas là pour opposer les uns aux autres, mais pour unir le pays, je serai attentif aux préoccupations de chacun.

Nous voulons rénover la société italienne, nous voulons donner confiance et soutenir celui qui crée du travail et du bien-être, nous voulons relever et gagner les grands défis producteurs et technologiques de l'Europe et du monde moderne. Nous voulons offrir de l'espace à tous ceux qui ont envie d'agir et de construire leur propre avenir, dans le Nord comme dans le Sud, nous voulons un gouvernement et une majorité parlementaire qui sachent donner une dignité adéquate au noyau original de chaque société, à la famille, qui sachent respecter chaque foi et qui suscitent une espérance raisonnable à celui qui est plus faible, à celui qui cherche du travail, à celui qui a besoin de traitements médicaux, à celui qui, après une vie laborieuse, a le droit de vivre en sérénité. Un gouvernement et une majorité qui consacrent plus attention à la protection de l'environnement, qui sachent s'opposer avec une détermination majeure à la criminalité, à la corruption, aux drogues. Qu'ils sachent garantir aux citoyens plus de sécurité, plus d'ordre et plus d'efficacité. ²²

Il avait promis que les engagements qu'il prendrait seraient compréhensibles et concrets, mais le temps de concrétiser n'était pas encore venu, car l'objectif de cette allocution est de proposer un nouvel avenir aux Italiens. Il veut permettre aux Italiens de rêver à nouveau, mais il ne s'agit pas d'un rêve illusoire, mais du rêve de ceux qui nourrissent des ambitions. Cette ambition, que promet Berlusconi, est valable non seulement pour l'Italie comme pays, mais pour chacun, « dans le Nord et dans le Sud », pour tous ceux qui veulent se construire un avenir. Berlusconi souligne que lui-même, il rêve « les yeux ouverts », ce qui veut dire qu'il est bien conscient de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. Il se lance dans de nouveaux défis, comme il est habitué à le faire comme entrepreneur, mais il n'oublie pas de le souligner : s'il est ambitieux, il n'est pas irresponsable. Il a les pieds sur terre, « la testa sulle spalle », mais cela ne l'empêche pas de rêver et de croire en l'avenir.

Dans la dernière phrase de son allocution, il souligne qu'il ne s'agit pas uniquement de construire une Italie meilleure pour soi-même, mais aussi pour les générations futures. « Je vous

²² *Noi vogliamo rinnovare la società italiana, noi vogliamo dare sostegno e fiducia a chi crea occupazione e benessere, noi vogliamo accettare e vincere le grandi sfide produttive e tecnologiche dell'Europa e del mondo moderno. Noi vogliamo offrire spazio a chiunque ha voglia di fare e di costruire il proprio futuro, al Nord come al Sud, vogliamo un governo e una maggioranza parlamentare che sappiano dare adeguata dignità al nucleo originario di ogni società, alla famiglia, che sappiano rispettare ogni fede e che suscitino ragionevoli speranze per chi è più debole, per chi cerca lavoro, per chi ha bisogno di cure, per chi, dopo una vita operosa, ha diritto di vivere in serenità. Un governo e una maggioranza che portino più attenzione e rispetto all'ambiente, che sappiano opporsi con la massima determinazione alla criminalità, alla corruzione, alla droga. Che sappiano garantire ai cittadini più sicurezza, più ordine e più efficienza.*

dis que nous pouvons, je vous dis que nous devons construire ensemble pour nous et pour nos enfants, un nouveau miracle italien ». En commençant la phrase par le verbe « *pouvoir* », il explique que de nombreuses possibilités existent dans la vie pour chacun, mais en reprenant ensuite avec les mots « *nous devons* », il souligne bien que chacun a également le devoir de saisir les opportunités qui se présentent. Il faut se mettre au travail tout en comptant sur celui qui conduira l'Italie vers la réalisation de ce nouveau défi : Berlusconi. Le message véhiculé est : c'est votre devoir de saisir l'opportunité de construire un meilleur avenir pour vous et vos enfants et de voter *Forza Italia*, qui offre cette opportunité.

L'antithèse que se construit Berlusconi, repose sur l'opposition entre les dirigeants du passé et les dirigeants de l'avenir. Les politiciens de la Première République n'agissaient qu'en fonction de leurs propres intérêts. Ils n'avaient pas de métier et de compétences et la seule possibilité pour eux de s'enrichir était de voler l'argent des Italiens. Berlusconi et ses hommes en revanche sont neufs, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas impliqués dans les affaires de corruption et en plus, ils ont des compétences qui découlent de leur vie professionnelle. Berlusconi décrit une Italie qui a longtemps vécu sous le joug de la partitocratie qui n'avait qu'un objectif : se perpétuer au détriment du pays. L'Italie, arrivée au point d'abandonner tout espoir, voit apparaître un homme neuf, Berlusconi en l'occurrence, compétent et optimiste, qui se présente pour remettre l'Italie sur la bonne voie.

Le premier socle important du discours politique de Berlusconi est donc l'espoir qu'il veut susciter pour l'avenir. Le deuxième socle est la liberté, une valeur qui est toute aussi universelle que l'espoir. S'il dit incarner l'espoir, il soutient également avoir le monopole sur la liberté. La raison principale, selon Silvio Berlusconi, pour son entrée en politique est qu'il fallait opposer un « *Pôle des Libertés* » à cette gauche communiste qui menaçait de prendre du pouvoir. Il crée une antithèse entre la valeur principale qu'il dit représenter, la liberté, et les allusions à la dictature communiste de l'Europe de l'Est, qu'incarnerait le « *cartel des gauches* ». Les communistes sont bien là : ils se cachent et font semblant d'être devenus libéraux-démocrates, mais ils menacent la liberté des Italiens. C'est pour cela que Berlusconi affirme qu'il est aujourd'hui nécessaire d'agir et il invite tous ceux qui partagent son rêve d'une société libre, sans angoisse, sans jalousie sociale, sans la haine des classes, à se battre pour la liberté : « [...] *aujourd'hui je vous demande aussi de descendre sur le terrain, à chacun d'entre vous - maintenant, tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard.* »²³ Berlusconi essaie de radicaliser la gauche, la qualifiant de communiste, pour mieux souligner son propre discours. Il redéfinit le discours de ses adversaires en fonction de ses propres intérêts.²⁴

Comme on l'a déjà dit, Berlusconi se fonde sur le sentiment de rejet qu'éprouvent les Italiens par rapport à la classe politique. Il ne dit pas littéralement « Je pense comme vous »,

²³ [...] *ora chiedo di scendere in campo anche a voi, a tutti voi - ora, subito, prima che sia troppo tardi* [...]

²⁴ Cf. Trognon (1994, 45) : La gauche grecque redéfinit la droite comme tyrannique.

mais il répète et explicite l'opinion commune en critiquant les hommes politiques du passé, utilisant des mots lourds de reproches.²⁵ Il se montre empathique par rapport à l'auditoire, en donnant une voix à la colère des citoyens, et veut susciter certains sentiments auprès de son public. C'est ce qu'Aristote appelle le pathos²⁶. Ce n'est pas le projet politique concret de Berlusconi qui doit susciter l'assentiment, son allocution n'a d'ailleurs rien de concret, mais l'image de l'avenir proposée par l'orateur. Le sentiment partagé de rejet du passé et la volonté de regarder l'avenir d'un œil plus optimiste, font que Berlusconi suscite un sentiment d'espoir auprès de l'auditoire.

L'assentiment est d'autant plus probable que l'orateur s'adresse directement à son auditoire. Berlusconi le fait tout au long de son allocution. Par exemple dans la dernière phrase il dit : « *Je vous dis que nous pouvons, je vous dis que nous devons construire ensemble, pour nous et pour nos enfants, un nouveau miracle italien.* »²⁷ Il s'adresse ainsi à son auditoire de façon directe, créant un lien entre l'orateur et l'auditoire, un lien qui se retrouve encore renforcé par l'utilisation du pronom « nous ». Berlusconi utilise beaucoup cette stratégie dans son discours. Ainsi le 3 avril 2006, à la fin d'un débat télévisé avec Romano Prodi, il fait une promesse électorale qui concerne l'abolition de l'ICI (impôt sur les biens immobiliers). Il s'agit d'une source de revenus importante pour l'Etat et pour cette raison, son abolition, promise par Berlusconi mettrait l'Etat devant un défi financier. Pour contrer d'emblée les critiques contre ce projet, Berlusconi souligne qu'il s'agit d'un projet « courageux », mais auquel il est profondément attaché. Le message délivré ici est qu'il a le courage politique de prendre une décision importante dont tous les Italiens profiteront, au contraire de la gauche qui, selon lui, ne veut que surtaxer les citoyens. Dans les affiches de l'époque cette opposition entre Berlusconi et ses adversaires est encore plus évidente. « *Nous abolirons l'impôt sur les biens immobiliers* »²⁸, « *Eux, ils taxeront ta maison et tes épargnes* »²⁹. C'est dans l'opposition avec ses adversaires que naît la signification et Berlusconi l'a bien compris. Il applique la même stratégie dans son appel et sur les affiches : il n'évoque pas de chiffres macroéconomiques, mais il s'adresse directement au citoyen. Dans son appel télévisé il déclare : « *Donc aussi sur votre maison* » ; sur l'affiche (annexe 6 : 5) : « *... ta maison et tes épargnes.* » L'approche de Berlusconi est individuelle : il ne s'adresse pas à la masse, mais à l'individu. Cette stratégie, issue du monde de la publicité et du marketing est très efficace, car elle incite l'électeur à penser à sa propre situation et à ce que cette promesse pourrait signifier pour lui-même.

²⁵ Il inscrit son discours dans la doxa de son auditoire : Cf. Amossy (2006: 44).

²⁶ Cf. Amossy (2006 : 179-180)

²⁷ *Vi dico che possiamo, vi dico che dobbiamo costruire insieme per noi e per i nostri figli, un nuovo miracolo italiano.*

²⁸ *Noi aboliamo l'ICI.*

²⁹ *Loro tassano la tua casa e i tuoi risparmi.*

2.3 LE MOUVEMENT POLITIQUE : LE RASSEMBLEMENT AUTOUR D'UNE SYMBOLIQUE.

Berlusconi entre donc sur la scène politique et il le fait en créant un nouveau mouvement politique. Il souligne qu'il ne s'agit pas de « l'énième parti politique » qui ne ferait que diviser les Italiens, mais d'une « organisation libre d'électrices et d'électeurs » afin de réaliser ce qui est nécessaire pour le pays.

Le mouvement politique que je vous propose s'appelle, non par hasard, Forza Italia. Ce que nous voudrions en faire, c'est une organisation libre d'électrices et d'électeurs avec un caractère complètement nouveau : non l'énième parti ou l'énième faction qui naît pour diviser, mais une force qui naît, en revanche, avec l'objectif opposé ; celui d'unir, afin de donner enfin à l'Italie une majorité et un gouvernement à hauteur des exigences ressenties le plus profondément par les gens normaux.³⁰

Il se place au dessus des partis politiques, qui ne font que diviser le pays. Un choix logique vu l'image détestable des partis politiques qui semblent tous plus ou moins impliqués dans les affaires de corruption du *Tangentopoli*. On voit que Silvio Berlusconi prend comme prémisse de son argumentation les affaires de corruption dans lesquelles sont impliqués les vieux partis politiques. Les Italiens avaient manifestement perdu toute confiance en la vieille classe politique et Berlusconi utilise ce mécontentement à son profit en fondant son discours sur cette opinion commune, la doxa. Il ne cesse de souligner l'incompétence des hommes politiques en évoquant les problèmes créés qu'ils avaient laissés irrésolus. *Forza Italia*, en revanche, est composé d'hommes complètement neufs, qui ne sont ni impliqués dans les affaires de corruption ni responsables de l'inefficacité de l'appareil de l'Etat.

En analysant de plus près son allocution, on s'aperçoit que Berlusconi utilise des enthymèmes afin de créer une opposition entre lui-même et ses divers adversaires.

1 : Les vieux partis politiques ne sont plus dignes de votre soutien.

- *Majeure : Les partis qui gèrent mal l'Etat ne sont pas dignes de votre soutien. (implicite)*
 - *Mineure : Les vieux partis sont responsables de l'endettement du pays et de la corruption. (explicite)*
 - *Conclusion : Les vieux partis ne devraient plus bénéficier du vote des Italiens. (implicite)*
- Opposition : Berlusconi incarne la compétence et le renouveau. Il faut voter pour lui.*

2 : Les « politicards sans métier » ne sont pas dignes du soutien des Italiens.

- *Majeure : Celui qui n'a pas de métier n'a pas de compétences. (implicite)*
 - *Mineure : Faire de la politique n'est pas un métier. (explicite)*
 - *Conclusion : Les hommes politiques n'ont pas les compétences requises. (implicite)*
- Opposition : Berlusconi est un homme d'affaires, entrepreneur de métier. Il a donc les compétences*

³⁰ *Il movimento politico che vi propongo si chiama, non a caso, Forza Italia. Ciò che vogliamo farne è una libera organizzazione di elettrici e di elettori di tipo totalmente nuovo: non l'ennesimo partito o l'ennesima fazione che nascono per dividere, ma una forza che nasce invece con l'obiettivo opposto; quello di unire, per dare finalmente all'Italia una maggioranza e un governo all'altezza delle esigenze più profondamente sentite dalla gente comune.*

pour s'attaquer aux problèmes des Italiens.

3 : L'Italie a besoin de *Forza Italia*.

- *Majeure : L'Italie a besoin d'hommes neufs. (implicite)*
- *Mineure : Forza Italia est composé d'hommes neufs. (explicite)*
- *Conclusion : L'Italie a besoin de Forza Italia. (implicite)*

Berlusconi n'explicite pas tous ses raisonnements, parce qu'il n'a pas besoin de le faire. Il s'appuie sur ce que son auditoire sait déjà en inscrivant son discours dans les croyances et les opinions existantes. Il emmène l'auditoire dans un raisonnement qui fait partie de la doxa, de l'opinion commune. La seule nouveauté est le fait qu'il se présente ici comme un homme politique en qui les électeurs peuvent avoir confiance. Une confiance qui découle de l'image retravaillée que Berlusconi présente ici : l'entrepreneur devient homme politique.

La deuxième raison qui pousse Berlusconi à qualifier de « mouvement » son organisation politique est le fait qu'il sait que pour réussir son entrée politique, il ne peut pas se contenter d'une frange limitée de l'électorat. Il ne veut pas entrer en concurrence avec les partis existants, mais il veut proposer quelque chose de neuf, il veut récupérer les voix de ces électeurs qui ne croient plus en les anciennes institutions. D'où l'idée du mouvement qui n'est pas dépendant d'une idéologie, mais un moyen pour donner une voix à tous ceux qui ne se sentent plus représentés par personne. Ce n'est plus le « parti » qui dit aux électeurs ce qu'il faut faire, mais le parti devient un moyen pour traduire la volonté populaire. C'est dans son opposition complète avec les vieux partis que la démarche de Berlusconi prend sa signification. Ses adversaires représentent des factions qui divisent le pays, alors qu'il incarne le mouvement qui saura fédérer les citoyens.

Dans le choix du nom du mouvement, des symboles et des slogans, on retrouve le message que Berlusconi veut faire passer. Le nom du mouvement symbolise parfaitement la volonté de Berlusconi d'incarner les espoirs des électeurs : « *Le mouvement que je vous propose s'appelle, non par hasard, Forza Italia* ». Le choix de son nom est très symbolique et significatif.

1.) « *Forza* », en avant, montre que le mouvement est favorable au progrès. Le terme signifie également « la force », ce qui évoque la puissance du mouvement. De plus, le terme n'est pas associé à la gauche ou à la droite, et c'est ce qui souligne que le mouvement est prêt à agir pour le bien de la nation. « *Forza* » forme de plus une unité avec le « *mouvement* » : le mot « parti », dont Berlusconi se dissocie, traduit quelque chose de statique, tandis que le mouvement incarne le changement. *Forza Italia* est donc à la fois le mouvement même et la force qui nourrit le changement.

2.) « *Italia* » souligne son attachement à la Nation. Cet attachement est encore renforcé par le fait que Berlusconi commence son allocution par le mot « *Italia* » et le finit sur « *italiana* ». Si la notion de la nation ne fait pas la même unanimité qu'en France, en témoigne entre autres la *Ligue du Nord*, elle est néanmoins une des rares idées qui puissent dépasser le clivage gauche-

droite.

3.) La combinaison *Forza Italia* est une incitation à l'action, à la fois en faveur de l'Italie et par les Italiens. Cette signification est dérivée entre autres de l'utilisation du slogan dans le sport: *Forza Italia* est la formule la plus puissante utilisée par les supporters italiens pour encourager leurs sportifs. Cette évocation du sport rend le message plus positif et moins politiquement chargé. Il unit les électeurs comme la participation des sportifs italiens aux compétitions internationales unit les supporters italiens.

4.) De plus en inversant les termes, comme dans l'affiche « *Italia, Forza. Niente paura, hai letto bene.* » (annexe 6 : 7) on change le nom en une incitation adressée au pays : « Italie, allez ! ». L'expression *Forza Italia* comme slogan sportif est figée, *Italia Forza* n'a plus la signification sportive, mais devient une formule pour exhorter à l'action et reconforter dans l'effort.

Il s'agit donc d'un mouvement puissant créé pour l'Italie, par des Italiens, en faveur du progrès et du changement. Le nom *Forza Italia* et la dénomination de « mouvement » contribuent à cette signification. Il place son mouvement au dessus des partis politiques, tout comme son logo (annexe 6 : 6) qui est composé des couleurs du drapeau italien : le rouge, le blanc et le vert. Ces couleurs accentuent davantage l'attachement du mouvement à la nation. Le drapeau italien est cependant formé par trois bandes verticales. Pour donner plus de mouvement au logo, Berlusconi a choisi de changer la verticalité en diagonalité. En lisant le logo de gauche à droite, comme un texte, on y constate une dynamique de bas en haut. Cette dynamique est celle que voudrait suggérer Berlusconi : l'Italie ressurgit du marasme du *Tangentopoli* et de la vieille politique pour redevenir sous sa direction ce pays rêvé de liberté et de progrès. La façon dont les mots en caractères blancs sont positionnés sur le fond vert-rouge contribue à recomposer partiellement la verticalité du drapeau italien. L'association du logo de *Forza Italia* au drapeau italien est immédiate, tandis que cette diagonalité montante de gauche à droite évoque le message de mouvement et du mouvement. Le logo renforce ainsi les liens entre *Forza Italia*, l'Italie et les valeurs que Berlusconi propose dans son allocution télévisée.

L'objectif de Silvio Berlusconi en 1994 était d'arriver au pouvoir plutôt que de promouvoir une certaine idéologie. Selon Paolucci (2001), il était entré en politique surtout afin de préserver les intérêts de ses entreprises et de sa personne, une victoire aux élections était donc impérative. C'est en fonction de cet objectif qu'il a créé son mouvement. On peut caractériser ce genre de parti politique comme des partis électoraux-professionnels, en opposition aux partis bureaucratiques de masse. Ces derniers ont pour objectif d'ancrer dans le paysage politique une idéologie fondée sur les valeurs ou les intérêts d'une certaine classe sociale. Pour eux, une défaite aux élections est acceptable dans la mesure où les valeurs restent primordiales. Pour le parti électoral-professionnel, l'objectif premier est d'arriver au pouvoir et en fonction de cet objectif, on construit le programme électoral. *Forza Italia* appartient

clairement à cette dernière catégorie de partis (Paolucci, 1999).

En observant les valeurs promues par Berlusconi : l'amour de la patrie, la liberté et le progrès, on constate qu'aucune de ces orientations n'ancre le parti dans telle ou telle idéologie, si ce n'est que dans le libéralisme qui toutefois reste peu défini. Ce choix permet à Berlusconi de fixer des projets à sa guise ou de ne fixer aucun projet du tout. Car l'objectif est surtout d'empêcher la gauche d'arriver au pouvoir et non le gouvernement du pays. Le programme électoral de Berlusconi revient toujours à une liste de promesses concernant des baisses d'impôts et des engagements concernant la diminution du taux de chômage. L'essentiel de l'existence de *Forza Italia* réside dans sa communication avec le public autour des valeurs promues par la personnalité de son président. L'objectif principal pour lui et pour *Forza Italia*, comme parti électoral-professionnel est de gagner les élections afin de garantir les intérêts de Fininvest, qui est également, avec ses divisions publicitaires et ses chaînes de télévisions, l'arme la plus redoutable de Berlusconi (Paolucci, 1999). Pour bien guider les campagnes publicitaires qui doivent assurer la survie du parti, il faut avoir les mains libres et ne pas être gêné par le poids d'une idéologie trop lourde. C'est ce fait qui caractérise la gestion entrepreneuriale du parti. En fait, on pourrait dire que *Forza Italia* va plus loin que le parti électoral-professionnel car il peut même être considéré comme le bras politique d'une entreprise, à la tête duquel se trouve Berlusconi.

Les partis bureaucratiques de masse développent des idéologies vers lesquelles les adhérents se sentent attirés. Ils laissent participer les adhérents dans le processus de décision au sein du parti, ce qui veut dire que les dirigeants n'ont pas toutes les cartes entre les mains pour mettre sur pied librement les stratégies électorales du parti. C'est le cas du Parti Démocratique italien qui détermine ses politiques en fonction du vote des militants lors des congrès tandis que *Forza Italia* a fait le choix de couper les organes dirigeants de la base des élus et des militants. C'est ce fait qui explique la personnalisation du pouvoir au sein de *Forza Italia* : la caractéristique qui unit la base est le charisme de Berlusconi et le rejet des valeurs de la gauche. D'où l'importance de ce dernier élément dans le discours de Berlusconi.

Le groupe cible électoral de *Forza Italia* sont les classes moyennes, qui voient en Berlusconi à la fois l'exemple à suivre et celui qui est le plus à même de garantir que d'autres partis, et notamment les partis de gauche, plus réformateurs n'arrivent pas au pouvoir. Ce groupe est d'autant plus sensible aux promesses concernant les baisses d'impôts, qu'il accorde beaucoup d'importance à sa capacité consommatrice. Ce qui ne veut pas dire que ce sont eux les seuls à voter pour *Forza Italia*. L'électeur-type de *Forza Italia* ressemble en fait beaucoup à l'électeur moyen italien. On verra par la suite quelles caractéristiques du parti peuvent expliquer ce fait : entre autres le positionnement du parti par rapport aux autres partis de droite et du centre. De plus, les valeurs traditionnelles promues par *Forza Italia* comme par exemple la

famille, le travail, les préoccupations des « gens », contribuent à un électorat peu sociologiquement déterminé (Stille, 2006 : 223-230).

RÉSUMÉ DU DEUXIÈME CHAPITRE.

A travers ce chapitre qui avait pour but de traiter la façon dont Berlusconi est entré dans l'arène politique, nous avons pu constater que la personnalité et le parcours professionnel de Silvio Berlusconi sont importants dans la construction du discours. Il fait usage de son image personnelle d'entrepreneur, qu'il redéfinit en fonction de ses intérêts politiques, pour rendre crédible son discours. L'idée d'une approche entrepreneuriale de la gestion du pays, proposée par Forza Italia, trouve sa source dans le parcours professionnel de Berlusconi. C'est son image d'entrepreneur qui lui confère la possibilité d'incarner une vision rationnelle et efficace de la société. S'il refuse d'assumer le rôle de l'homme providentiel, il clame qu'il a les compétences, l'état d'esprit et les convictions pour gouverner l'Italie.

Pour mettre en avant ses idées, Berlusconi développe des stratégies de marketing politique qui renouvellent la communication politique. Ainsi, il déclare vouloir créer un parti qui rassemble tous les Italiens, il veut proposer à travers sa communication une vision positive de l'avenir et l'espoir pour demain et il a comme principaux objectifs de moderniser le pays et de garantir la liberté des Italiens, ce qui est indispensable parce que la gauche constitue une menace pour la liberté et elle bloque la route vers la modernité. Berlusconi veut susciter l'espoir des Italiens, mais un espoir fondé sur la rationalité.

CHAPITRE III
LE CRÉDO LAIC DE FORZA ITALIA (2004)
OU LA FORCE DE LA FOI.

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons à un meeting politique de *Forza Italia* et plus précisément au congrès célébrant le dixième anniversaire du parti en 2004. Silvio Berlusconi accorde beaucoup d'importance aux meetings politiques. Tout d'abord ils servent à mobiliser ses troupes, mais également à produire un événement pour la télévision. Les images de ces meetings, diffusées lors des journaux télévisés, sont considérées comme une preuve importante de la légitimité du chef de la droite italienne aux yeux de l'opinion.

Un document intitulé « *Il Credo laico di Forza Italia* » formait la colonne vertébrale d'une des manifestations lors de ce meeting et c'est à ce texte que nous nous intéresserons plus spécifiquement. Le discours mis en avant dans « *Le Crédo* » s'inscrit dans la droite lignée de celui de l'allocution du 26 janvier 1994 analysé dans le chapitre précédent. De nouveau, l'objectif sera d'analyser la façon dont Berlusconi définit le soi et l'autre dans le cadre de sa stratégie offensive de marketing. Mais, par rapport à l'allocution de 1994, les explications se font ici plus en longueur, plus précisément et par conséquent les argumentations sous-jacentes sont plus visibles. De plus, la forme de ce texte est particulière parce qu'elle innove et surprend dans sa façon de présenter.

3.1 LA MISE EN SCÈNE COMMUNICATIVE : LA LITURGIE BERLUSCONIENNE.

Dans la littérature scientifique au sujet des meetings politiques, un certain nombre de caractéristiques qui définissent le cadre de la rencontre entre l'homme politique et son auditoire, sont décrites. Une caractéristique essentielle du meeting est que l'auditoire est généralement acquis à la démarche de l'orateur :

« *Le meeting [...] réunit essentiellement des militants et des sympathisants de l'orateur. [Ils] ont lieu généralement à l'occasion de congrès du parti ou au cours des campagnes électorales. [...] la parole est à sens unique. L'homme politique seul parle, bien qu'on ne doive le considérer que comme le porte-parole de son groupe d'appartenance. La foule n'a guère à sa disposition qu'une gamme restreinte de manifestations non verbales (applaudissements, rires, cris, etc.). [...] le meeting est généralement organisé comme une liturgie.* » (Trognon, 1994 : 36).

Les meetings politiques de Silvio Berlusconi répondent parfaitement à ces critères à une exception près : Berlusconi ne parle pas comme le porte-parole de son groupe d'appartenance,

Forza Italia, mais, le rôle de Berlusconi au sein de son parti étant primordial, il parle principalement en son propre nom. Il est intéressant de développer ici l'affirmation selon laquelle le meeting peut être considéré comme une sorte de liturgie.

L'origine du mot « liturgie » est grecque. Il « *provient de leitōs, public, et ergon, œuvre, et signifiait service public* » (Trognon, 1994 : 36). Dans son utilisation chrétienne Le Robert la définit comme : « *un culte public et officiel institué par une Eglise chrétienne.* »³¹ Paul Valéry y ajoute encore une interprétation laïque : « *Une liturgie, c'est-à-dire ... une opération mystique ou symbolique, décomposée en actes ou en phases, organisée en spectacle...* » (Trognon, 1994 : 36). Trognon redéfinit ces interprétations et les applique sur le meeting politique en disant : « *[...] le meeting, outre le rituel, se veut être un lieu fusionnel de nature religieuse, qui doit davantage conduire à la communion dans une mystique qu'à la transmission-réception d'informations* » (Trognon, 1994 : 37). Cette conception du meeting politique s'applique de façon exemplaire à la façon dont les rencontres entre Berlusconi et ses « supporters » sont organisées. Les meetings servent surtout à réciter des déclarations qui ont déjà été faites par le passé à la télévision, les proposant cependant sous une forme légèrement modifiée. Ceux qui se rendent aux meetings de masse du *Cavaliere* y vont surtout pour le spectacle, non tant pour être renseigné sur les orientations politiques.

Le meeting organisé est d'un genre discursif à part qui possède ses propres caractéristiques : 1.) « *Parce qu'il est un lieu de communion, [le] contrat n'oppose pas les différents acteurs en présence pour le gain de l'enjeu ... même s'il y a enjeu. En effet, d'un côté si l'orateur souhaite renforcer ou conforter les sentiments d'appartenance de l'auditoire, afin de provoquer les comportements souhaités, l'auditoire vient aussi dans ce but ; d'un autre côté il y a bien enjeu, car le gain de la partie n'est pas acquis d'avance [...].* » (Trognon, 1994 : 39). Lors de ses meetings, Berlusconi doit réussir à susciter l'enthousiasme de l'oratoire et si le public lui est acquis d'emblée, il faut qu'il se manifeste de façon suffisamment bruyante et passionnée pour que les images aient également un impact sur l'opinion publique. 2.) « *La mise en œuvre du mécanisme de compétition est toujours liée à un tiers absent, le parti adverse ou son incarnation dans un homme politique particulier, et se fonde toujours sur un univers dichotomique et manichéen* » (Trognon, 1994 : 39). On l'a déjà vu, dans le discours berlusconien, l'anticommunisme, qui peut également être qualifié d'anti-gauchisme, est omniprésent. Berlusconi incarne le bien, la gauche incarne le mal. 3.) « *Une liturgie bien réalisée conduit rapidement à ne traiter que des indices périphériques, permettant à l'auditeur de s'assurer de la conformité de l'orateur au double jeu du réel et du surnaturel qu'il doit mettre en scène.* » Pendant les meetings de *Forza Italia*, les grands principes du mouvement sont traités, sans qu'on rentre pour autant dans les détails de l'application de ces principes. L'absence d'une élaboration plus concrète permet toutefois

³¹ Le Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Tome VI, 2e éd. (1985).

d'éviter des contradictions internes (dans le discours) et externes (par rapport à la réalité de la politique mise en œuvre). 4.) « *L'absence de dialogue conduit l'homme politique à considérer les manifestations de l'auditoire comme des signes de validation ou de non validation.* » Ce dernier principe est important lors du meeting, mais parce qu'on travaille à partir des textes et non des fragments vidéo de la manifestation, ce point ne sera pas discuté.

Afin de galvaniser leurs sympathisants, qui sont venus pour partager des convictions avec leurs semblables, les orateurs font largement appel à la théâtralisation de la scène. Les mécanismes qui y jouent un rôle peuvent être analysés à travers trois éléments principaux. D'abord le jeu du « je » et du « nous », pendant lequel l'orateur tente de forger une identité commune, une unité indissociable. Ensuite, l'opposition de cette unité à ceux qui pensent différemment, les rivaux politiques. Et finalement les ingrédients liturgiques qui comportent la théâtralisation à travers le vocabulaire, la narration et la représentation de la réalité, le tout étant mis en scène en actes qui encadrent le déroulement du spectacle (Trognon, 1994 : 47-50).

Trognon parle donc de la liturgie parce qu'il voit des similitudes entre le rite religieux et la mise en scène de la manifestation politique. Les célébrations du dixième anniversaire de *Forza Italia*, cependant, ne se sont pas fait seulement en adoptant une mise en scène à l'image d'un rite religieux, le « spectacle » est également défini à travers des dénominations religieuses. L'analogie entre le spectacle politique et le rite religieux n'est donc plus implicite, mais est explicitée et instrumentalisée afin de mettre sur le même plan la politique et la religion : ce qu'est la religion catholique pour les chrétiens, c'est ce que représente la « religion de la liberté » pour les fidèles de Berlusconi. Comme on l'a déjà vu lorsqu'on s'intéressait à l'entrée en politique de Berlusconi, le *Cavaliere* est extrêmement attentif à la façon dont un événement capital est mis en scène. Si c'est avant tout dans la forme que l'aspect religieux se manifeste, aussi dans le fond, la religion a une certaine importance.

Le document que nous avons étudié et analysé est intitulé « *Le Crédo laïc de Forza Italia* ». Encore aujourd'hui, il est disponible sur le site du « *Peuple de la Liberté* »³², le parti qui a succédé à *Forza Italia*, et sa présence sur ce site souligne que ce qui y est écrit est toujours valable dans le contexte actuel. Le titre de « profession de foi laïque » ressemble beaucoup à un *contradictio in terminis*, mais l'effet escompté est de souligner la solennité des convictions libérales. La présentation des convictions politiques comme une profession de foi donne également un cadre thématique autour duquel le spectacle a été être organisé. Un dépliant contenant les textes récités et les chants qui faisaient partie du programme avait été distribué au début de la journée. Ce dépliant, mis en page comme si c'était le programme d'une messe eucharistique, sera maintenant l'objet de notre analyse.

³² Document disponible sur : <http://www.ilpopolodellaliberta.it/forzaitalia/credolaico.pdf>

Voyons tout d'abord ce qu'est le Crédo catholique. Il s'agit d'une prière pendant laquelle les fidèles expriment leur croyance en Dieu, en Jésus-Christ et en les épisodes décrits dans le Livre saint. Cette prière s'appelle le Credo, « Je crois » :

(1) Je crois en Dieu, le créateur du monde, (2) au Verbe, son Fils, Jésus-Christ (3) qui par l'Esprit et la puissance de Dieu le Père prit chair dans le sein de Marie, (4) souffrit, mourut et fut enterré, (5) Il se releva le troisième jour, (6) fut emporté aux Cieux, (7) prit place à la droite du Père, (9) déléguant la puissance de son Saint Esprit, (10) pour gouverner les croyants (8) reviendra dans la gloire pour emmener le bon à la vie éternelle et condamner le mauvais au feu perpétuel, (12) en la restauration de la chair.³³

Il s'agit donc d'un texte extrêmement important pour le catholicisme, car en le récitant, les fidèles confirment leur croyance. Si l'on suit l'analogie qui doit s'établir à travers « Le Crédo laïc », la lecture à haute voix de ces textes lors du meeting acquiert une dimension quasi-religieuse. Si la profession de foi catholique signe l'allégeance des croyants à Dieu et au message des textes saints, la profession de foi de *Forza Italia* est l'occasion par laquelle les adhérents du parti confirment symboliquement leur attachement à la pensée et à la personne de Silvio Berlusconi. Car on verra par la suite que le « Crédo » parle avant tout des convictions personnelles du président de *Forza Italia*.

Le document est divisé en trois parties. Tout d'abord les textes d'introduction : on y évoque les valeurs du mouvement et les convictions en lesquelles ses adhérents croient. Vient ensuite la partie des « 12 lectures », qui forment le credo laïc du parti, mais qu'on pourrait presque qualifier d'« *Évangile selon Silvio* » puisqu'on ne parle que des expériences, des idées, de la personnalité et du parcours de Berlusconi. La célébration se conclut sur trois chants : l'hymne de *Forza Italia*, « *la Liberté Bleue* » et l'hymne national de l'Italie. Récitation de textes et chants solennels, la référence à la religion est évidente.

Le premier extrait du « Crédo » annonce que les textes que le lecteur va lire par la suite concerneront les valeurs du mouvement *Forza Italia* : « *Les valeurs qui sont le fondement de notre engagement civique et politique, les valeurs qui sont également les valeurs fondatrices de toutes les grandes démocraties occidentales.* » La mise en page évoque la solennité de la messe catholique, mais ce n'est pas ce dont il s'agit, car on parle bel et bien d'une mise en scène politique. Même ici, « *Credo* » renvoie à la foi, mais dans ce cas il ne s'agit pas de la religion chrétienne mais d'« *une foi laïque* ». Les convictions de Berlusconi et de ses « *fidèles* » sont présentées à travers une construction laïco-religieuse : elles n'ont pas de lien avec la religion, mais les sympathisants de *Forza Italia* y croient comme si c'était une religion. La partie du texte présentée ci-dessus explique que les valeurs mises en avant par la suite forment la base de l'action politique du parti, soulignant au passage que ce sont ces mêmes valeurs qui ont été au

³³ Texte disponible sur : <http://www.vatican.va/archive/FRA0013/INDEX.HTM>

fondement des grandes démocraties occidentales. C'est à travers l'analogie avec « l'Occident » que la légitimité du discours de Berlusconi est construite. Les valeurs « *des grandes démocraties occidentales* » ne sont pas discutables ou contestables dans l'opinion commune, la doxa. Berlusconi prend ici comme prémisse de son discours ces valeurs-là pour ensuite inscrire tous ses idéaux dans le cadre de cette légitimité. C'est en opposition avec ses adversaires, qu'il qualifie systématiquement de communistes, que cette construction reçoit une dimension supplémentaire. Car, en créant une opposition entre libéraux et communistes, Forza Italia représente les valeurs de l'Occident et le libéralisme tandis que ses opposants sont du côté du communisme et de la dictature.

***I valori che sono
Il fondamento del nostro impegno civile e politico
I valori che sono anche
I valori fondanti
Di tutte le grandi democrazie occidentali.***

La mise en page poétique souligne trois fois le mot « *valeurs* » et établit l'analogie entre les fondements de l'engagement politique de *Forza Italia* et celles des démocraties occidentales. En tournant la page on découvre de quelles valeurs il s'agit : *Nous croyons en la liberté dans toutes ses formes, multiples et vitales: en la liberté de pensée et d'opinion en la liberté d'expression, en la liberté de culte, de toutes les cultes, en la liberté d'association.*

***Noi crediamo nella libertà,
In tutte le sue forme, molteplici e vitali :
Nella libertà di pensiero e di opinione
Nella libertà di espressione
Nella libertà di culto, di tutti i culti
Nella libertà di associazione.***

Comme à la page précédente, on fait usage de la répétition et de la mise en page pour souligner la valeur la plus importante du mouvement qui est la liberté. Dans la profession de foi catholique, on commence la prière avec les mots : « *Je crois* », dans la profession de foi laïque, on commence la prière avec « *Nous croyons* ». Si pendant le rite catholique, un lien individuel est créé entre l'humain et le divin, le collectif naissant du partage de la foi, « *la religion de la liberté* » crée d'emblée un collectif en commençant le « *credo* » par « *nous croyons* ».

Par la suite (annexe 4), le concept de liberté est développé plus en profondeur. On distingue dans l'ordre présenté: la liberté d'entreprendre, la liberté comme un droit naturel, la liberté qui doit être défendue par un Etat au service des citoyens et la liberté de faire des choix de vie. De plus, la liberté permet aux individus de créer des richesses en déployant des activités.

Elle permet à l'individu libre au sein du noyau qu'est la famille, de pratiquer la religion et de soutenir les plus faibles. La passion et le positivisme mènent vers une société dynamique. Dans ce fragment, le mot « liberté » ou une variante de celui-ci est utilisé huit fois. De plus, huit fois, on y fait allusion à travers des pronoms. Mais la liberté n'est pas un thème isolé. Deux paradigmes apparaissent qui ont comme vocation de démontrer l'importance de la liberté pour toute la société : foi-famille-solidarité et individu-entreprise-modernisation, la première assurant la cohésion sociale, la seconde la prospérité. La liberté est fondamentale pour ces deux paradigmes, car elle assure l'existence même de ces notions. La construction proposée ainsi par Berlusconi est la suivante :

1.) *La liberté assure la liberté de culte. Sans la liberté de culte, la foi catholique ne peut pas se professer. La foi catholique renforce l'institut de la famille et est au fondement de la conception de la solidarité.*

Lors de son entrée en politique en 1994, Berlusconi a utilisé l'expression selon laquelle la solidarité serait « la fille de la justice et de la liberté ». C'est ici que cette expression est expliquée et explicitée. La liberté associée à la morale de la religion mène à la solidarité.

2.) *La liberté est aussi la liberté individuelle. Sans la liberté individuelle, l'individu ne peut pas s'épanouir. L'entreprise naît de l'épanouissement individuel. L'entreprise est le principal moteur de modernisation.*

Forza Italia essaie ici de lier la religion catholique à la notion de liberté : sans la liberté individuelle on ne saurait être ni solidaires ni modernes. A travers cette construction, le parti sollicite non seulement l'électorat libéral, mais aussi et plus que jamais l'électorat chrétien-démocrate. L'association de la liberté et de la religion se fait à la fois dans le fond et dans la forme. Dans le fond, libéraux et chrétien-démocrates sont présentés comme des alliés naturels, dans la forme une mise en scène religieuse, très reconnaissable pour tous, souligne la solennité des convictions.

A l'image de la profession de foi catholique, qui est constituée de douze éléments, le « *Credo laïc* » est divisé en douze actes. De plus, chaque acte a reçu pour titre un numéro de lecture: première lecture, deuxième lecture, etcetera. Si pendant la messe, on ne parle pas de « lectures » pour le Credo, on indique la lecture des textes évangéliques de cette façon. Une nouvelle allusion évidente au catholicisme. *Forza Italia* essaie de se profiler comme un parti chrétien-démocrate sans pour autant délaisser le libéralisme. Au contraire, catholicisme et libéralisme s'intègrent parfaitement, comme on l'a vu, dans une même orientation politique. Les douze lectures reprennent pour une grande partie les convictions que Berlusconi avait déjà évoquées lors de son entrée en politique. La liberté, le progrès, les convictions de Berlusconi, la menace que représente la gauche, mais aussi la famille, la solidarité et la religion passent la revue. On traitera les lectures les unes après les autres, en analysant dans le détail les éléments essentiels constitutifs du discours.

3.2 LA SACRALISATION D'UNE VALEUR : LA RELIGION DE LA LIBERTÉ.

Dans la « *première lecture* », Berlusconi développe sa vision de la société. Il soutient que la vie de l'homme est subordonnée à sa propre conscience. L'individu est plus important que l'Etat parce que la personne humaine dispose de la conscience, qui est le fruit de la liberté et de la foi, ce qui n'est pas le cas de l'Etat. S'il ne dispose pas d'une grande liberté par rapport à l'Etat, l'homme ne peut pas prendre les responsabilités que sa conscience lui impose. C'est cette vision que Berlusconi qualifie de libéralisme. A ce libéralisme il oppose le totalitarisme qui est à la fois l'opposé du libéralisme et du catholicisme.

La première lecture : Avant le problème politique, il y a un problème moral, celui du devoir de conscience, auquel est subordonnée non seulement la politique mais toute la vie de l'homme. La primauté de la conscience est le fondement de la primauté de la personne sur l'Etat, le fondement de la liberté comme responsabilité. Le libéralisme est la liberté comme responsabilité et la responsabilité comme liberté. Dans le totalitarisme il n'y a ni liberté ni responsabilité. C'est ici que se trouve le maillon qui lie catholicisme et libéralisme, c'est ici que se trouve le fondement de la pensée, du programme et de l'action politique de Forza Italia. ³⁴

Dans le discours de Berlusconi, le totalitarisme renvoie au communisme et c'est en opposition avec cette idéologie qu'il construit une « coalition » entre le catholicisme et le libéralisme, incarnée par *Forza Italia*. Si l'on place cet extrait dans le contexte de l'ensemble du discours berlusconien, cette représentation de la signification de la liberté de l'individu par rapport à l'Etat prend encore une autre dimension : conférer plus de responsabilités à l'Etat et renforcer son rôle dans la société, comme le veulent faire ses opposants de gauche, équivaut alors à un pas vers le totalitarisme. Dans la représentation construite par Berlusconi, l'Italie risque d'être confrontée à un Etat fort, ce qui signifie pour lui qu'un appareil étatique sans conscience sera mis sur pied. Surtout dans les mains d'hommes politiques qui, hier encore, faisaient partie du Parti Communiste Italien, comme ne cesse de le marteler Berlusconi, la liberté est menacée.

On peut ainsi résumer ce que Berlusconi nous propose comme raisonnement : 1.) *Forza Italia* incarne une coalition entre le catholicisme et le libéralisme. Ces deux orientations confèrent à l'individu la liberté et la conscience. Chaque individu a ainsi une responsabilité dont il dispose grâce à la liberté et qui est guidée par sa conscience. 2.) Le totalitarisme est à la fois le contraire du catholicisme et du libéralisme. Sans la liberté et la conscience, l'homme ne peut plus prendre sa responsabilité individuelle. L'Etat devient alors une machine à persécution.

³⁴ *Prima di un problema politico vi è un problema morale, quello dell'imperativo di coscienza, al quale è subordinata non solo la politica ma tutta la vita dell'uomo. Il primato della coscienza è il fondamento del primato della persona sullo Stato, il fondamento della libertà come responsabilità. Il liberalismo è la libertà come responsabilità e la responsabilità come libertà. Nel totalitarismo non vi è libertà e non vi è responsabilità. Qui è il nesso che congiunge il cattolicesimo al liberalismo, qui è il fondamento del pensiero, del programma e dell'azione politica di Forza Italia.*

La stratégie de Forza Italia, comme parti électoral-professionnel, est de ne se dissocier d'aucune frange de l'électorat, à l'exception évidemment des communistes. Dans la « deuxième lecture », Berlusconi souligne que son parti réunit tous les mérites des autres partis sans pour autant en présenter les vices. Ainsi, *Forza Italia* est un parti national, mais il ne veut pas que tous les pouvoirs se concentrent dans l'Etat. Il se démarque ainsi du parti postfasciste *Alleanza Nazionale*, qui est pourtant son allié. *Forza Italia* est un parti libéral, mais il n'est pas un parti élitaire ou marginal comme les partis libéraux qui sont quasiment inexistantes en Italie. Il est un parti catholique, mais il n'est pas un parti confessionnel à l'image de l'ancienne *Démocratie Chrétienne* ou de l'actuelle *Unione del Centro*. *Forza Italia* est aussi un parti laïc dans le sens où l'on n'a pas besoin de sentir quel lien que ce soit avec la religion pour s'y associer, mais il ne veut pas laïciser les institutions. Il défend par exemple le crucifix dans les écoles.

La deuxième lecture : Forza Italia est un parti libéral, mais il n'est pas élitaire; au contraire, il est un parti libéral-démocrate populaire. Il est un parti catholique, mais non confessionnel. Il est un parti laïc, mais il n'est pas intolérant et laïciste. Il est un parti national, mais pas centraliste. Il est, somme tout, un parti qui a voulu se donner un nom très simple, parce qu'au fond, il est tout simplement le « parti des gens », le parti des hommes de bon sens et de bonne volonté, le parti des Italiens qui aiment fortement et en pleine conscience la liberté.³⁵

Dans toutes ces contradictions apparentes ou réelles, Berlusconi trouve cependant un dénominateur commun : « les hommes de bons sens et de bonne volonté ». En fait, il résulte de sa représentation du spectre politique que tous les autres partis sont des extrémistes, tandis que *Forza Italia* privilégie la modération. Il donne une voix à ceux qui aiment leur pays, mais qui ne se sentent pas attirés par le postfascisme. Il représente ceux qui se sentent catholiques, mais qui ne croient pas à la démocratie chrétienne. Il représente les libéraux, mais non les élites. *Forza Italia* est laïc, mais n'arrachera pas les crucifix des murs des écoles. Dans la représentation berlusconienne *Forza Italia* sait réunir dans son programme toutes les contradictions que ressentent les électeurs : il est le « parti des gens ». Il n'attirera pas les votes de ceux qui sont profondément convaincus d'une certaine idée politique, qu'ils soient nationalistes, catholiques ou libéraux, mais tous ceux qui hésitent entre catholicisme et indépendance par rapport à l'Eglise, tous ceux qui n'aiment pas le grand capital, mais non plus l'Etat tout-puissant, tous ceux qui aiment l'Italie mais ne votent pas pour les postfascistes, trouveront dans *Forza Italia* le compromis de leurs propres convictions contradictoires.

Dans cet extrait on retrouve un certain nombre de supposés qui sont à la base du raisonnement berlusconien. D'abord, les autres partis politiques défendent une bonne cause,

³⁵ *Forza Italia è un partito liberale, ma non elitario; anzi, un partito liberal-democratico popolare. È un partito cattolico, ma non confessionale. È un partito laico, ma non intollerante e laicista. È un partito nazionale, ma non centralista. È, insomma, un partito che si è voluto dare un nome molto semplice perché in fondo è semplicemente il "partito della gente", il partito degli uomini di buon senso e di buona volontà, il partito degli italiani che amano fortemente e consapevolmente la libertà.*

mais ils sont extrémistes dans le sens où ils vont trop loin dans la défense de cette cause. Les partis laïcs ont raison de refuser que l'Église s'immisce dans les affaires de l'État, mais il n'y a pas de raison de se montrer intolérant par rapport à la religion. C'est bien d'être attaché à la Nation, mais pourquoi vouloir tout décider à Rome ? Ainsi, le raisonnement de Berlusconi vise à séduire chaque frange de l'électorat, tout en disqualifiant un à un chaque parti politique ayant fait un choix clair quant à son positionnement idéologique. La conclusion est que les électeurs ne doivent pas se laisser séduire par des partis qui sont aveuglés par une idée fixe, mais qu'ils doivent voter pour le parti qui saura conjuguer les intérêts de tous les Italiens en se fondant non sur l'idéologie mais sur le bon sens.

Dans la « troisième lecture », on voit apparaître un autre jeu d'oppositions. D'un côté, Berlusconi décrit une Italie qui fait peur, qui cache son passé, qui a un agenda secret. Elle ne se présente pas comme elle est, mais elle veut tromper les électeurs. Berlusconi avait déjà parlé de cette Italie en 1994, évoquant la gauche qui se disait libéral-démocrate, mais qui ne l'était pas selon lui. Ici, il parle à nouveau de cette gauche, qui dix ans après son « entrée sur le terrain », n'a toujours pas abandonné ses projets secrets. Autrement dit : derrière la façade de cette gauche modérée se cache encore et toujours le spectre communiste. De l'autre côté, il y a, selon Berlusconi, une Italie différente. Une Italie qui n'a pas ce passé à cacher, mais au contraire un avenir en quoi elle peut croire. Une Italie qui symbolise les mérites de ceux qui travaillent dur : elle est humble et tenace, mais aussi fière et honnête. C'est le « parti des gens », c'est mon parti, c'est *Forza Italia*.

Dans notre pays, heureusement, face au parti de la dissimulation et de la propagande, contre l'Italie qui se cache derrière le masque, il est apparu ces dernières années, une autre Italie, humble et tenace, fière et honnête, qui n'a pas d'histoire à cacher et qui surtout n'a pas peur d'espérer et de croire. Nous sommes cette Italie, elle s'appelle Forza Italia. ³⁶

Il y a dans cet extrait une redéfinition très claire du soi en opposition à l'autre. « Nous » incarnons tout ce qui est honnête, juste et désintéressé, tandis que les autres représentent quelque chose qui doit être caché. Cette façon de représenter le Bien et le Mal est très courante dans la vie politique (Cf. Trognon, 1994 : 46) :

- 1.) *Forza Italia est ouverte et incarne l'espoir et la confiance. Il représente cette Italie humble, tenace, fière et honnête. Forza Italia est le choix de l'avenir. Il est le Bien.*
- 2.) *La gauche communiste est toujours nostalgique du passé. Elle est dissimulatrice car elle représente l'Italie masquée. Une Italie qui fait peur. Elle représente le Mal.*

La valeur la plus importante pour Forza Italia est la liberté qu'il associe à la modération politique, au contraire de la gauche qui incarne le Mal absolu du totalitarisme et de l'extrémisme

³⁶ *Nel nostro Paese, fortunatamente, contro il partito della dissimulazione e della propaganda, contro l'Italia in maschera, è sorta in questi anni un'altra Italia, umile e tenace, orgogliosa ed onesta, che non ha nessun passato da nascondere e che soprattutto non ha paura di sperare e di credere. Questa Italia siamo noi, si chiama Forza Italia.*

communistes. Seul Forza Italia peut offrir aux Italiens le rêve de l'avenir comme le propose Berlusconi à son auditoire dans la huitième lecture. Pour réaliser ce rêve, il faut que les Italiens lui fassent confiance pour changer le fonctionnement de l'Etat. Il doit devenir plus efficace pour pouvoir aider ces gens qui en ont besoin. Berlusconi se présente comme quelqu'un qui se préoccupe beaucoup de la situation des plus démunis afin de prouver que la solidarité n'est pas un monopole de la gauche. Bien au contraire, c'est grâce à lui, qui parviendra à rendre l'Etat aussi efficace que ses propres entreprises, que la vraie solidarité pourra se mettre en place.

***La huitième lecture :** Mon plus grand rêve est celui de faire de l'Italie le pays le plus juste, le plus libre, le plus moderne et le plus prospère d'Europe. Un pays où personne ne doit se sentir un citoyen de deuxième zone, un pays où personne ne doit se sentir abandonné dans la maladie ou la pauvreté, un pays où les malades ne sont pas obligés de souffrir à cause des lois, des bureaucraties et des retardements, un pays où tous puissent considérer l'Etat et ses institutions comme leur propre maison, la maison de tous, un pays où personne ne doit se sentir en danger uniquement parce que ses adversaires sont au pouvoir, un pays où tous aient la possibilité de se former, de se déployer et de donner le meilleur d'eux-mêmes. [...] Un pays où il est possible pour tous de tenir ouverte la porte à l'espérance.*³⁷

Berlusconi offre à tous les Italiens la possibilité de rêver d'un meilleur avenir : il s'adresse aux plus pauvres et aux plus démunis pour leur dire qu'il les prendra en charge ; il s'adresse aux retraités pour leur dire qu'il garantira leurs pensions de retraite ; il s'adresse aux entrepreneurs pour leur dire que l'Etat cessera d'être leur ennemi ; aux jeunes et aux employés pour leur promettre la possibilité de se former et de se développer.

Ce qui est également intéressant dans cet extrait est la référence à sa situation personnelle. Il dit vouloir construire « un pays où personne ne doit se sentir en danger uniquement parce que ses adversaires sont au pouvoir ». On se souvient des raisons qui avaient poussé Berlusconi à entrer en politique, à savoir la sauvegarde de ses intérêts commerciaux à travers l'influence politique. Il souligne ici, dans des termes à peine voilés, que lui-même, il doit avoir peur lorsque ses adversaires sont au pouvoir. En généralisant à tous les Italiens ce qui vaut pour lui-même, il donne une image totalitaire de l'Etat italien qui représenterait, selon lui, une menace qui plane sur tout le pays si la gauche arrivait au pouvoir.

³⁷ *Il mio sogno più grande è quello di fare dell'Italia il più giusto, il più libero, il più moderno, il più prospero paese d'Europa. Un paese nel quale nessuno debba sentirsi un cittadino di serie B, un paese dove nessuno debba sentirsi abbandonato nella malattia e nella povertà, un paese dove i malati non siano costretti a soffrire per colpa di leggi, burocrazie e ritardi, un paese dove tutti possano sentire lo Stato e le sue istituzioni come la propria casa, la casa di tutti, un paese dove nessuno debba sentirsi a rischio solo perché sono al Governo i suoi avversari, un paese dove tutti abbiano la possibilità di istruirsi, di realizzarsi, di dare il meglio di sé. [...] Un paese dove per tutti sia possibile tenere aperta la porta alla speranza.*

3.3 LA SIGNIFICATION DU RASSEMBLEMENT : L'ÉGLISE DE FORZA ITALIA.

Le « Credo laïc » met en scène une liturgie qui est celle de la « religion de la liberté ». Dans cette représentation communicative, Forza Italia deviendra l'organisme qui a la vocation de répandre les idées de cette religion. Il est l'église de la liberté et c'est en tant que tel que Berlusconi l'utilise : un mouvement qui doit promouvoir et défendre les valeurs de sa religion, évangéliser le pays en quelque sorte.

La quatrième lecture : Vous êtes ici, nous sommes ici, tous ensemble, pour confirmer notre grand espoir, notre grande confiance, notre grande mission, celle de transformer profondément le pays, de le renouveler moralement, de le moderniser, de le mettre sur le chemin du développement, de le rendre plus prospère et plus juste. Vous êtes ici, nous sommes ici, Forza Italia est ici, comme un bastion insurmontable de la démocratie et de la liberté. ³⁸

La formule utilisée : « Vous êtes ici, nous sommes ici, tous ensemble » est une façon très efficace de s'adresser à un public présent. « Vous êtes ici » est la formule conventionnelle pour s'adresser à un public, comme pour indiquer ensuite la raison pour laquelle le public est présent. Les mots « nous sommes ici » soulignent que ceux qui écoutent et ceux qui envoient le message appartiennent tous au même collectif. En commençant par une construction « vous?...non!... nous! », on crée un lien fort entre le sujet qui parle et ceux qui l'écoutent. Le « Tous ensemble » souligne l'unité qui existe entre le « vous » et le « nous ». Ce procédé se répète dans le deuxième paragraphe où, en plus, on définit plus clairement l'unité : le mouvement *Forza Italia*, le parti qui unit les membres de l'auditoire entre eux, mais aussi l'orateur et l'auditoire.

Ce collectif forgé par *Forza Italia* est un collectif avec une mission spécifique. Il doit changer le pays, le rénover, le moderniser, le développer, le rendre plus prospère et plus juste. On confie cette mission à l'auditoire parce que ceux qui ont fait le déplacement incarnent l'espoir et la confiance en cette mission : ils sont prêts à se battre pour ces idéaux. « Vous », « Nous », « *Forza Italia* » forment le bastion des idéaux de démocratie et de liberté évoqués auparavant. Les militants présents sont en quelque sorte une avant-garde. Ils incarnent l'espoir et ils ont la mission d'agir pour le bien du pays au service de tous les Italiens et de s'opposer à cette Italie des ténèbres que représente la gauche.

Le spectacle est théâtralisé : le combat politique devient par cette représentation des enjeux une lutte entre le Bien et le Mal, l'auditoire ayant une mission spécifique dans cette lutte. Il représente un bastion d'idéaux et d'espoir et il doit soutenir Berlusconi dans sa mission de transformation de l'Italie. Les militants se voient confier une mission : ils ne sont plus des

³⁸ *Siete qui, siamo qui, tutti insieme, a confermare la nostra grande speranza, la nostra grande fiducia, la nostra grande missione, quella di trasformare profondamente il Paese, di rinnovarlo moralmente, di ammodernarlo, di avviarlo verso lo sviluppo, di renderlo più prospero e più giusto. Siete qui, siamo qui, Forza Italia è qui, come baluardo insormontabile della democrazia e della libertà.*

spectateurs impuissants, mais ils sont invités à « *descendre sur le terrain* » à leur tour, comme Berlusconi l'avait déjà fait en 1994 en invitant les téléspectateurs à le suivre. Dans la cinquième lecture, la description de cette mission confiée à ce « *bastion de liberté* » se poursuit :

*Tous ensemble nous sommes une grande force. Tous ensemble nous sommes une grande armée, une armée de femmes et d'hommes libres, qui veulent rester libres, qui veulent progresser dans la liberté. Femmes et hommes qui se sont trouvés ensemble de façon naturelle et spontanée, parce qu'ils croient, parce que nous croyons en les mêmes principes, en les mêmes valeurs, en le respect de l'autre, en la tolérance, en l'amour pour notre famille, pour notre travail, pour notre pays. Tous ensemble nous nous battons avec engagement, avec enthousiasme, avec passion, pour la liberté, pour la démocratie, pour la justice, pour notre avenir et celui de nos enfants, pour le bien de l'Italie et de tous les Italiens.*³⁹

Si dans la quatrième partie de son discours Berlusconi souligne le rôle de ceux qui sont prêts à agir pour les idéaux du mouvement, il va plus loin dans la cinquième partie. Il dit que *Forza Italia* est une grande force, il parle même d'une « *armée* ». Il parle d'une armée d'individus libres liés par les mêmes convictions, les mêmes idéaux et les mêmes valeurs en partage : « *le respect pour les autres, la tolérance, l'amour pour la famille, pour le travail et pour le pays* ». L'analogie de l'armée est d'ailleurs très bien trouvée : comme dans l'armée le rôle du chef est primordial dans l'orientation et le fonctionnement de l'organisation. L'aspect du respect pour les autres semble toutefois un peu paradoxal vu les accusations qu'il ne cesse d'énoncer envers ses adversaires de la gauche.

Afin de réaliser ses idéaux, tous les soutiens de *Forza Italia* doivent se battre : non seulement les hommes politiques, mais chacun des membres de l'audience doit prendre ses responsabilités : « *Tous ensemble* ». La force du mouvement naît de « *l'engagement, de l'enthousiasme et de la passion* » de ses membres, qui expriment la volonté de garantir la liberté, la justice et l'avenir. Un avenir, non seulement pour soi-même, mais aussi pour les prochaines générations. Il rappelle ainsi ce qu'il avait déjà dit en 1994 : on n'a pas le droit de perdre espoir, si on ne se bat pas pour soi-même, il faut au moins le faire pour ses enfants. Dans la dernière partie de l'extrait, Berlusconi déclare que le mouvement agit pour « *le bien de l'Italie et de tous les Italiens* ». Il récuse ainsi les accusations mises en avant par ses détracteurs qui affirment qu'il ne fait de la politique que pour garantir ses propres intérêts. Le thème de ses motivations personnelles est d'ailleurs explicité davantage dans la sixième lecture :

Mon objectif gouvernemental reste celui qui m'a poussé à me lancer en politique et l'engagement civique direct. Je crois en une grande entreprise collective, en une grande

³⁹ *Tutti insieme siamo una grande forza. Tutti insieme siamo un grande esercito, un esercito di donne e uomini liberi, che vogliono restare liberi, che vogliono progredire nella libertà. Donne e uomini che si sono trovati insieme naturalmente, spontaneamente perché credono, perché crediamo negli stessi principi, negli stessi valori, nel rispetto per gli altri, nella tolleranza, nell'amore per la nostra famiglia, per il nostro lavoro, per il nostro paese. Tutti insieme combatteremo, con impegno, con entusiasmo, con passione, per la libertà, per la democrazia, per la giustizia, per il futuro nostro e dei nostri figli, per il bene dell'Italia e di tutti gli italiani.*

*aventure qui a besoin du feu et de la foi morale. Je crois qu'on peut rêver, les yeux bien ouverts, à la réalité qui vient, à l'avenir. Je crois qu'on pourra construire une Italie plus juste, plus généreuse et plus serviable vers ceux qui sont dans le besoin et qui souffrent, une Italie plus moderne et plus efficace, plus prospère et plus sereine, plus ordonnée et plus sûre. Je suis absolument convaincu qu'avec l'aide de Dieu et des Hommes, nous en serons en mesure.*⁴⁰

Dans cette partie du texte il renvoie plus que jamais à ce qu'il avait dit en entrant en politique dix ans auparavant. Il évoque même explicitement son entrée en politique provoquée par des motivations personnelles mais en même temps altruistes : c'est à travers ses propres convictions qu'il servira la bonne cause. Il dit croire en une grande entreprise collective. Le mot « entreprise », signifiant à la fois « initiative » et « entité d'affaires », évoque le parcours professionnel de Berlusconi et en liant ainsi son propre engagement à « l'entreprise » en faveur de l'Italie, il souligne ses propres compétences aux yeux de l'audience. De plus le mot collectif s'inscrit dans la logique des parties antérieures de ce texte dans lesquelles il a mis l'accent sur l'importance de l'engagement de chacun au sein de *Forza Italia*.

Ensuite, il passe à un autre thème déjà présent dans son discours de 1994 : le rêve et l'espoir. Comme en 1994, il ne parle pas d'un rêve irréel, d'un mirage, mais au contraire d'un rêve réalisable. Une ambition forte mais à la portée de chacun qui se bat avec passion et enthousiasme pour le réaliser. C'est ce qui le différencie selon ses propres mots, de la gauche communiste. Il évoque ensuite concrètement ses rêves pour l'Italie, passant des préoccupations de la gauche à la droite : « une Italie plus juste et plus généreuse envers ceux qui sont dans le besoin » (pour les socialistes), « une Italie plus moderne et plus efficace » (pour les libéraux) et « une Italie plus sereine et plus sûre » (pour les conservateurs et les catholiques). Il croit que ces idéaux peuvent se réaliser à condition de pouvoir compter sur l'aide de « Dieu et des Hommes ». Si dans son discours de 1994, il rendait déjà hommage au « monde catholique » mais sans aller plus loin, il se présente désormais lui-même comme étant catholique, au moins dans son discours. De plus il sollicite une nouvelle fois le concours de tous ceux qui croient en les mêmes idéaux que lui pour réaliser ce rêve.

Dans la septième lecture, il explique quelle est pour lui la signification de la politique :

La politique est un engagement haut, noble, dur, quasiment angoissant. Le sentiment de faire partie d'un grand mouvement où tous ont le même idéal, où tous s'engagent et donnent d'eux-mêmes, donne une grande force, un grand élan, un sentiment d'amitié, d'égalité, de fraternité. [...] C'est pour cela que j'ai décidé de consacrer ma vie au service de mon pays : pour le soustraire à un avenir suffocant et non-libéral, pour le réformer, pour le restructurer

⁴⁰ *Il mio obiettivo di governo resta quello che mi ha spinto ad abbracciare la politica e l'impegno civile diretto. Credo in una grande impresa collettiva, in una grande avventura che ha bisogno di fuoco e di fede morale. Credo che si possa sognare, a occhi bene aperti, la realtà che viene, il futuro. Credo che potremo costruire un'Italia più giusta, più generosa e più sollecita verso chi ha bisogno e chi soffre, un'Italia più moderna e più efficiente, più prospera e serena, più ordinata e sicura. Sono assolutamente convinto che con l'aiuto di Dio e degli uomini, ce la faremo.*

radicalement, pour le moderniser et lui permettre de concurrencer d'égal à égal avec les autres pays de l'Occident, ce qui garantira à nous tous un avenir fait de justice, de sérénité et de liberté. [...] L'action politique est le moyen pour atteindre ces objectifs. Nous pourrions le faire seulement si nous savons unir notre foi dans ces grandes valeurs et dans ces grands idéaux à un grand engagement personnel, à une grande capacité de travail et à un effort collectif extraordinaire. ⁴¹

Berlusconi souligne l'importance et la noblesse de la politique qui est génératrice de forces et de dynamisme. C'est justement pour cette raison que Berlusconi s'est engagé en politique. Sachant que la politique peut changer quelque chose à la vie des gens, il décide de mettre sa vie au service des Italiens, en faveur de ces grandes valeurs de liberté et de progrès. Il finit en déclarant que la politique ne peut influencer la vie des gens que si tout le monde s'unit, s'engage personnellement et croit à ce qu'on est en train de réaliser.

Il sous-entend ici également qu'il ne veut pas laisser le pouvoir politique entre les mains de la gauche. La politique est un engagement « *angoissant* », cela veut dire par extension qu'elle l'est d'autant plus si ses adversaires sont au pouvoir. Ces gens qui ne croient pas à la liberté, qui ne croient plus en rien, selon les dires de Berlusconi. C'est grâce à l'engagement de Berlusconi que la gauche communiste n'est pas arrivée au pouvoir et que les Italiens peuvent continuer à croire en un avenir de « *justice, de sérénité et de liberté.* »

Dans la neuvième lecture, Berlusconi s'attaque à un sujet qui est plus proche de la politique politicienne que des grands principes qu'il vient d'énoncer. Même en tant que chef de l'église de la liberté, il faut s'occuper des aspects « temporels » du pouvoir. Il réussit toutefois admirablement à intégrer le jeu politicien dans sa liturgie libérale.

La division génère l'impuissance. L'unité qui met fin aux différences est la cause de frustrations et d'appauvrissement politique. Il y a une autre façon, efficace et puissante, pour affronter les meilleurs défis de la meilleure politique : construire la Maison des Libertés. [...] La convergence entre acteurs adultes, autonomes, conscients, capables de distinguer entre un programme commun de gouvernance et le libre engagement de chacun pour ses propres valeurs, est la seule voie véritable pour faire en sorte que la société italienne passe à une vitesse supérieure, pour donner lumière et couleur à ce qui est éteint et gris aujourd'hui, pour insérer une dose de liberté et de confiance dans un système infecté du triste démon de l'opportunisme politique, de petites manœuvres des bureaucraties de partis, de la recherche continue d'avantages et de

⁴¹ *La politica è un impegno alto, nobile, duro, quasi angosciante. Il senso di far parte di un grande movimento dove tutti hanno lo stesso ideale, dove tutti si impegnano, si prodigano, si spendono, da' una grande forza, una grande spinta, un senso di amicizia, di uguaglianza, di fratellanza. [...] Per questo ho deciso di mettere la mia vita al servizio del mio Paese: per sottrarlo ad un futuro soffocante ed illiberale, per riformarlo, per ristrutturarlo radicalmente, per ammodernarlo e consentirgli di competere alla pari con gli altri paesi dell'Occidente, garantendo a tutti noi un futuro di giustizia, di serenità e di libertà.[...] L'azione politica è il mezzo per raggiungere questi traguardi. Lo potremo fare soltanto se sapremo unire la fede in questi grandi valori ed in questi grandi ideali ad un grande impegno personale, ad una concreta capacità operativa, ad uno straordinario sforzo collettivo.*

bénéfices circonstanciels de camp et de parti. ⁴²

Berlusconi relève ici une question difficile dans sa communication politique car il risque de se contredire. Il a toujours soutenu vouloir unir les Italiens et non les diviser, mais en même temps, il doit faire face à une coalition avec la *Lega Nord* et l'*Alleanza Nazionale*. Deux partis qui proposent exactement l'opposé, l'un et l'autre, en ce qui concerne le rôle de l'Etat. La *Lega*, qui veut le plus d'autonomie possible pour le Nord, est favorable au fédéralisme, tandis que l'*Alleanza Nazionale*, dans sa tradition fasciste est favorable à un rôle primordial pour l'Etat.

Pour donner l'impression d'unité tout en gérant les différences même au sein de sa coalition de droite, il trouve la solution dans la promotion de ce qui était déjà la valeur la plus importante dans sa construction idéologique : la liberté. Il dit que sa coalition, la *Maison des Libertés*, unit tous les Italiens qui veulent le progrès, mais qu'elle n'oblige personne à renier ses idées politiques. Il démontre ainsi qu'il a forgé une coalition politique viable : sa coalition a beau être composée de personnes ayant des idées différentes, elle ne se querelle pas par dessus les têtes des citoyens.

Sa démarche peut redynamiser la société italienne, car ce dont cette société a le plus besoin, c'est de plus de liberté. Il faut en finir avec ce qui reste du système partitocrate qui s'était habitué à répartir les fonctions. L'aspect ne revient pas explicitement dans cet extrait, mais le fait que Berlusconi soit entrepreneur de métier joue évidemment un rôle. Comme entrepreneur on est obligé de choisir toujours la personne la mieux qualifiée pour telle ou telle fonction, sans regarder quelle est son orientation politique. C'est cet esprit de liberté et de confiance qu'il faut insérer dans l'appareil de l'Etat afin de le rendre plus efficace, selon la dixième lecture :

Il me plairait de transmettre à vous, les jeunes, une partie de l'expérience de quelqu'un qui a vécu toutes les entreprises et aventures que j'ai vécues, moi, en visant toujours un objectif qui a toujours été précis, de la même façon que je vous suggère un objectif précis dans l'activité sportive, un objectif précis au travail, un objectif précis en politique. Vous voulez réussir à vous engager jusqu'à être élus, afin de représenter vos électeurs en tant que conseillers dans votre commune, dans votre province, dans votre région? [...] Vous voulez devenir adjoint au maire, maire, vous voulez devenir le président d'une entreprise publique? Vous voulez être élus au Parlement, à la Chambre ou au Sénat? Oui, c'est juste et positif, mais attention que cela soit toujours en fonction d'un objectif concret et précis qui est et doit être l'intérêt de tous. [...] Il doit toujours y avoir un objectif concret de changement, de positivité, de pragmatisme, jamais il ne faut agir uniquement pour soi-même, pour sa carrière, pour son propre compte, pour son

⁴² *La divisione genera impotenza. L'unità che annulla le differenze è causa di frustrazione e di impoverimento politico. C'è un altro modo, efficace e potente, per ingaggiare le migliori sfide della migliore politica: costruire la Casa delle Libertà. [...] La convergenza tra soggetti adulti, autonomi, consapevoli, capaci di distinguere un programma comune di Governo e il libero impegno di ciascuno sui propri valori, è l'unica vera strada per favorire il cambio di marcia della società italiana, per dar luce e colore a quel che oggi è spento e grigio, per immettere una dose di libertà e di fiducia in un sistema insidiato dal triste demone del trasformismo, dalle piccole manovre delle burocrazie di partito, dalla ricerca continuativa di vantaggi e di convenienze di parte e di partito.*

propre statut social. Il doit y avoir un objectif à réaliser, à réaliser pour soi-même, mais aussi et surtout pour les autres. ⁴³

Berlusconi se présente ici comme le vieux sage qui s'adresse aux jeunes pour leur parler de la vie et de la politique. L'objectif est toutefois également de parler de sa situation personnelle, mais il le fait de façon masquée. Il se voit souvent accuser de ne faire de la politique que pour servir ses propres intérêts. En donnant des conseils aux jeunes, il répond à ces critiques, sans pour autant les évoquer. Ainsi, il évite les sujets sensibles, tout en rétorquant de façon efficace en s'adressant aux jeunes pour leur donner une leçon de vie qui est celle de toujours avoir en tête un objectif clair. Un objectif qui est d'autant plus primordial si l'on veut s'engager en politique. Il faut toujours se tracer une voie à suivre, mais en politique il s'y ajoute une dimension supplémentaire : on entre en politique pour faire quelque chose pour les autres, pour se mettre au service de la communauté. Bien sûr, il est tout à fait légitime d'avoir des ambitions personnelles, mais cela ne peut jamais être le seul objectif d'une carrière politique. Le message caché est le suivant : Berlusconi est au travail pour le pays et non pour lui-même.

Dans la onzième lecture, Berlusconi se montre de nouveau comme entrepreneur et plus précisément dans sa qualité d'expert publicitaire. Il explique comment il faut faire pour vendre des produits, quels qu'ils soient, ne cachant nullement qu'il s'agit d'une pratique commerciale. Il parle d'un slogan qui se trouve à mi-chemin entre vraie générosité et tromperie.

Un jour, j'ai inventé un slogan : nous devons toujours avoir le soleil dans la poche et l'en sortir au bon moment, pour le donner, avec un sourire, à tous ceux qui nous entourent et surtout à nos proches, à notre famille, à ceux qui travaillent avec nous. C'est une règle de vie, de générosité, de comportement qui vous permet de réaliser n'importe quel résultat. ⁴⁴

Berlusconi montre ici qu'il applique des méthodes du monde de la publicité pour mieux faire passer son message, ou peut-être pour mieux mystifier le débat. A la fin du débat électoral avec Romano Prodi, le 3 avril 2006, les deux protagonistes ont la parole exclusive pour quelques minutes, dans le but de convaincre les derniers indécis. C'est à ce moment que Berlusconi « *sort le soleil de sa poche* » pour obtenir le vote des Italiens : il regarde dans le caméra, il parle sur un ton doux et amical et lorsqu'il parle de l'avenir, il montre un grand sourire. C'est le publicitaire

⁴³ *Mi piacerebbe di poter passare a voi ragazzi parte dell'esperienza di chi ha vissuto tutte le imprese e le avventure che ho vissuto io, puntando a un traguardo che è sempre stato preciso, così come lo suggerisco a voi un traguardo preciso nell'attività sportiva, un traguardo preciso nel lavoro, un traguardo preciso nella politica. Volete arrivare ad impegnarvi sino ad essere eletti, per rappresentare i vostri elettori come consiglieri nel vostro comune, nella vostra provincia, nella vostra regione? [...] Volete fare l'Assessore, volete fare il Sindaco, volete fare il presidente di un ente pubblico? Volete essere eletti in Parlamento, alla Camera o al Senato? Sì, questo è morale e positivo, ma attenzione deve essere sempre in funzione ad un obiettivo concreto e preciso che è e deve essere l'interesse di tutti! [...] Ci deve essere sempre un obiettivo concreto di cambiamento, di positività, di pragmatismo, mai un traguardo solo per se stessi, per la carriera, per un proprio tornaconto, per un proprio status. Ci deve essere un traguardo per fare, fare per sé, ma anche e soprattutto per gli altri!*

⁴⁴ *Ho coniato una volta uno slogan: dobbiamo sempre avere il sole in tasca e tirarlo fuori al momento giusto, per donarlo, con un sorriso, a tutte le persone con cui veniamo in contatto e prima di tutto ai nostri cari, alla nostra famiglia, a chi collabora con noi. Questa è una regola di vita, di generosità, di comportamento che vi renderà possibile realizzare qualunque risultato.*

Berlusconi qu'on voit, ce n'est plus un homme politique qui veut convaincre les électeurs de la validité de son projet, mais un spécialiste du marketing qui sait comment séduire l'auditoire.

Dans la construction de son image politique Berlusconi sait faire usage des médias qui montrent des reportages tournés dans le pays. Ainsi, lors du tremblement de terre dans les Abruzzes, Berlusconi essaie de montrer son côté humain en parlant avec des victimes de la tragédie. Entouré de ses gardes du corps, il va à la rencontre des sinistrés. Sur l'image (annexe 6 : 11), Berlusconi reconforte une victime âgée du tremblement de terre. De plus, il promettra d'accueillir des victimes dans ses villas de luxe. Ici, il ne s'agit pas de « *tirer le soleil de sa poche* », mais de montrer qu'il partage la souffrance de ces gens et de leur assurer qu'il sera attentif à ce que tout soit fait pour les aider. Mais l'objectif est le même : se montrer proche des gens, dans le discours mais sûrement aussi dans le langage du corps.

Le dernier volet du « *credo* » de *Forza Italia* est consacré au positivisme. Il oppose l'optimisme de son mouvement aux ténèbres du communisme. Ses adversaires symbolisent la haine, l'inhumanité, le cynisme, le totalitarisme même, tandis que le parti de Berlusconi propose à chacun de réaliser son propre printemps.

*La douzième lecture : Laissons aux autres leur hiver, l'hiver du cynisme, l'hiver de la haine, l'hiver d'une idéologie inhumaine, l'hiver d'un Etat qui veut tout contrôler, tout savoir, tout réglementer. Nous prenons pour nous-mêmes le printemps, le printemps d'une nouvelle année, d'un nouveau siècle, d'un nouveau millénaire, le printemps de la justice, de la prospérité et du bien-être pour tous, le plus bel et extraordinaire printemps de notre liberté. Nous devons avoir la foi, nous devons y croire, nous devons la réussir. Avec la foi, avec l'enthousiasme, avec la passion, on peut atteindre n'importe quel objectif.*⁴⁵

L'Italie de Berlusconi est le pays de ceux qui croient en l'avenir, de ceux qui réussissent à atteindre leurs objectifs. Ceux qui voient un nouveau printemps, avec toutes les possibilités qu'il leur offre, et qui y croient, tandis que la gauche représente l'hiver et le cynisme sans avenir. La métaphore du printemps et de l'hiver est une figure de style qui doit encore accentuer la différence qui existe entre Berlusconi et ses adversaires, selon la représentation que le Cavaliere propose. Les paradigmes qui en résultent sont les suivants : 1.) *Tous ensemble nous sommes Forza Italia. Nous représentons l'honnêteté et l'optimiste pour l'avenir. Avec notre passion et notre amour pour la liberté, un nouveau départ est possible. C'est le printemps de la prospérité et du bien-être.* 2.) *La gauche cache sa véritable nature qui est profondément cynique et nostalgique. Elle répand la haine, le pessimisme et le totalitarisme inhumain. Elle représente l'hiver.*

⁴⁵ *Lasciamo agli altri il loro inverno, l'inverno del cinismo, l'inverno dell'odio, l'inverno di un'ideologia disumana, l'inverno di uno Stato che vuole controllare tutto, sapere tutto, regolamentare tutto. Per noi prendiamoci la primavera, la primavera del nuovo anno, del nuovo secolo, del nuovo millennio, la primavera della giustizia, della prosperità e del benessere per tutti, la bellissima, straordinaria primavera della nostra libertà! Dobbiamo avere fede, dobbiamo crederci, dobbiamo riuscirci. Con la fede, con l'entusiasmo, con la passione si può raggiungere qualsiasi traguardo.*

RÉSUMÉ DU TROISIÈME CHAPITRE.

Dans ce chapitre, nous nous sommes intéressés à un texte utilisé lors d'un meeting politique dans le cadre du dixième anniversaire de Forza Italia. L'événement avait pour objectif de remobiliser les troupes à travers la construction élaborée d'un discours reprenant l'ensemble des thématiques de *Forza Italia*. Berlusconi est au centre de ce discours : si le document s'intitule « *Il Credo laico di Forza Italia* », le texte traite les convictions et le parcours de son président.

De nouveau, l'aspect marketing est essentiel. Le texte et le déroulement de l'événement sont construits comme une liturgie, non seulement au sens métaphorique, comme dans la littérature scientifique, mais au sens propre : *Forza Italia* présente les principes politiques de Berlusconi comme l'Eglise met en scène les rites religieux. Cette innovation permet de présenter les convictions politiques d'une façon surprenante et inattendue, mais néanmoins familière pour le public italien puisqu'elle se réfère aux rites catholiques. De plus, les valeurs défendues par Berlusconi sont, selon lui, communes au catholicisme et acquièrent une crédibilité empruntée à la liturgie.

Si les convictions de Berlusconi sont présentées à travers une liturgie, elles ne peuvent faire partie que d'une « religion de la liberté » car la liberté est la valeur fondatrice de notre civilisation et c'est sa défense qui est la raison d'être de *Forza Italia*. Sans la liberté, l'ensemble des valeurs qui font la société italienne s'effondrent : de la solidarité à l'entrepreneuriat et de la religion jusqu'à la modernisation du pays. *Forza Italia* se présente comme le parti modéré et raisonnable qui représente tous les Italiens de « bon sens », au contraire de la gauche qui cache ce qu'elle est vraiment : totalitaire, liberticide et malhonnête. La mission « religieuse » de « l'église » de *Forza Italia* est de protéger l'Italie contre ce danger et de la mettre sur la voie de la modernité. Berlusconi incarne, à l'image d'une religion, l'espérance de ses électeurs. Une espérance qui n'est plus uniquement fondée, comme en 1994, sur la rationalité de l'entrepreneur, mais aussi sur l'acceptation d'une partie d'irrationalité, qui est propre à la religion.

CHAPITRE 4

LA COMMUNICATION DE LA TERRE BRÛLÉE.

OU LA FORCE DE L'IMMORAL.

Dans ce quatrième chapitre nous nous intéresserons au discours de Silvio Berlusconi dans la confrontation avec ses adversaires. Dans les deux chapitres précédents, nous avons analysé la façon dont Berlusconi construit son discours dans un message adressé au public à travers la télévision ou lors d'un meeting politique. Dans ces deux cas, Berlusconi appliquait une stratégie offensive, c'est-à-dire qu'il choisissait librement d'attaquer ses adversaires afin de convaincre son auditoire.

Evidemment, les adversaires du *Cavaliere* ne sont pas muets : ils réagissent à ce qu'il dit et l'attaquent à leur tour. Dans ce chapitre nous analyserons comment Berlusconi construit son discours dans cette confrontation avec ses opposants : comment se défend-il ? Quelles sont ses stratégies défensives ? Comment se construit-il un discours pour prévenir des attaques ou les parer ? Nous avons choisi de considérer également les stratégies de Berlusconi vis-à-vis des journalistes critiques et des juges, car, même s'ils ne font pas partie de ses adversaires politiques, Berlusconi les considère et les traite comme tels et il est donc légitime de les inclure dans l'analyse.

Nous commencerons par une brève introduction théorique concernant le débat politique. Vient ensuite le bilan de cinq ans de gouvernement berlusconien dressé par Berlusconi lui-même, suivi d'une analyse des stratégies discursives vis-à-vis respectivement des opposants politiques, des juges et des journalistes. Nous finirons par une brève analyse des conséquences des stratégies appliquées par Berlusconi.

4.1 LA CONCEPTION DE LA POLITIQUE : LE DÉBAT, C'EST LA GUERRE.

Pour voir plus clairement comment on peut définir le débat politique, voyons la façon dont Lakoff et Johnson caractérisent le débat et la discussion : « *Non seulement notre conception de la discussion mais aussi notre manière de la mener se fondent sur notre connaissance et sur notre expérience du combat physique. Même si vous n'avez jamais participé de votre vie à une bagarre, et encore moins à une guerre, vous avez participé à des discussions dès le moment où vous avez commencé à parler, et vous concevez et vous menez ces discussions en vous conformant à la métaphore : la discussion, c'est la guerre parce qu'elle fait partie intégrante du système conceptuel de la culture dans laquelle vous vivez.* » (Lakoff et Johnson, 1985 : 72-73). Si la guerre peut constituer une métaphore pour la discussion, elle est d'autant plus valable pour le débat

politique et comme pour la guerre, on peut avoir diverses interprétations des règles qui décrivent le débat politique. Il s'agit ici des règles mises par écrit par avance, à l'image des conventions qui régissent les débats entre les candidats à la Présidence des Etats-Unis, mais aussi de règles implicites, de conventions de coopération qui déterminent si l'auditoire est en mesure d'apprécier les propositions des deux camps ou non.⁴⁶

Le débat télévisé est avant tout caractérisé par le jeu stratégique que se livrent les deux protagonistes politiques engagés. (Trognon, 1994 : 60-61) Le débat ne se résume pas à un échange d'idées, car il ne convient à aucun des deux partis de faire apparaître les faiblesses de ses propres propositions pour l'avenir ou des politiques menées par son camp pendant les années précédentes. Il s'agit donc de les masquer au mieux et de mettre en avant le plus possible les côtés positifs des propositions avancées. En revanche, l'opposant mettra tout en œuvre justement pour faire apparaître les aspects négatifs des solutions prônées par son antagoniste. Tout cela dans une « conversation-débat », animée par un personnage indépendant, le journaliste, pendant laquelle les deux protagonistes s'adressent davantage au public qu'à l'interlocuteur direct.

Les maximes de coopération qui régissent une conversation classique entre des interlocuteurs ne semblent plus à l'ordre du jour. Les maximes de coopération rendent possible une communication efficace : la maxime de quantité impose de donner suffisamment d'informations pour que l'interlocuteur vous comprenne, la maxime de qualité impose que toutes les informations données au cours de la conversation soient véridiques (ou au moins que l'énonciateur les croit telles), la maxime de relation qui stipule que l'on poursuit la conversation sans changer inopportunément de sujet, et finalement la maxime de modalité qui impose qu'on soit clair dans ses énoncés et qu'on s'exprime sans ambiguïté. (Grice, 1979 : 61). Mais dans le débat politique « ces maximes sont systématiquement bafouées, évidemment non ouvertement parce que ces interactions sont stratégiques : on affirme souvent sans preuve, on « répond à côté » voire on ment. » (Trognon, 1994 : 62). L'objectif est de déstabiliser l'adversaire, de maîtriser la conversation et d'imposer ses propres idées comme les plus importantes.

Les paralogismes, dont on a déjà parlé dans le premier chapitre, sont des armes redoutables dans le débat. « La logique informelle insiste sur le fait que le paralogisme est un argument logiquement défectueux qui se donne pour valide, c'est-à-dire qui paraît valide dans la communication et possède de ce fait un pouvoir de persuasion. » (Amossy, 2006 : 138). Il s'agit d'« arguments qui sont psychologiquement persuasifs mais logiquement incorrects ; qui dans la réalité persuadent mais qui, en vertu de certains standards argumentatifs, ne devraient pas persuader. » (Copi et Jackson, 1996 : 97). Le paralogisme est très efficace dans le débat politique d'abord parce qu'il est difficile de le réfuter et puis parce que l'auditoire ne s'intéresse pas

⁴⁶ Laisse-t-on l'adversaire finir sa phrase ou non? Lui montre-t-on du respect? Est-ce qu'on réagit sur le fond de la question ou est-ce qu'on l'évite?

principalement aux règles formelles de l'argumentation. Il est difficile de réfuter une argumentation fondée sur un paralogisme parce que, pour le faire, il faut s'attaquer non à l'argument même, mais à la structure de l'argumentation. Le cadre du débat politique télévisé ne s'y prête pas. De plus, les électeurs, qui constituent l'auditoire du débat, n'analysent pas la logique de la structure de l'argumentation, mais se laissent convaincre par l'ensemble du discours, y compris toutes les argumentations psychologiquement convaincantes.

Silvio Berlusconi fonde son argumentation politique principalement sur des paralogismes dont le principal est l'argument *ad hominem* : ses opposants sont soit des ennemis de l'Italie, soit des menteurs, soit des incompetents. La discussion lors des débats se focalise non sur les projets, mais sur la contestation des chiffres avancés par l'adversaire politique. Berlusconi veut empêcher qu'on crée des prémisses sur lesquelles pourrait se fonder un débat sur le fond de la question. On verra que l'objectif principal de la stratégie est de rendre impossible le débat sur les vrais sujets, non en réfutant les argumentations de ses adversaires, mais en s'attaquant à leurs personnes ou aux fondements qu'ils créent afin de construire un argument. Une grande classique en est la contestation des chiffres (Trognon, 1994 : 93).

La façon dont l'interaction entre les hommes politiques est organisée et le rôle qu'y joue Silvio Berlusconi se prête facilement à ce jeu-là. Dans le débat entre lui-même et Romano Prodi qu'on analysera par la suite, les protagonistes s'expriment à tour de rôle, sans que l'adversaire ait la possibilité d'interrompre le discours de l'autre. Cette organisation du débat a pour conséquence qu'il devient quasiment impossible d'attaquer directement l'adversaire sur tel ou tel sujet car la réplique ne peut être donnée qu'après la fin de son monologue. Le débat entre Prodi et Berlusconi peut être défini comme un enchaînement de monologues qui ne se caractérise pas comme une discussion sur les thèmes avancés.

Dans les émissions télévisées, Berlusconi ne se montre que quand il peut maîtriser complètement le contexte et le cadre du débat. Soit parce qu'il est le seul invité, soit parce qu'il s'assure que certains de ces opposants politiques ne sont pas invités. On évoquera un extrait de l'émission de télévision *Ballarò* (2005) où Berlusconi débat avec Massimo d'Alema, un co-invité acceptable pour lui parce qu'il répond parfaitement au stéréotype ex-communiste, ce qui lui permet de réfuter ses arguments en déversant son mantra d'argumentations *ad hominem*. En 2001 en revanche, Berlusconi avait refusé le débat avec le candidat de gauche, Francesco Rutelli, qui avait 20 ans de moins que lui et qui était un débatteur habile (Leijendekker, 2007 : 81). Une autre tactique appliquée est l'intervention par téléphone, une pratique très courante en Italie, qui consiste à donner la possibilité à un homme politique absent du plateau d'intervenir dans le débat en faisant une courte déclaration. L'avantage pour Berlusconi est que cette méthode lui permet de décrédibiliser ses adversaires par téléphone en les insultant ou en donnant une toute autre tournure à un débat qui ne lui plaît pas.

Dans ce chapitre nous nous intéresserons principalement à la campagne électorale de 2006, y associant des exemples issus d'autres périodes. L'enjeu principal de cette campagne électorale, qui succédait à la plus longue législature de l'histoire unitaire italienne, était le « *Contrat avec les Italiens* », symboliquement conclu 5 années auparavant par Silvio Berlusconi et analysé dans le deuxième chapitre. En 2001, Berlusconi avait promis un certain nombre de choses notamment dans le domaine 1) de la fiscalité 2) de la sécurité des citoyens 3) du niveau des pensions de retraites 4) du chômage et 5) des grands travaux. Avant de traiter la façon dont Berlusconi s'engage dans le débat avec ses adversaires, il est important de considérer comment lui-même évalue les résultats de ses cinq années de gouvernement.

Nous avons choisi un document défendant la politique du gouvernement, « *5 années de travail pour l'Italie* »⁴⁷ sur le site du Gouvernement Berlusconi 2001-2006, accessible à partir du site officiel de l'actuel Parti du *Cavaliere* : le Peuple de la Liberté.⁴⁸ Le fait que ce site soit encore disponible et facilement accessible montre que Silvio Berlusconi n'a pas peur d'être confronté à son bilan, d'autant moins qu'il a pris soin d'organiser une solide campagne de communication sur ses promesses de 2001. Sur la première page du site est affichée une photo de Berlusconi entouré de son gouvernement, qui s'adresse à la Chambre des Députés. En caractères blancs est écrit : « *Le gouvernement qui s'est maintenu le plus longtemps [de l'histoire]. Le seul à avoir travaillé pour tenir ses engagements* ».⁴⁹ En dessous, deux liens vers des documents importants : 1) Le contrat avec les Italiens et 2) « *5 années de travail pour l'Italie* ». L'électeur peut donc imprimer les deux textes pour comparer d'une part les engagements au début de la législature et d'autre part, ce qui a été réalisé pendant les cinq années de gouvernement : Berlusconi innove la façon de communiquer avec les électeurs en affichant ouvertement engagements et résultats.⁵⁰

Dans le document qui se fonde sur un très grand nombre de statistiques, le style « maison » de Forza Italia a été rigoureusement respecté : 1) les premières pages du document montrent des affiches électorales comportant des photos de Berlusconi, des drapeaux italiens et des logos du mouvement ; 2) les textes sont écrits avec des caractères bleus, le rouge est utilisé à la fois pour signaler des remarques importantes et pour parler des échecs de la gauche ; 3) chaque chapitre commence avec l'image d'une affiche électorale associée à un texte résumant les résultats du gouvernement Berlusconi dans ce domaine.

Sur la première page du document on lit : « *Plus de réformes que tous les gouvernements précédents pris ensemble* »⁵¹ Ensuite : « *Trop souvent, on oublie la moralité de l'action, la moralité de la réalisation du programme proposé aux électeurs, la moralité d'œuvrer pour tenir les engagements et pour respecter la parole donnée. Pour nous, la moralité en politique consiste*

⁴⁷ *Cinque anni di lavoro per l'Italia* . Disponible sur : <http://2001-2006.governoberlusconi.it/>

⁴⁸ Il Popolo della Libertà. Site accessible sur : <http://www.ilpopolodellaliberta.it/>

⁴⁹ *Il governo che è durato il più a lungo. L'unico che ha lavorato per mantenere gli impegni.*

⁵⁰ Il faut avoir en tête cependant que beaucoup de chiffres avancés sont contestés.

⁵¹ *Più riforme di tutti i governi precedenti messi insieme.*

surtout à tenir nos engagements ». ⁵² Ces propos répondent au *Contrat avec les Italiens* et montrent que l'intertextualité joue un grand rôle dans la stratégie de communication de Silvio Berlusconi. Si l'on peut se poser des questions quant à la validité des affirmations avancées dans le document que nous sommes en train d'analyser, force est de constater que la cohérence de l'ensemble du discours est très grande. Berlusconi revendique entre autres :

1) *Pour la première fois dans l'histoire de l'Italie, les impôts ont été baissés de façon structurelle, et ceci dans une situation beaucoup plus difficile que prévu.* » ⁵³ 2) « *Un grand travail précis de prévention et une répression décidée de la grande et petite criminalité. [...]* » ⁵⁴ 3) « *[...] nous avons augmenté les pensions minimum jusqu'à 516 euros par mois, déjà avec notre première loi de Finances.* » ⁵⁵ 4) « *1.560.000 emplois de plus, malgré la crise économique internationale et l'augmentation du chômage partout dans l'Union européenne.* » ⁵⁶ 5) « *[Dans le domaine des infrastructures] l'Italie avait accumulé un retard important par rapport aux autres pays européens [...]. Avec le gouvernement Berlusconi, l'Italie a commencé à penser à son avenir.* » ⁵⁷

Ces points importants du document répondent aux engagements faits par Berlusconi en 2001 : sa stratégie de communication en 2006 s'ancre dans l'ensemble de son discours des années précédentes. De plus, il consacre de l'attention aux points idéologiques importants déjà relevés dans les deux chapitres précédents : le rôle de l'Etat et la liberté :

L'Etat au service des citoyens et non les citoyens au service de l'Etat, halte au gaspillage de l'argent public, opportunités égales pour les femmes et les hommes et une justice juste. Mais également de nouvelles technologies au service de l'administration publique et moins de bureaucratie pour les citoyens : ce sont ces principes qui ont guidé notre action. » ⁵⁸ 2) « *Répondre la liberté, la démocratie et le développement, promouvoir la paix, lutter contre le terrorisme et la pauvreté. Voilà les points centraux et notre action dans notre politique étrangère, en collaboration étroite avec les institutions européennes et internationales et les autres pays.* » ⁵⁹

Il y a également quelques nouveaux thèmes abordés par Berlusconi, dont le développement du Sud, qui a reçu une nouvelle impulsion grâce à la politique du gouvernement, et

⁵² *Troppo spesso è stata dimenticata la moralità del fare, la moralità del realizzare il programma annunciato agli elettori, la moralità dell'operare per mantenere gli impegni e per mantenere la parola data. Per noi, la moralità nella politica consiste soprattutto nel mantenere gli impegni.*

⁵³ *Per la prima volta nella storia d'Italia, le imposte sono state diminuite in modo strutturale, e questo in una situazione molto più difficile del previsto.*

⁵⁴ *Un grande e accurato lavoro di prevenzione e una decisa repressione del crimine, grande e piccolo.[...]*

⁵⁵ *[...] già con la nostra prima Finanziaria abbiamo aumentato le pensioni minime a 516 euro al mese.*

⁵⁶ *1.560.000 posti di lavoro in più, malgrado la crisi economica internazionale e l'aumento della disoccupazione in tutta l'Unione Europea.*

⁵⁷ *[...] l'Italia aveva accumulato un grave ritardo rispetto agli altri Paesi europei. [...] Con il governo Berlusconi, l'Italia ha ripreso a pensare al suo futuro.*

⁵⁸ *Lo Stato al servizio dei cittadini e non i cittadini al servizio dello Stato, stop agli sprechi di denaro pubblico, pari opportunità tra donne e uomini e una giustizia giusta. Ma anche nuove tecnologie al servizio della pubblica amministrazione e meno burocrazia per i cittadini: questi i principi che hanno guidato la nostra azione.*

⁵⁹ *Diffondere libertà, democrazia e sviluppo, promuovere la pace, lottare contro il terrorismo e la povertà. Questi i punti centrali e la nostra azione in politica estera, in stretta collaborazione con le istituzioni europee e internazionali e con gli altri Paesi.*

l'environnement. Dans le domaine de la protection sociale l'approche de la droite est viscéralement opposée à celle de la gauche :

Pour [la gauche], les personnes en difficulté sont un secteur dans lequel ils peuvent gagner des votes à travers des structures de soutien sous l'hégémonie d'un personnel politisé. Ils ont donc intérêt à ne pas les faire sortir du besoin, mais au contraire d'en faire augmenter le nombre. Pour nous en revanche, le soutien de l'Etat doit mettre, dès que possible, ces citoyens à pied égal avec les autres. La réduction des impôts sur les revenus les plus modestes et un accès plus facile au travail sont eux aussi un soutien pour n'abandonner personne.⁶⁰

On voit donc qu'aux yeux de Berlusconi, la conception de l'assistance sociale par la gauche n'est pas fondée sur l'égalité des citoyens ou le devoir d'aider les personnes en difficulté mais sur des intérêts politiques.

C'est donc avec en tête la conception du débat politique, comme développée ci-dessus, et ayant connaissance des revendications de Berlusconi pour ce qui concerne son bilan après cinq ans de gouvernement, qu'on s'intéresse au débat politique italien entre 2006 et 2010.

4.2 LA CONFRONTATION AVEC SES ADVERSAIRES POLITIQUES : L'OPPOSITION DE GAUCHE.

Silvio Berlusconi savait qu'après cinq années passées à la tête du gouvernement, il serait attaqué sur son bilan par ses opposants. Pour cette raison, il avait inclus dans le document « *5 années de travail pour l'Italie* », des textes s'insérant dans ce qu'on pourrait qualifier de stratégie préventive : une défense au préalable contre les attaques de ses adversaires lors de la campagne électorale. Cette stratégie préventive est quelque part le maillon qui unit la stratégie offensive, traitée dans les deux chapitres précédents et la stratégie défensive qu'on analysera par la suite.

En quoi consiste cette stratégie préventive ? Berlusconi définit d'avance la stratégie qu'appliquera la gauche lors de ces élections : ce paragraphe se lit comme un avertissement aux électeurs :

La gauche, en six années et demie de gouvernement [entre 1995 et 2001] n'avait pas fait les réformes nécessaires au pays [...]. Elle a été divisée et inefficace dans ses choix de politique étrangère, elle a fait des opérations désastreuses comme le fait d'abriter le terroriste Ocalan, [...], l'opération Telekom Serbia qui a subtilisé mille milliards de liras au contribuable et à l'épargnant italien pour financer le dictateur serbe Milosevic – qui ainsi a pu continuer l'extermination de centaines de milliers de personnes. Surtout, elle n'a rien fait pour les citoyens avec les revenus les

⁶⁰ *Per [la sinistra] le persone in difficoltà sono un settore di cui catturare il voto attraverso strutture assistenziali egemonizzate da personale politicizzato. Hanno quindi interesse a non farle uscire dal bisogno e, anzi, ad aumentarne il numero. Per noi, invece, il sostegno dello Stato deve mettere appena possibile questi cittadini alla pari con gli altri. La riduzione delle imposte sui redditi più bassi e un accesso più facile al lavoro sono anch'essi un aiuto per non lasciare nessuno indietro.*

plus modestes ou ceux qui étaient en difficulté. Maintenant, confrontée aux accomplissements sans précédent du gouvernement Berlusconi, la gauche réagit de la façon qui est la plus proche de ses traditions : avec des mensonges. Ils nient la réduction des impôts, ils nient qu'on a ouvert plus de chantiers pour les grands travaux, ils nient que l'emploi a augmenté etcétera. Et plus ils s'adressent aux personnes peu informées, plus ils mentent, à la télévision et dans les journaux, dans les bureaux publics, dans les écoles, dans les usines et partout où s'étend leur pouvoir.⁶¹

Berlusconi fait usage ici de plusieurs paralogismes afin de soutenir ses thèses. Tout d'abord, il dit que la gauche n'a rien accompli lorsqu'elle était au pouvoir. Cela sous-entend qu'elle est très mal placée pour donner quelque critique que ce soit sur ce que la droite n'est pas parvenue à réaliser. Puis, il accuse la gauche d'être de mauvaise foi. Tout d'abord, elle est coupable de crimes : à travers l'opération Telekom Serbia elle est quasiment complice d'un génocide. De plus, elle ne profère que des mensonges et puisqu'elle a ses hommes placés partout dans le pays (c'est cette Italie portant le masque des deuxième et troisième chapitres), la gauche peut librement continuer à soutenir des affirmations contraires à la vérité. Cette partie du document finit sur une liste de « mensonges » sur la droite et sur Berlusconi proférées par la gauche qui une à une sont démontées et réfutées. Ici, Berlusconi fait preuve de beaucoup de concret dans sa communication : il s'attaque un par un à tous les arguments, « mensongers » selon lui, que la gauche formule contre lui.

Le document se termine sur la phrase : « *Le mensonge est la pire des violences. Celui qui a rédigé ce tract espère avoir contribué à éclaircir la vérité.* »⁶² Berlusconi clame donc que la vérité est de son côté et que tout ce qu'affirme la gauche est contraire à la vérité. De plus, il mentionne le mot violence, une expression qui peut également être associée au reste de son discours dans lequel il soutient que la gauche est antidémocratique, totalitaire et l'incarnation d'une Italie masquée de forces obscures du communisme.

Les accusations de mensonges se poursuivent également dans les débats en tête-à-tête lors de cette campagne électorale. Ainsi, le 3 avril 2006, le débat préélectoral sur Rai1 oppose Berlusconi à Prodi. Pour pouvoir discuter sereinement des projets des deux compétiteurs, une ambiance apaisée offrirait les meilleurs circonstances possibles, mais Berlusconi ayant fondé sa stratégie préventive sur un antagonisme viscéral avec la gauche, il tente de créer dès le début du

⁶¹ *La sinistra, in sei anni e mezzo di governo, non ha fatto le riforme necessarie al Paese [...]. E' stata divisa e inefficace nelle scelte di politica estera, ha compiuto operazioni disastrose come l'ospitalità al terrorista Ocalan, [...], l'operazione Telekom Serbia che ha sottratto mille miliardi di lire al contribuente e al risparmiatore italiano per finanziare il dittatore serbo Milosevic - che così ha potuto continuare lo sterminio di centinaia di migliaia di persone. Soprattutto non ha fatto nulla per i cittadini con i redditi più bassi o in difficoltà. Ora, di fronte alle realizzazioni senza precedenti del Governo Berlusconi, la sinistra reagisce nel modo che è più congeniale alla sua tradizione: con la menzogna. Negano la riduzione delle imposte, negano che ci siano cantieri aperti per le grandi opere, negano che l'occupazione sia aumentata e così via. E più hanno di fronte persone poco informate e più mentono, in televisione e sui giornali, negli uffici pubblici, nelle scuole, nelle fabbriche e dovunque estendono il loro potere.*

⁶² *La menzogna è la peggiore delle violenze. Chi ha redatto questo opuscolo spera di aver contribuito a chiarire la verità.*

débat une situation de tension. Il attaque son adversaire, qui lui proposait pourtant de mener ce débat « *sans hausser le ton* », en l'accusant de harceler sa personne et son parti :

Ce sont des mots doux, qui sont cependant contraires à ce qui s'est passé jusqu'ici, parce que déjà pendant ces cinq années, l'opposition a fait preuve envers nous d'un comportement absolument négatif, de grande et forte résistance, avec des insultes, des calomnies, des barricades au parlement etcetera. Pendant cette campagne électorale, au siège de Forza Italia de Rome est arrivé chaque matin le bulletin de guerre : bureaux de Forza Italia dévastés, baraques incendiées, dépliants détruits et déchirés [...]. S'il y a quelqu'un qui est allé au-delà de ce qui est juste, c'est la gauche et récemment aussi le candidat de la gauche s'est adressé à nous avec une expression franchement inacceptable »⁶³ (Vespa, 03/04/06).

Berlusconi crée donc immédiatement un antagonisme absolu entre lui-même et son adversaire, clamant que c'est son adversaire qui ne respecte pas les règles démocratiques, qui menace ses adversaires et qui tient des propos inacceptables.⁶⁴ En commençant le débat télévisé de cette façon, il rend impossible une véritable discussion et c'est justement ce qu'il projetait de faire : car pourquoi doit-on discuter avec un adversaire qui, selon Berlusconi, est l'incarnation du totalitarisme communiste ? Par conséquent, on voit deux candidats qui ne trouvent pas de terrain d'entente du tout, qui se contestent sans cesse, non sur la validité d'un projet, mais sur la véridicité des prémisses qui devraient servir de fondement aux argumentations du débat.

Tout au long de la série de débats contre Prodi, Berlusconi n'a cessé de commencer ses interventions avec une phrase dans laquelle il met en doute non les projets de Prodi, mais sa représentation de la réalité, les chiffres qu'il avance et les citations qu'il utilise. Il répète sans cesse que les affirmations de Prodi ne reflètent pas la réalité de la situation, utilisant à de nombreuses reprises l'expression « *retournement de la réalité* »⁶⁵. Berlusconi se répète si souvent qu'à un moment donné, il ne peut se retenir d'afficher un large sourire en contestant une affirmation de son opposant. L'objectif est évident : il veut décrédibiliser la gauche en général et son adversaire direct en particulier. Il le fait parce que la gauche lui reproche de n'avoir pas tenu ses engagements du « *Contrat avec les Italiens* », contrairement à ce qu'il affirme

⁶³ *Queste sono parole di miele, che però sono in contrasto con quello che è successo sino a qui perchè in tanto già questi cinque anni l'opposizione nei nostri confronti ha tenuto un comportamento assolutamente negativo, di grande fortissimo contrasto, con insulti, calunnie, barrecate in parlamento, eccetera. In questa campagna elettorale presso la sede di Forza Italia di Roma, ogni mattina, arrivava un bollettino di guerra : sedi di Forza Italia devastati, gazebo incendiati, manifesti deturpati e strappati. [...] Se c'è qualcuno [...] che è andato fuori dal ciò che è giusto è la sinistra e ultimamente anche il candidato della sinistra si è rivolto a noi con una espressione francamente inaccettabili.*

⁶⁴ Force est cependant de constater que Berlusconi, qui feint ici l'innocence, était lui-même, à travers ses journaux et télévisions, responsable d'une campagne de dénigrement de son adversaire. L'influence de Berlusconi sur la ligne éditoriale de ses médias est avérée, tandis que les menaces et les actes de vandalisme que Berlusconi évoque, ne peuvent pas être directement imputés à Prodi.

⁶⁵ « *E esattamente il contrario della realtà* », « *Ribaltamento totale della realtà* », « *Ribaltamento della realtà assoluto* », « *Fa affermazioni contrari al vero e continua ad alterare la realtà* », « *Io voglio prima fare un seguito quanto ha affermato ancora una volta ribaltando la realtà* », « *Ma è esattamente anche qui, mi dispiace, il contrario della realtà* »

lui-même à travers les affiches de *Forza Italia*.⁶⁶ Il risque donc de perdre sa crédibilité. Cependant, s'il parvient à mettre en doute les affirmations de Romano Prodi, il réussira non seulement à diminuer la confiance des électeurs en la gauche, mais de plus, les critiques à sa propre adresse ne seront plus aussi efficaces.

Berlusconi conteste systématiquement tous les chiffres que son adversaire avance afin de le critiquer. En éliminant tous les fondements sur lesquels la gauche construit ses argumentations et ses critiques, Berlusconi veut mettre sur le même plan les critiques qu'il émet sur la gauche, qui fait des affirmations qui selon lui sont contraires à la réalité des choses, et les critiques que la gauche émet sur lui-même, et plus particulièrement sur ce qu'il a su réaliser pendant ces cinq ans de gouvernement. La gauche comme la droite contestent les déclarations de l'adversaire et puisqu'aucun chiffre n'est plus crédible, le débat devient un jeu de déclarations incontrôlables. Les déclarations devenues invérifiables, l'ethos, la crédibilité et l'image personnelle des énonciateurs prennent une importance décisive. Dans ce cadre, le discours de Berlusconi consiste à dépeindre ses opposants comme des communistes qui veulent faire du mal à l'Italie et à son image, contrairement à lui-même qui défend la liberté de chacun et les intérêts des petites gens. Et que valent les critiques de cette gauche-là ?

Après la défaite aux élections législatives, dans une campagne de publicité (annexe 6 : 8, 9, 10), *Forza Italia* poursuit sa stratégie de contestation vis-à-vis de Prodi d'une façon encore plus agressive. Sur l'affiche (10) une promesse de campagne de Prodi est rappelée aux électeurs : « *Je ne cesse de réaffirmer pour ceux qui ne l'ont pas encore compris, et surtout pour ceux qui n'ont pas envie de le comprendre, que nous n'augmenterons pas les impôts, mais que nous les baisserons.* » En haut de cette citation, *Forza Italia* clame qu'en « *six mois, 67 nouvelles taxes* » ont été introduites. A travers ces affiches, le parti de Berlusconi veut souligner les mensonges de Romano Prodi, qu'ils soient réels ou imaginaires. Sur la deuxième affiche (9) revient encore le thème des impôts sur « *ta maison, tes épargnes, ton travail* » qui auraient augmenté. De plus, *Forza Italia* affirme que le gouvernement Prodi a bloqué les grands travaux et ouvre les portes de l'Italie aux clandestins. Sur les trois affiches, la couleur rouge est omniprésente : elle symbolise la gauche qui mène une mauvaise politique fiscale et qui ne tient pas ses engagements

⁶⁶ Mais on peut soutenir que c'est Berlusconi qui fait des affirmations contraires à la réalité : En 2006, *Il Giornale*, un journal entre les mains de la famille Berlusconi, clamait que « *le contrat avec les Italiens* » de 2001 avait été respecté et qu'un livre publié par un expert indépendant le prouverait. L'expert en question, Luca Ricolfi, était journaliste et il a fait savoir que cette conclusion ne pouvait en aucun cas être tirée du livre qu'il avait écrit à ce propos : « *Une seule promesse sera certainement tenue (celle sur les pensions de retraite), les quatre autres, avec une probabilité certaine, ne seront pas tenues, et de toute façon, au moins deux promesses – celle d'une aliquote fiscale d'au plus 33% et celle d'une forte réduction des délits – ne pourront en aucun cas être considérées comme tenues avant la fin de la législature. Donc, s'il veut au moins en ce qui concerne ce point, honorer le contrat avec les Italiens, Berlusconi devrait renoncer à se présenter aux prochaines élections législatives.* » Invoquer une source indépendante, affirmer qu'elle soutient la vision berlusconienne sur un enjeu important des élections, alors qu'elle prouve le contraire, est une pratique pour le moins douteuse et on peut la qualifier de mensongère. Le fait est cependant qu'en écrivant qu'un « expert » a affirmé que le contrat avait été respecté, l'idée entrera dans les esprits. Une infirmation de la part de l'écrivain n'y change plus grand-chose. (Ricolfi, 2006).

électorales. Le message de *Forza Italia* est toujours dans la partie bleue de l'affiche à côté du logo du mouvement. Dans les affiches (8) et (9), le parti de Berlusconi revient sur les élections de 2006 en affirmant que maintenant même les détracteurs de la droite doivent reconnaître que l'accusation selon laquelle la gauche augmenterait les impôts à peine revenue au pouvoir, était justifiée : « *Nous t'avions averti* », sous-entendant, vous ne nous avez pas cru et maintenant vous en voyez les conséquences. A noter également l'attaque personnelle lancée contre le Président du Conseil, Prodi : il est affiché en riant, comme si cela lui faisait plaisir d'introduire des taxes supplémentaires ou même pire, que les problèmes des Italiens ne l'intéressent pas. Les photos peu flatteuses de Prodi le font passer au mieux pour un irresponsable, au pire pour un déficient complet. Il s'agit d'une campagne agressive de dénigrement qui, qu'elle soit correcte sur le fond ou non, vise à porter atteinte à l'image des opposants politiques.

La stratégie qui consiste à attaquer personnellement les adversaires politiques est récurrente dans le discours de Silvio Berlusconi. On en donnera deux exemples. Lors de l'émission *Porta a Porta* (Vespa, 08/10/09), une députée importante du *Parti Démocratique*, Rosy Bindi, critique Berlusconi dans le cadre d'une discussion sur une proposition de loi concernant la justice, *Il Lodo Alfano*. Berlusconi intervient ensuite par téléphone accusant le Président de la République, Giorgio Napolitano :

Le président de la République avait garanti, en signant, que cette loi serait approuvée également dans les comportements successifs et donc étant donné son influence connue sur les juges de gauche, sur le juge qu'il a nommé lui-même, il aurait suffi que le chef de l'Etat intervienne avec son influence connue de tous les chefs de l'Etat sur les membres de la Cour, et il y aurait eu un changement dans ces [Bindi : Ce sont des affirmations très graves] deux votations qui auraient fait passer cette loi. [Bindi : Ce sont des affirmations très graves]. J'entends parler madame Rosa Binti (sic) ? Vous êtes toujours plus belle qu'intelligente. [Vespa : Je vous en prie, monsieur le Président]. La signora Rosa Binti. Ne m'en priez pas. Mais j'en ai assez d'être courtois avec des gens qui sont toujours discourtois avec moi.⁶⁷

Dans cette déclaration Berlusconi accuse tout d'abord le Président de la République de ne pas être intervenu en faveur d'une loi proposée par le gouvernement, vu l'influence qu'il aurait pu avoir, selon Berlusconi, sur les « *juges de gauche* » et sur un juge qu'il avait nommé lui-même, afin de changer le rapport de forces au sein du Conseil. Il dit en fait que le Président aurait dû sortir de son rôle de garant indépendant du fonctionnement des institutions. C'est cette idée qui provoque la réaction de la députée socialiste. Pour couper court à la discussion qui aurait pu naître de ces affirmations, il ajoute, entendant la voix de Mme Bindi, « *Vous êtes toujours plus*

⁶⁷ *Il presidente della Repubblica aveva garantito con sa sua firma che questa legge sarebbe stata approvata anche nei comportamenti successivi e quindi data la sua notoria influenza sui giudici di sinistra che ha nominato lui, bastava che il capo dello stato intervenisse con la sua nota influenza di tutti capi dello stato sui componenti della corte et ci sarebbe stato uno spostamento di quei due voti che avrebbero fatto passare questa legge. [Bindi : Sono affermazioni gravissimi]. Sento parlare la signora Rosa Bindi ? E sempre più bella che intelligente. [Vespa : La prego presidente]. Non mi preghi. Ma io mi sono stancato di essere cortese con la gente che è sempre scortesi con me.*

belle qu'intelligente ». Ce qui est une insulte très grave, puisqu'il la juge sur son physique, et une disqualification complète de ses compétences. En réponse aux objections de la députée qui, s'étant reprise, répète que les affirmations de Berlusconi sont très graves, il dit : « *Vous verrez que les Italiens sont d'un tout autre avis que vous.* »⁶⁸. En dernière instance, il se réclame de la majorité des Italiens, l'argument *ad populum*, qui est aussi efficace psychologiquement que logiquement contestable.

Le deuxième exemple est l'altercation entre Silvio Berlusconi, à l'époque Président du Conseil européen, et l'eurodéputé allemand, le social-démocrate Martin Schulz. En réponse aux critiques émises par le député, Berlusconi l'insulte en disant : « *Monsieur Schulz, je sais qu'en Italie, il y a un réalisateur qui est en train de tourner un film sur les camps de concentration nazis. Je vous proposerai pour le rôle de kapo.* »⁶⁹. Encore une fois, en choquant l'audience, Berlusconi détourne l'attention du fond du débat afin de ne pas être obligé de parler du sujet réel et afin de déstabiliser et décrédibiliser ses opposants. Devant l'avalanche de critiques, Berlusconi se défend en clamant que ce n'étaient que des remarques ironiques qui ne deviennent des insultes qu'à cause de la mauvaise foi de ses adversaires qui sont des « *touristes de la démocratie* ».

Une autre stratégie appliquée par Berlusconi afin de détourner le débat est d'attaquer l'adversaire sur un argument qui n'a aucune importance, changer de sujet quand l'occasion se présente ou feindre d'être choqué par une remarque tout à fait innocente. Dans cette dernière catégorie, on retrouve la réaction de Berlusconi à une métaphore utilisée par Prodi (qui utilise cette expression pour relativiser les chiffres que son adversaire met en avant)⁷⁰ :

*Il me semble que le Président du Conseil fait confiance aux chiffres un peu comme les ivrognes qui se retiennent ... se retiennent aux réverbères. [Berlusconi : Merci] Non pour se faire éclairer ... non pour se faire éclairer mais [B : Merci, professeur Prodi] mais pour ... [B : Mais « l'ivrogne » vous pouvez le garder pour vous]. Non ... j'ai dit. [B : Vous pouvez le garder pour vous « l'ivrogne ». Peut-être c'est vous qui parlez des ivrognes. [Vespa : Je vous en prie]. B : Respectez alors le Président du Conseil. Ceci, je ne l'accepte pas. [V : Monsieur le Président, je vous prie de ne pas répliquer] Agissez comme modérateur, modérez-le. [V : Monsieur le Président, je vous en prie]. Modérez-le. [V : Je vous en prie. Professeur Prodi]. C'est Bernard Shaw qui dit que souvent il fait confiance aux chiffres comme les ivrognes se retiennent aux réverbères. Non pour se faire éclairer, mais pour se soutenir. Ça ne me semble nullement une insulte ».*⁷¹ (Vespa, 03/04/06).

⁶⁸ *Lei vedrà che gli Italiani la pensamo in una maniera diversissima da lei.*

⁶⁹ *Signor Schulz, so che in Italia, c'è un produttore che sta montando un film sui campi di concentramento nazisti. La suggerirò per il ruolo di kapò. (La Repubblica 02/07/2003).*

⁷⁰ Prodi essaie ici de mettre fin à la guerre des chiffres dont on a parlé un peu plus tôt. Berlusconi déverse une avalanche de chiffres qui soutiendraient qu'il a bel et bien rempli son « contrat avec les Italiens » tandis que Prodi essaie de parler de la situation comme elle se présente dans la réalité.

⁷¹ *A me sembra che il presidente del Consiglio si affida ai numeri un pò come gli ubriachi si attachino ... si attaccano ai lampioni. [Berlusconi : Grazie.] Non per farsi illuminare ... non per farsi illuminare ma [B : Grazie, professor Prodi] ma per farsi... [B : Ma « ubriaco » [Vespa : incomprensibile] se lo puo tenere per lei]. No... ho detto [V : Presidente] [B : Se lo puo tenere per lei, « l'ubriaco ». [Vespa : Presidente] E caso mai ch'è lei che parla di ubriachi. [V : La prego.] B : Allora, rispetti il presidente del Consiglio. Questo non lo accetto proprio. [V : President, la prego di*

Prodi utilise ici une métaphore pour critiquer Berlusconi qui ne cesse de rappeler des chiffres dont la validité est contestée par Prodi. Quand Berlusconi entend le mot « ivrogne », il sursaute pour crier au scandale et pour accuser Prodi de manquer de respect envers le Président du Conseil. On avait déjà vu plus tôt que Berlusconi reprochait à son adversaire de mener une campagne électorale sans respecter ni la personne de son adversaire ni les règles démocratiques : ici Berlusconi saisit sa chance pour souligner qu'il avait raison de le dire. Une remarque innocente de la part de Prodi est instrumentalisée et insérée dans la construction que veut offrir Berlusconi : la gauche est irrespectueuse, envers lui, mais aussi envers les institutions, parce qu'elle insulte le Président du Conseil (Berlusconi demande explicitement à Prodi de faire preuve de plus de respect pour sa fonction).

Berlusconi explique le comportement de la gauche, qui est irrespectueux selon lui, en construisant une représentation qu'on avait déjà analysée dans les deux premiers chapitres : la gauche est communiste et héritière des valeurs du communisme. Dans ce cadre, il clame que l'opposition emploie tous les moyens, y compris la haine, pour l'empêcher de gouverner. Elle incite à la haine contre sa personne, même si, selon ses propres dires, il représente l'amour : « *Nos adversaires ont ironisé, disant que nous sommes en train de donner naissance à un parti de l'amour. Moi, je le dis sans ironie : c'est vrai !* » (Repubblica, 26/12/09). Cette représentation des choses s'insère dans l'opposition entre le Bien et le Mal, comme Berlusconi l'avait décrite également dans l'ultime lecture de son « *Crédo* ». Il avait parlé du printemps, incarné par les siens, et de l'hiver, incarné par la gauche. Ici, le Bien (Berlusconi) est représenté par l'amour tandis que le Mal (ses opposants) est symbolisé par la haine. Le Mal absolu est néanmoins le communisme et il ne laisse pas passer une seule occasion pour le rappeler à son auditoire.

L'opposition de gauche, selon Berlusconi, n'est pas libérale-démocrate, contrairement à ce qu'elle dit. Il l'affirme déjà en 1994, mais depuis cette époque, rien n'a changé et encore et toujours, Berlusconi continue à dire que la gauche italienne est communiste.⁷² Dans l'émission *Porta a Porta* (Vespa, 14/09/08), Silvio Berlusconi qualifie l'opposition de « communiste » et quand le présentateur, Bruno Vespa, lui demande de ne plus parler du *Parti Démocratique* en ces termes parce que, selon Vespa, le parti n'est plus communiste, Berlusconi lui répond : « *Je vous prie de ne pas intervenir sur (sic) le Président du Conseil qui dit une chose qui est historiquement certaine. Tous ces messieurs, monsieur D'Alema en tête est un vieux communiste qui est là à jouer le*

non replicare] Faccia il moderatore, lo moderi. [V : Presidente la prego.] B : Lo moderi. [V : La prego. Professor Prodi.] E Bernard Shaw che dice, che spesso si affida ai numeri come gli ubriachi come gli ubriachi si attaccano ai lamponi. Non per farsi illuminare, ma per farsi sostenere. Non mi sembra un'insulto di nessun tipo.

⁷² Quelques remarques sur cette représentation peuvent être utiles ici. Tout d'abord, l'affirmation n'est pas complètement fautive : le *Parti Communiste Italien* a changé de nom et il est devenu successivement le *Parti Démocratique de Gauche* (PDS, 1991), *Démocrates de Gauche* (DS, 1998) avant de confluer avec d'autres partis de gauche dans le *Parti Démocratique* (PD, 2007). Ces partis, issus de la tradition communiste, formaient la colonne vertébrale de l'opposition à Berlusconi mais il oublie de dire qu'une grande partie de l'aile gauche de la *Démocratie Chrétienne* faisait également partie de ces partis-là.

communiste depuis quarante ans. Et les expressions qu'il utilise sont celles d'un pur stalinien. »⁷³ Berlusconi réagit promptement à ce que dit Bruno Vespa, parce que la remarque est dangereuse pour lui. Il s'agit d'un *face threatening act* (Amossy, 2006 : 177) car la crédibilité de son discours est mise en doute sur un point fondamental et la remarque est d'autant plus dangereuse parce que c'est Vespa qui la fait. Vespa est un des rares journalistes qui jouit de la confiance de Berlusconi, si justement ce journaliste-là commence à mettre en doute ce qu'il dit, il faut y réagir immédiatement. Il le fait en se fondant sur ce qu'il appelle un fait historique.

Lors du débat préélectoral avec Romano Prodi en 2006, il répète que la gauche italienne est communiste et que Prodi est confronté à cette réalité : «*Que doit faire Prodi, le pauvre, face à une coalition dont il doit tenir compte, un candidat à qui ils ont donné cinq députés et qui se trouve sur le terrain, au parlement, avec une majorité maximaliste⁷⁴ d'extrême gauche, composée de Bertinotti, de Rifondazione Comunista, des communistes italiens [...]* »⁷⁵. La liberté dans le discours de Berlusconi reçoit sa signification en opposition avec cette gauche communiste, qui, selon lui, veut que l'individu soit au service de l'Etat, asservi aux idéaux communistes. De plus, qualifier la gauche de communiste lui permet de rejeter tout compromis ou même tout débat sérieux avec eux, y compris avec Romano Prodi, qui n'est que la façade débonnaire du totalitarisme :

Il n'a pas honte de jouer en ce moment envers les partis communistes de sa coalition, le rôle qui était historiquement défini comme celui de « l'idiot utile ». C'est-à-dire de celui qu'on mettait, dans les démocraties prolétaires et populaires, à la tête du parti des paysans pour feindre que le gouvernement ne soit pas du parti communiste. Lui [...] prête sa face de chapelain débonnaire à une réalité de la gauche qui est composée pour 70 pour cent d'ex-communistes et de communistes qui commanderont. ⁷⁶

Même aujourd'hui, les communistes continuent de représenter tout ce qui est liberticide et antidémocratique, comme Berlusconi le dit dans l'émission *Porta a Porta* sur Rai⁷⁷ :

Il [le communisme] est présent dans l'esprit, dans la mentalité, dans la façon de faire de la

⁷³ *Io la prego di non intervenire sul presidente del Consiglio che dice una cosa che è storicamente certa. Tutti questi signori, il signor D'Alema in testa è un vetero comunista che è lì a fare il comunista da quarant'anni . E le espressioni che usa sono da puro stalinista [...]. (Vespa, 14/09/2008)*

⁷⁴ Terme politique : Courant socialiste qui voulait réaliser les objectifs anticapitaliste "maximaux".

⁷⁵ *Che cosa deve fare Prodi, poveraccio, di fronte alla coalizione con cui si trova a fare i conti, un candidato a cui hanno dato cinque deputati e chi si trova in campo, in parlamento una maggioranza massimalista di estrema sinistra, composta da Bertinotti, da Rifondazione comunista, di comunisti italiani [...]*

⁷⁶ *Non si vergogna davvero di svolgere oggi lui nei confronti dei partiti comunisti della sua coalizione il ruolo che fut definito storicamente del utile idiota. Cioè di colui che i partiti comunisti nelle democrazie proletarie e popolari mettevano li a capo del partito dei contadini per far finta che il governo non fosse del partito comunista. Lui [...] presta la sua faccia di curato buonario a una realta della sinistra che è fatta da 70 per cento da ex-comunisti o da comunisti che comanderanno [...]*

⁷⁷ *E presente nella mente, nella mentalità, nel modo di fare politica di chi è stato per una vita comunista nell'errore, chi ha applaudito a due mani ai misfatti terribili che il comunismo ha fatto in questo secolo e questi signori fanno oggi campagna elettorale ancora denigrando l'avversario politico, criminalizzandolo, utilizzando tutti i mezzi noti o ignoti compreso la sinistra giudiziaria per cercare di eliminarlo. Questi sono i comunisti. Quando si è comunisti dentro non si cessa mai di essere tali.*

politique de celui qui a commis l'erreur d'être communiste toute sa vie, qui a applaudi à deux mains les crimes terribles que le communisme a perpétré pendant ce siècle, et ces messieurs font aujourd'hui une campagne électorale tout en dénigrant l'adversaire politique, tout en le criminalisant, tout en utilisant tous les moyens, connus ou inconnus, y compris la gauche judiciaire pour tenter de l'éliminer. C'est ce que sont les communistes. Si l'on est communiste à l'intérieur, comme ils le sont, on ne cesse jamais de l'être. (Vespa, 27/03/07).

Plus tard, lors d'un meeting politique du *Popolo della Libertà*, il va plus loin, en affirmant que les communistes chinois faisaient bouillir des enfants pour fertiliser les champs. Il n'accuse pas directement les communistes italiens de faire la même chose, mais il sait parfaitement qu'en répétant sans cesse le même message, invoquant l'horreur du communisme et l'inhumanité des communistes, il peut faire rentrer dans les esprits le paradigme : communisme-dictature-horreur. Un paradigme qui ne vaut évidemment pas seulement pour les communistes de la Chine de Mao ou l'Union soviétique du temps de Staline, mais aussi pour ses adversaires politiques du moment. Pourtant, il ne le dit pas explicitement et donc il ne permet pas à ses adversaires de se défendre, car contre une affirmation qui n'est pas faite explicitement, mais qui naît spontanément dans l'esprit de l'auditoire, à travers un ensemble de déclarations ambiguës, un homme politique ne peut pas se défendre. L'implicite est une arme utilisée fréquemment. Elle permet d'affirmer quelque chose sans le dire explicitement, quitte à nier après coup qu'on ait voulu affirmer ce dont l'autre vous accuse. En même temps, pour pouvoir faire cette accusation, l'opposant politique a dû expliciter votre raisonnement, vous donnant au passage une « publicité gratuite ». Cf. Trognon (1994 : 121).

Berlusconi tente à travers son discours de redéfinir les enjeux du débat et des élections. Ce n'est plus un combat entre deux alternatives démocratiques mais une opposition entre liberté et totalitarisme. C'est lui qui incarne la liberté et le Bien, tandis que la gauche incarne le totalitarisme et le « Mal absolu » du communisme. Et ce Mal absolu n'est pas seulement politique, mais il s'est enraciné partout dans la société et surtout dans l'appareil de Justice.

4.3 LA CONFRONTATION AVEC LES CONTREPOIDS INSTITUTIONNELS ET SES CONSÉQUENCES.

Berlusconi évoque souvent « *la sinistra giudiziaria* », terme avec lequel il suggère que, selon lui, les juges qui mènent les enquêtes contre lui sont de gauche. Les communistes feraient usage de la justice pour empêcher Berlusconi de gouverner. Depuis qu'il est entré en politique, les juges ne cessent de s'occuper de lui : « *Vous savez comment je suis obligé de passer mes samedis matin depuis que je suis entré dans l'arène politique ? Je le passe avec mes avocats pour préparer les deux ou trois audiences pendant lesquelles je suis l'objet des attentions des procureurs et juges idéologisés qui sont une métastase de notre démocratie* »⁷⁸ (Sky, 25/06/08). Les juges, selon lui ne respectent pas la démocratie, parce qu'ils s'attaquent à quelqu'un qui a reçu le soutien d'une majorité des Italiens lors des élections : « *Ils se sont intéressés à l'homme politique Berlusconi avec l'objectif de subvertir le vote des Italiens. Ils y sont parvenus en 1994, ils n'y arriveront pas dans la situation actuelle* »⁷⁹ (Sky, 25/06/08). Berlusconi promet qu'il ne laissera pas faire les juges afin de sauver la démocratie. La justice n'est pas impartiale selon lui, parce que ces juges-là sont au service d'une idéologie. On n'a pas à chercher bien loin pour l'identifier évidemment : il s'agit de nouveau de la gauche. De nouveau, il crée un antagonisme entre lui-même et la gauche des communistes. De plus, il ajoute, il ne reste pas en politique pour ses propres intérêts. Il aurait pu s'en aller pour profiter de sa fortune, mais il reste en politique au service des Italiens et de l'Italie, « *il paese che amo* ».

Dans la représentation berlusconienne du monde, la justice n'est d'ailleurs pas le seul moyen employé par la gauche afin d'empêcher l'Etat démocratique de fonctionner. En 2005, dans l'émission *Ballarò* (2005), Berlusconi l'a encore explicité : « *En Italie, [...] il y a un Etat parallèle qui est constitué de tous les pouvoirs forts et organisés, qui sont entre les mains de la gauche. Et ce sont les écoles supérieures, les universités, les journaux, les radios, les télévisions, la magistrature, les procureurs de la République, le Conseil d'Etat, la Cour Constitutionnelle [...]. Une partie des Italiens l'a bien compris, il faut que ce soit clair également aux autres.* »⁸⁰. Toutes ces institutions sont donc hostiles à sa personne et à ses idées politiques. Il crée donc un ennemi à qui il s'oppose pour le bien des Italiens : ils ne savent pas que la gauche a tellement de pouvoir dans le pays. De plus, si cette gauche, dominée comme on l'a vu par les communistes venait au pouvoir à la tête de l'Etat, ce serait la fin de la liberté des Italiens et de ce rêve de progrès et de

⁷⁸ *Sapete come sono costretto a passare il mia sabato mattina normalmente, da quando sono sceso in campo in politica ? Lo passo con i miei legali a preparare le due o tre udienze in cui sono oggetto delle attenzioni di pm e di giudici ideologizzati che sono una metastasi della nostra democrazia.*

⁷⁹ *Che si sono interessati del politico Berlusconi con il fine de sovvertire il voto degli Italiani. Ci sono riusciti nel 1994, non ci riusciranno in questa presente situazione.*

⁸⁰ *In Italia [...] c'è uno Stato parallelo che è fatto di tutti poteri forti organizzati che sono nelle mani della sinistra. E sono le scuole superiori, le università, i giornali, le radio, le televisioni, la magistratura, le procure della Repubblica, il Consiglio di Stato, la Corte Costituzionale [...]. Parte degli Italiani questa cosa, ce l'ha molto chiara, deve diventare chiara anche agli altri (Sky, 2006).*

modernité que Berlusconi propose à l'Italie. C'est pour cette raison qu'il ne comprend pas pourquoi les Italiens voteraient pour ses adversaires. Ses propos pour indiquer ceux qui votent à gauche témoignent du mépris qu'il montre pour ses opposants politiques : « *J'estime trop l'intelligence des Italiens, pour penser qu'il y ait tant de couillons qui puissent voter contre leurs propres intérêts* ». ⁸¹ Un autre exemple de ce mépris est quand, lors du meeting électoral du 3 mars 2008, il déchire le programme du Parti Démocratique, en disant que de toute façon ils ne réaliseront aucun de leurs points de programme et que par conséquent, cela ne vaut pas la peine de le lire.

Silvio Berlusconi nourrit également une très grande méfiance vis-à-vis des journalistes, ce qu'il montre également dans le document « *5 années de travail pour l'Italie* ». Il affirme que les accomplissements de son gouvernement entre 2001 et 2005 sont systématiquement ignorés :

Parce que la gauche est encore prépondérante dans les rédactions et fait tout pour cacher ce qui est fait par le gouvernement Berlusconi. Cette gauche a surtout peur que d'une information correcte résulte que ce gouvernement a beaucoup fait pour les catégories les moins favorisées, avec les revenus les plus bas, pour les chômeurs et ceux qui sont dans le besoin, tandis que les gouvernements de l'Olivier [la coalition de gauche d'avant 2001] – qui en général n'ont fait que très peu – n'ont rien fait pour ces citoyens-là. ⁸²

Les journalistes font donc partie de ce complot gauchiste qui a pour seul objectif de tout faire pour que les Italiens ne sachent pas ce que Berlusconi a fait pour eux. Il clame qu'il a fait beaucoup plus pour les plus défavorisés que les gouvernements de gauche et que cette vérité est cachée par les journalistes qui sont au service de ses opposants politiques.

Il ne se contente pas de critiquer les journalistes qui lui sont défavorables, il prend effectivement des mesures contre des journalistes qui prennent position contre lui ou contre ses décisions politiques. Ainsi, le journaliste Indro Montanelli, pourtant très conservateur, a été évincé du journal *Il Giornale*, propriété de la famille Berlusconi, qui est devenu par la suite une arme politique de Berlusconi. Le 18 avril 2002, lors d'une visite officielle en Bulgarie, il s'est exprimé en faveur de l'évincement de la Rai de ses principaux critiques : « *L'usage que [Enzo] Biagi ... Comment s'appelait l'autre ? [Michele] Santoro ... Mais l'autre ? [Daniele] Lutazzi, ont fait de la télévision publique, payée avec l'argent de tous, est un usage criminel. Et moi, je crois que c'est un devoir précis de la part de la nouvelle équipe dirigeante [de la Rai] de ne plus permettre que*

⁸¹ *Ho troppa stima dell'intelligenza degli Italiani, per pensare che ci sono in giro così tanti coglioni che possano votare facendo il proprio disinteresse.*

⁸² *Perché la sinistra è ancora preponderante nelle redazioni e fa di tutto per nascondere quanto fatto dal Governo Berlusconi. Soprattutto, questa sinistra ha il terrore che da un'informazione corretta risulti che questo Governo ha fatto molto per le categorie più deboli, a reddito più basso, per i disoccupati e i bisognosi, mentre i governi dell'Ulivo - che poco hanno fatto in generale - per quei cittadini non hanno fatto nulla.*

cela se fasse. »⁸³. Le raisonnement de Berlusconi est simple : les Italiens m'ont donné une majorité au Parlement et donc il faut que les institutions soutiennent ma politique. La Rai est financée par l'Etat et par conséquent, il faut qu'elle s'aligne sur les politiques gouvernementales. Les présentateurs des émissions politiques ne respectent pas cette logique et ils font donc un usage criminel de la Rai. Dans son affirmation, il demande les noms de deux de ses adversaires, ce qui est un procédé pour mieux accentuer son mépris. Quand il dit que c'est le devoir de la direction d'empêcher que ces présentateurs se manifestent de nouveau, il parle d'un devoir envers les Italiens car selon le raisonnement de Berlusconi, les idées de Lutazzi, Santoro et Biagi sont contraires aux volontés des Italiens. A la suite de « *l'Edit bulgare* », ces trois critiques ont été évincés de la Rai : si on est critique vis-à-vis du gouvernement, vous n'avez pas votre place à la Rai. Ce qui vaut pour la magistrature, vaut également pour le journalisme. Selon Berlusconi, ils sont tous contre lui : « *Je peux vous (Bruno Vespa, présentateur de Porta a Porta) donner une longue liste, que vous connaissez, à partir d'Annozero, de Report, de Ballarò, de tous les spectacles de Rai3 entre 9 heures et minuit, ce sont toutes des émissions toujours et uniquement contre mon orientation politique, contre mon gouvernement et très souvent également contre ma personne* »⁸⁴ (Vespa, 15/09/09). Il oublie toutefois que lui-même, il est éditeur d'un journal important (*Il Giornale*) et d'un magazine d'actualité (*Panorama*) qui ont une influence considérable dans la presse écrite. Berlusconi ajoute encore que peu importe s'il se trouve au pouvoir ou dans l'opposition, les journalistes de gauche le critiquent toujours. Mais à la différence des journalistes de *Il Giornale* et *Panorama* ceux de la Rai ne sont pas des salariés de Berlusconi, comme le lui rappelle Michele Santoro : « *Je suis un salarié du service public, je ne suis pas votre salarié* »⁸⁵, en réaction au ton agité et commandeur du Président du Conseil, qui réagit par téléphone à une émission politique de la Rai et qui lui reproche de s'attaquer à lui.

Même lorsque Berlusconi accepte de se faire interviewer par des journalistes qu'il considère comme ses adversaires, il cherche la confrontation. Cette attitude de sa part se laisse résumer dans une altercation entre lui et la journaliste de Rai3, Lucia Annunziata (annexe 5)⁸⁶. Nous traitons un extrait de cette interview qui montre la façon dont Silvio Berlusconi exploite l'antagonisme qu'il crée lui-même avec les journalistes afin de s'afficher comme le champion de l'antisystème. Sa stratégie dans cette interview est claire. Il bafoue toutes les règles qui régissent une interview journalistique jusqu'à ce que la journaliste le somme de se conformer aux conventions qui forment le cadre de l'émission politique. Dans l'extrait que nous avons étudié, il

⁸³ *L'uso che Biagi... Come si chiama quell'altro? Santoro... Ma l'altro? Lutazzi, hanno fatto della televisione pubblica, pagata coi soldi di tutti, è un uso criminoso. E io credo che sia un preciso dovere da parte della nuova dirigenza di non permettere più che questo avvenga* (TG2, 2002).

⁸⁴ *Io le (Bruno Vespa) posso fare un elenco lungo che lei conosce partendo da Annozero, da Report, da Ballarò, di tutti gli spettacoli di seconda serata della Rai3, tutte trasmissioni sempre unicamente contro la mia parte politica, contro il mio governo e molto spesso anche contro di me.*

⁸⁵ *Io sono un dipendente del servizio pubblico, non sono un suo dipendente* (Santoro, 2001).

⁸⁶ Annunziata (2006).

s'agit de la politique économique du gouvernement sortant dont Berlusconi était le chef. La journaliste conteste les affirmations de Berlusconi concernant son bilan économique et elle montre surtout qu'elle veut s'en tenir à ses principes de journaliste. Berlusconi en revanche a d'autres objectifs à atteindre lors de cette interview. La première étape consiste à clamer qu'il a le droit de dire ce qu'il veut, sans avoir à respecter quelque règle conventionnelle que ce soit. Il refuse de répondre aux questions que lui pose Lucia Annunziata clamant que ces questions n'intéressent que la journaliste et pas les téléspectateurs. Il veut parler des sujets qu'il a préparés parce qu'il a « à disposition cette interview ». Il accuse la journaliste de ne rien comprendre à l'économie : « *Je comprends que vous n'êtes pas très douée en économie* ». Il affirme que la journaliste est « *une violente* » parce qu'elle ne lui donne pas la possibilité de dire ce qu'il veut. S'il ne peut pas dire ce qu'il voulait dire il menace de s'en aller : « *Maintenant vous me laissez parler. Maintenant ayez la courtoisie de me laisser répondre. Sinon, je me lève et je m'en vais. Compris ?* ». Il essaie donc de maîtriser le cadre de l'interview.

La journaliste est attaquée dans son professionnalisme. Tout d'abord, pour garder sa crédibilité comme journaliste, elle doit défendre ses principes déontologiques. Mais elle doit également faire attention à ne pas se faire cataloguer comme une anti-berlusconienne, parce qu'il est évident que Berlusconi est venu à cet effet. Il l'accuse d'être une violente parce qu'elle ne lui laisserait pas l'occasion de s'exprimer et la dénigre en mettant en doute ses compétences dans le domaine économique. La journaliste ne bronche pourtant pas, répétant seulement que c'est elle qui pose les questions. Berlusconi l'accuse ensuite de faire un usage inapproprié de la télévision publique en disant que la RAI est à tous les Italiens, sous-entendant qu'elle n'a aucune légitimité de décider ce que se passe pendant l'interview, sûrement pas face à celui qui a été élu par une majorité des Italiens. La journaliste se contente de rappeler que c'est elle qui décide de ce qui se passe durant l'émission. Berlusconi parvient cependant à atteindre son objectif lorsqu'il lui ordonne de se taire, menaçant de partir. Lucia Annunziata lui rappelle qu'il n'a pas le droit de dire une chose pareille et elle lui dit de retirer cette menace.

Berlusconi fait usage de cette exigence de la part de la journaliste pour la cataloguer à gauche et pour montrer à l'auditoire qu'il se fait persécuter jusque sur le plateau de la télévision publique. Il dit à la journaliste : « *Vous ne pouvez pas me dire ce que je dois faire. Moi, je ne décide pas pour vous et vous ne décidez pas pour moi. [...] Je peux dire ce que je veux et vous ne pouvez pas m'empêcher de dire ce que je veux. Ceci, vous voyez, montre un peu que vous êtes de gauche. Vous pensez décider également pour les autres, tandis que moi, je suis un libéral et je décide seulement pour moi-même.* » La journaliste a beau répliquer que lui non plus ne peut dicter les règles du débat, Berlusconi est parvenu à ses fins. Il a trouvé le moyen de la faire passer pour une journaliste de gauche, une journaliste qui ne lui laisse pas l'occasion de s'exprimer, qui veut favoriser l'opposition. Il quitte le plateau en disant qu'elle doit avoir honte de son comportement

et il ajoute ironiquement qu'il remercie la RAI, « *qui est contrôlée par moi ?* » Il fait allusion à l'accusation selon laquelle il contrôlerait l'ensemble des canaux de télévision. Sa prestation de cette soirée prouverait le contraire.

On a vu que Berlusconi, qui définit son parti comme celui qui représente « l'amour »⁸⁷, utilise des expressions pour le moins irrespectueuses envers ses adversaires et il les accuse de conspirer contre la démocratie et contre l'Italie. Malgré le fait que lui-même ne cesse d'insulter ses adversaires politiques, il se dit toujours et partout victime de la haine et du harcèlement de la gauche, des juges et des journalistes, qui voudraient tuer la démocratie et qui iraient à l'encontre de la volonté d'une majorité d'Italiens. Selon lui, ce sont les journalistes, les juges et l'opposition qui ont créé le climat politique dans lequel l'attentat de la Place du Dôme contre Berlusconi pouvait se produire. Lors d'un meeting politique, le 13 décembre 2009, des manifestants avaient bruyamment contesté le chef de gouvernement. En réaction, Berlusconi les avait accusés de vouloir « *transformer l'Italie en une place hurlante, qui crie, qui insulte et qui condamne.* »⁸⁸ Il reprenait ainsi, quasi mot à mot, la même expression qu'il avait utilisée en 1994, lors de son discours annonçant son entrée en politique. Le message qu'il a envoyé à la population n'avait pas changé depuis seize ans. Lorsqu'il se dirigeait en direction de sa voiture, un déséquilibré mental lui a lancé une statuette du Dôme dans le visage, le blessant au nez et à la joue. Après avoir été évacué vers sa voiture, il s'est montré de nouveau, au bout de quelques minutes, à la foule, le visage ensanglanté : comme s'il était un martyr de la politique.

Le porte-parole du parti de Berlusconi, Fabrizio Cicchitto n'a pas de doute quant à l'origine de la « campagne de haine » qui explique l'attentat :

Il y a un réseau qui mène cette campagne, composé par le groupe éditorial Repubblica-L'Espresso, par le quotidien matinal des Tribunaux qu'est « Il Fatto », par une émission de Santoro et par un terroriste médiatique du nom de Travaglio, en plus de plusieurs juges d'instruction qui ont dans les mains des procès, parmi lesquels figurent les plus délicats dans le domaine des liens entre la mafia et la politique, et qui démontrent Berlusconi à la télévision. [...] Et par un parti comme l'IdV, avec son chef Di Pietro, qui ces jours-ci était en train d'évoquer la violence, comme s'il voulait transformer l'affrontement politique en une guerre civile froide, où sont impliqués également les courants les plus justiciers de votre parti, cher monsieur Bersani ⁸⁹ (Repubblica, 15/12/09).

⁸⁷ Berlusconi a publié un livre « *L'amore vince sempre sull'invidia e sull'odio* » (L'amour l'emporte toujours sur la jalousie et la haine). Cf. http://www.ilpopolodellaliberta.it/notizie/arc_17520.htm

⁸⁸ *Vorreste trasformare l'Italia in una piazza urlante, che inveisce, che insulta, che condanna.*

⁸⁹ *A condurre questa campagna è un network composto dal gruppo editoriale Repubblica-L'Espresso, dal quel mattinale delle Procure che è il Fatto, da una trasmissione di Santoro e da un terrorista mediatico di nome Travaglio, oltre che da alcuni pubblici ministeri, che hanno nelle mani alcuni processi, tra i più delicati sul terreno del rapporto mafia politica e che vanno in tv a demonizzare Berlusconi. [...] E da un partito come l'IdV, con il suo leader Di Pietro, che in questi giorni sta evocando la violenza, come se volesse trasformare lo scontro politico in atto in una guerra civile fredda, che coinvolge anche settori più giustizialisti del suo partito, caro onorevole Bersani.*

Bref, tous les acteurs indépendants et critiques en Italie étaient coupables du climat qui aurait mené à l'attentat contre Berlusconi à Milan. Cicchito semble même vouloir instrumentaliser l'attentat à des fins politiques : il accuse ceux qui critiquent Berlusconi de contribuer à des actes de violence, qui, par définition, sont anti-démocratiques. Dans les affiches publiées dans les semaines suivantes par le parti de Berlusconi, l'opposition de gauche, les journalistes et les juges sont accusés d'encourager la haine contre le Président du Conseil. Sur l'affiche (annexe 6 : 12), le parti clame que « *Les Romains sont avec Berlusconi* », donnant l'impression, encore une fois, que Berlusconi est du côté du peuple, tandis que les institutions sont entre les mains de la gauche qui agit seulement en faveur d'elle-même. Si les juges enquêtent sur Berlusconi, ils le font pour l'empêcher de gouverner. Si les journalistes critiquent Berlusconi, ils le font parce qu'ils sont à gauche. Si la gauche s'oppose aux projets de Berlusconi, c'est parce qu'elle ne respecte pas les volontés d'une majorité d'Italiens. Berlusconi se présente comme le dernier rempart qui défend la démocratie et la liberté en Italie.

La question est de savoir si Berlusconi accuse les journalistes critiques et les juges de faire partie d'un complot communiste, dans le cadre d'une stratégie offensive ou défensive. En d'autres mots, est-ce qu'il crée en toute conscience un antagonisme en s'en prenant à eux parce que cela lui permet de gagner des votes, ce qui suppose qu'il a intérêt à laisser s'exprimer journalistes et juges afin d'exacerber les oppositions ? Ou est-ce qu'en revanche, il est confronté à des tendances dangereuses pour sa position politique, nécessitant des interventions médiatiques afin de limiter les dégâts. La première stratégie, qui dans ce cas serait développée délibérément en fonction d'objectifs définis, pourrait être qualifiée d'offensive. La seconde, improvisée en fonction des circonstances judiciaires nécessitant une défense adéquate, pourrait être qualifiée de défensive.

Marco Travaglio, journaliste indépendant et critique, soutient qu'il s'agit d'une stratégie défensive, imposée par les circonstances d'une avalanche de procès menaçant le Président du Conseil. Il énumère trois « légendes », qui constituent en fait trois hypothèses selon lesquelles Berlusconi laisserait la parole à ses ennemis dans les domaines journalistique et judiciaire, afin d'en profiter dans le cadre de sa stratégie de marketing politique. Ensuite, Travaglio démontre que ces trois hypothèses doivent être réfutées (Travaglio, 2010). Voyons ses hypothèses : 1) Di Pietro est le plus grand allié de Berlusconi « *parce qu'il le démontre, parce qu'il parle de ses*

Les coupables selon lui sont donc 1) Le journal *La Repubblica* et l'hebdomadaire *L'Espresso*, tous les deux entre les mains du milliardaire Carlo De Benedetti, rival en affaires de Berlusconi. 2) Le journal indépendant *Il Fatto*, qui consacre beaucoup d'attention aux affaires judiciaires du Président du Conseil. 3) Michele Santoro, l'animateur d'une émission de débats sur Rai3, *Annozero*. 4) Marco Travaglio, journaliste très critique au journal *Il Fatto* et invité habituel de *Annozero*. 5) Les juges d'instruction qui s'occupent des affaires de Berlusconi et qui ont le tort de s'exprimer à la télévision. 6) Antonio Di Pietro, ancien juge et chef du mouvement *Italia dei Valori*, l'Italie des Valeurs, qui lutte contre la corruption en politique. 7) Le Parti Démocratique de Bersani, le principal parti d'opposition en Italie a dans ses rangs également des « *justiciers* ».

*procès, parce qu'il parle de « régime », de censure des médias, parce qu'il organise ou participe à des manifestations de rue et évidemment cela constitue un « assist » à Berlusconi puisque cela lui plaît d'être démonisé et qu'on parle de ses procès, qu'on parle des censures à la télévision [...] »⁹⁰ 2) Michele Santoro est un allié de Berlusconi parce qu' « il le démonte » et ensuite « [Berlusconi] joue la victime et gagne des votes. »⁹¹ 3) Les procès faits à Berlusconi augmentent le nombre de votes en sa faveur : « Plus il y a des procès contre Berlusconi, plus Berlusconi gagne des votes. Quand les procès disparaîtront, ce sera la fin de Berlusconi parce qu'il ne pourra plus jouer la victime des toges rouges. »⁹² Si ces hypothèses étaient crédibles, cela voudrait dire que Berlusconi devrait promouvoir l'apparition d'Antonio di Pietro dans les émissions de télévision, parce que cela lui permettrait de gagner des votes. Que fait Berlusconi en revanche : il va jusqu'à licencier Enrico Mentana, un des animateurs vedettes de l'information d'une de ses chaînes, parce qu'il invite trop souvent Di Pietro. Berlusconi intervient auprès de la RAI afin de faire disparaître Annozero, l'émission de Michele Santoro, des écrans : « Donc Berlusconi – et je lui ferais confiance vu qu'en quinze ans il n'a jamais commis de mauvais pas médiatiques, parce qu'il s'agit de son métier, il est expert publicitaire et sur ce point il faudrait le prendre comme exemple – Berlusconi retient que le plus grand obstacle médiatique pour lui est Annozero, qui parle dans les émissions de ses déboires judiciaires [...]. »⁹³ Berlusconi essaie de limiter l'impact de cette mauvaise publicité sur l'opinion en essayant de faire évincer les journalistes critiques de la RAI et de ses propres chaînes de Mediaset. De plus, il a fait passer un grand nombre de lois « *ad personam* », désignées à sa mesure afin de le sauver des procès judiciaires, étant en mesure de faire voter ces lois par une majorité au Parlement acquise à sa cause (Biagi, 2006 : 202-204).*

Sur la base de ces faits, on peut conclure que l'objectif principal de Berlusconi en ce qui concerne ses déboires judiciaires, est de faire arrêter les procès et de diminuer le plus possible l'attention médiatique sur le rôle qu'il y joue, c'est-à-dire une stratégie défensive. A partir de là, l'essentiel est de décrédibiliser les propos de ses adversaires et il le fait à travers la construction de son discours. Il assimile les juges qui le mettent en examen et les journalistes qui parlent de ces faits, à l'opposition politique. Au lieu de les considérer comme des acteurs de la société qui ont leurs rôles institutionnels à jouer, respectivement dans le domaine judiciaire et journalistique, il les accuse de faire le jeu de la gauche et même d'avoir comme objectif de l'évincer du pouvoir. Il les décrit non comme des arbitres indépendants, mais comme des

⁹⁰ *Perché lo demonizza, perché parla dei suoi processi, perché parla di regime, di censura mediatica, perché organizza o partecipa a manifestazioni di piazza e questo naturalmente è un grosso assist a Berlusconi perché lui ama essere demonizzato, che si parli dei suoi processi, che si parli delle censure televisive [...].*

⁹¹ *Un'altra leggenda metropolitana è che Santoro sia un altro alleato [...] lo demonizza, l'altro [Berlusconi] fa la vittima e guadagna voti [...]*

⁹² *[...] i processi a Berlusconi portano voti a Berlusconi, più ci sono processi a Berlusconi, più Berlusconi guadagna voti, quando spariranno i processi, Berlusconi sarà finito perché non potrà più fare la vittima delle toghe rosse [...].*

⁹³ *Quindi Berlusconi, mi fiderei di lui, visto che in questi 15 anni non ha mai sbagliato una mossa dal punto di vista mediatico, perché è il suo mestiere, è il pubblicitario, da lì bisognerebbe prendere un po' di esempio da lui, Berlusconi ritiene che il suo principale ostacolo dal punto di vista mediatico sia Annozero [...].*

acteurs complices de l'opposition ayant un agenda caché. Cette représentation des choses fait partie d'un effort de redéfinition de sa propre image au sein de l'opinion. Si les juges qui s'intéressent à lui et les journalistes qui y consacrent de l'attention, sont indépendants, cela veut dire que Berlusconi est suspect d'avoir violé des lois et dans ce cas de figure, il est potentiellement un criminel. Si, en revanche, il parvient à convaincre l'opinion publique que les juges ont des motivations cachées, qu'ils ne s'intéressent à lui que parce qu'ils sont au service de la gauche, que les journalistes n'ont qu'un objectif : le chasser du pouvoir, il n'est plus un présumé criminel, mais un persécuté. La démonisation des juges et des journalistes fait partie d'un retravail de son image. Pour parvenir à réaliser cette représentation, il faut exacerber l'opposition avec des journalistes indépendants et avec la justice. Il le fait en rappelant sans cesse que les journalistes sont de mauvaise foi et qu'ils ne lui permettent pas de s'exprimer. On en a vu un grand nombre d'exemples dans l'interview avec Lucia Annunziata que nous avons analysée plus tôt. En outre, Berlusconi a compris que cette stratégie d'opposition complète avec les journalistes lui permettait également de parer de façon efficace les critiques émises dans les médias quant à son bilan de gouvernement.

Il crée donc, à travers son discours, un climat de tension afin d'angoisser l'opinion en martelant que la démocratie est menacée de toutes parts. Ezio Mauro, éditorialiste du journal de gauche, *La Repubblica*, caractérise ce discours berlusconien comme suit :

*La culture, qui domine aujourd'hui chez Berlusconi, [est celle] des « tons forts », avec l'intimidation des adversaires, des insultes, des poussettes, un mélange de dilettantisme et de force, dans l'illusion révolutionnaire de vivre chaque instant comme un passage d'un défi épocal, loin de la médiocrité de la politique, mais dans l'épopée populiste d'une aventure mythique, avec le Cavaliere invincible en soldat de la liberté dans un pays dominé par des communistes et des agents du Mal qui conspirent contre le Bien absolu qui équivaut au domaine berlusconien. [...] C'est clair que le berlusconisme fait gagner électoralement la droite, mais ensuite il la tient prisonnière d'une subculture musclée et hurlante, anti-institutionnelle, miracoliste, titanique et populiste.*⁹⁴

Mauro signale que même si le berlusconisme fait gagner la droite, il le fait au prix d'une altération considérable du climat politique en Italie. Il a écrit ces lignes en 2003 et depuis, le niveau du débat politique ne s'est pas amélioré, comme on a pu le constater à travers les déclarations de Berlusconi qu'on a traitées.

Berlusconi est le maître absolu de la droite italienne et avec son influence médiatique et

⁹⁴ [...] *la cultura, oggi vincente in casa Berlusconi, [è quella] dei "toni forti", con l'intimidazione degli avversari, gli insulti, la spallata, un misto di dilettantismo e di forza, nell'illusione rivoluzionaria di vivere ogni momento come passaggio di una sfida epocale, fuori dalla mediocrità della politica, ma dentro l'epica populista di un'avventura mitologica, con il Cavaliere invincibile alfiere della libertà in un Paese dominato da comunisti e agenti del male che congiurano contro il bene supremo, coincidente col dominio berlusconiano. [...] E' chiaro che il berlusconismo fa vincere elettoralmente la destra, ma poi la tiene prigioniera di una sub-cultura muscolare e gridata, anti-instituzionale, miracolistica, titanica e populista [...].* (Mauro, 2003).

son charisme, il écrase tous ses concurrents au sein de son parti. Ceci au grand désespoir du numéro deux du *Peuple de la Liberté*, Gianfranco Fini qui se plaint de la conception que Berlusconi se fait de la démocratie : « *L'homme confond le consensus populaire qu'il a évidemment et qui lui donne la légitimité de gouverner, avec une sorte d'immunité vis-à-vis de tout autre autorité de garantie et de contrôle que ce soit. La magistrature, la Cour de Comptes, la Cour de Cassation, le Chef de l'Etat, le Parlement, puisqu'il est élu par le peuple [...] Il confond le leadership avec la monarchie absolue.* » (Finì, 01/12/09).⁹⁵ Ce sont des mots durs qui soulignent que même au sein de son propre parti, il y a des doutes quant à l'attitude de Berlusconi vis-à-vis des institutions et des médias. La légitimité qui s'appuie sur la volonté populaire ne donne pas carte blanche à un chef de gouvernement de faire ce que bon lui semble. Il y a des règles qui valent pour tous et même lors d'un interview, comme face à Lucia Annunziata, il faut se conformer aux conventions qui régissent le cadre. De plus, s'opposer systématiquement à l'ensemble des institutions ne contribue pas au bon fonctionnement de la démocratie. Fini conclut : « *Il a le droit de gouverner et il a le devoir de respecter les autres pouvoirs : le pouvoir judiciaire, le Parlement et évidemment tous les organismes de garantie qui existent dans notre Constitution et qui ont des prérogatives précises [...].* » (Finì, 01/12/09).⁹⁶ Il n'apprécie pas le manque de respect pour les institutions que Berlusconi accuse sans cesse de partialité.

La réaction de Berlusconi vis-à-vis de Gianfranco Fini a été à la hauteur des critiques : comme il l'avait fait pour les juges et les journalistes qui ne lui étaient pas favorables, Berlusconi a essayé de marginaliser celui qui est sans doute son adversaire principal en politique. La stature personnelle de Fini, son influence auprès de l'électorat du sud et la fonction de Président de l'Assemblée, le protègent toutefois pour l'instant et lui permettent de continuer à critiquer Berlusconi. Ce dernier tente de l'isoler au sein du *Peuple de la Liberté* et lors d'un congrès du parti, le 23 avril 2010, il l'a violemment attaqué et l'a accusé d'abuser de sa fonction de Président de la Chambre dans des déclarations politiques : il a compris parfaitement que c'est cette fonction qui permet à Fini de le critiquer librement sans que le chef du gouvernement puisse le faire taire. Fini continue donc de le critiquer sur la justice, sur la démocratie à l'intérieur du parti et sur le manque de respect dont fait preuve Berlusconi, envers les institutions en général.

⁹⁵ *L'uomo confonde il consenso popolare che ovviamente ha e che lo legittima a governare, con una sorta di immunità nei confronti di qualsiasi altra autorità di garanzia e di controllo. Magistratura, Corte dei Conti, Cassazione, Capo dello Stato, Parlamento, siccome è eletto dal popolo [...] Confonde la leadership con la monarchia assoluta.*

⁹⁶ *Ha il diritto di governare e il dovere di rispettare gli altri poteri: quello giudiziario, il Parlamento e ovviamente tutti gli organismi di garanzia che nella nostra costituzione ci sono e hanno prerogative ben precise, la Corte costituzionale, il capo dello Stato, le varie magistrature.*

RÉSUMÉ DU QUATRIÈME CHAPITRE.

Nous avons commencé ce troisième chapitre en utilisant la métaphore de la guerre appliquée au débat politique. Cette métaphore peut être utilisée pour l'ensemble des stratégies de communication dont Silvio Berlusconi fait usage contre ses adversaires politiques. Berlusconi utilise des tactiques afin de rendre impossible l'échange et il porte de grands préjudices aux institutions : il lance des attaques personnelles vis-à-vis de ses adversaires, il reproche aux juges de le harceler, il attaque les journalistes en mettant en question leurs compétences et leur honnêteté. Il veut montrer qu'il ne fait pas partie du « système » et qu'il en est même victime: « *Je suis l'homme politique le plus persécuté de toute l'histoire, de toutes les époques du monde* » (Repubblica, 09/10/09)⁹⁷.

A travers son discours, il crée une atmosphère de tension en s'appuyant sur l'antagonisme avec ses opposants et en utilisant son influence sur les médias. Berlusconi dénonce l'ensemble des institutions qui seraient, selon lui, entre les mains de la gauche, avec la complicité des juges et des journalistes. L'objectif de cette conspiration « communiste » serait de mettre fin à la démocratie et des libertés. Berlusconi est le seul à ne pas faire partie de ce système et par conséquent il devient le dernier rempart contre la dictature. Cette représentation est partiellement fondée sur la stratégie offensive qu'il applique : elle s'inscrit dans la logique du discours de son entrée en politique en 1994 et du Crédo laïc de 2004 qui consiste à dépeindre la gauche comme le Mal absolu et l'ennemi de l'Italie et à faire passer Berlusconi comme l'incarnation du Bien et du progrès. Mais il y a également un volet défensif de cette stratégie car Berlusconi est poursuivi par la justice et ce fait menace son image et ses intérêts commerciaux et politiques.

Cette stratégie de la tension, fondée sur le non-respect des institutions et des règles risque de laisser des traces puisqu'elle inculque à l'opinion un sentiment de méprise et de méfiance vis-à-vis de la justice, des média et de l'Etat. Même le numéro deux de son propre parti, Gianfranco Fini a compris le danger et dénonce cette attitude. Il s'agit d'une communication de la terre brûlée, qui permet à Berlusconi de gagner sur le court terme, mais qui change les habitudes, les hommes politiques et l'attitude de l'opinion publique d'une façon très défavorable pour l'avenir. Sur la méprise et la méfiance, on ne saura jamais construire un débat de fond.

⁹⁷ Sono l'uomo politico più perseguitato di tutta la Storia, di tutte le epoche del mondo.

CONCLUSIONS

Lorsqu'en 1994, la classe politique italienne est secouée par les affaires de corruption du Tangentopoli, Silvio Berlusconi est avant tout connu comme président de l'AC Milan et comme propriétaire de plusieurs chaînes de télévision privée. Les mandats d'arrêts lancés contre son protecteur politique Bettino Craxi et sa fuite vers la Tunisie vont le contraindre cependant à entrer sur la scène politique. Une scène où il est entré en homme d'affaires, où il s'est muté en Messie, avant de devenir lui-même, c'est-à-dire le surhomme autoproclamé qui s'adjuge le droit de tout dire et de tout faire et pour qui aucune loi ou restriction ne semble plus valoir. Cette évolution temporelle se retrouve dans le discours du Cavaliere que nous avons étudié.

Le 26 janvier 1994, Berlusconi apparaît sur l'écran de la télévision pour annoncer son entrée en politique. Il s'adresse aux Italiens pour solliciter leur soutien et il le fait d'une façon inédite : en lançant un message à la population à travers un appel bref et compréhensible pour tous. Dans cet appel il se démarque de l'ancienne classe politique qui lui a toutefois permis de s'enrichir et de devenir l'homme d'affaires le plus puissant du pays. Il évoque un espoir : l'espoir d'un meilleur avenir, d'un meilleur gouvernement pour l'Italie, d'un pays plus moderne et plus fort. Il se présente comme l'homme d'affaires ayant atteint les sommets du succès dans sa vie professionnelle, mais qui, dans un élan d'autosacrifice, veut mettre ses compétences au service de la Nation. Il crée l'image d'un homme politique à partir de son image d'entrepreneur : il se fonde sur ce que l'auditoire sait de lui pour entrer dans un nouveau rôle.

Selon Berlusconi, les électeurs ont un choix à faire à un moment historique pour l'Italie. Vont-ils faire confiance à lui ou à la gauche ? Vont-ils voter pour une gauche qui se dit libérale et démocratique, mais qui est en réalité communiste et totalitaire ? Ou donneront-ils leurs voix à un homme qui aime son pays, qui croit en la liberté, en la modernité et qui veut se battre pour l'avenir des générations futures ? Berlusconi est un publicitaire de métier et il sait toucher son auditoire : l'opposition créée volontairement entre lui et ses adversaires de gauche, donne pleinement une signification à l'enjeu de ces élections. Il exploite et s'approprie les notions du progrès, de la liberté et de la Nation, tandis qu'il oppose l'espoir incarné par lui-même à l'angoisse inspirée par la gauche cryptocommuniste. La symbolique de *Forza Italia* s'insère dans ces notions, à la fois en ce qui concerne son nom, son logo et les couleurs que le parti utilise.

Dans le discours de 1994, qui vise à retravailler son image, Berlusconi fait un usage constant de l'implicite. A travers des enthymèmes, il développe une argumentation, fondée sur les connaissances et les idées reçues de l'auditoire, qui a pour objectif de souligner les aptitudes de Berlusconi pour gouverner le pays. Les Italiens veulent plus d'efficacité, ils n'ont d'autre choix que de voter pour la candidature de Silvio Berlusconi et son parti *Forza Italia*. Le statut d'entrepreneur est la source même de l'espoir qu'il suscite auprès de l'opinion.

Lors du dixième anniversaire de Forza Italia en 2004, Berlusconi fait une nouvelle fois preuve d'inventivité discursive en utilisant la forme de la liturgie, le Crédo, pour faire passer son message politique. Il reprend le terme de « lecture » pour indiquer les parties de son discours, qui sont au nombre de douze, comme dans le crédo catholique. Le catholicisme, ses rites et ses conventions font partie de la vie quotidienne des Italiens et en utilisant le Crédo comme format de présentation, Berlusconi sait qu'il inscrit son message dans la doxa de son auditoire. A travers le format du discours, il donne une signification supplémentaire au fond du message : les idées mises en avant acquièrent une dimension quasi-religieuse. Le rapprochement entre le libéralisme et le catholicisme, tant recherché par Berlusconi, est le point où se rencontrent la forme et le fond du discours. Dans la forme on retrouve l'objectif visé par le fond du message, tandis que le fond se prolonge dans la façon dont il est présenté.

La plupart des valeurs prônées par Berlusconi dans son Crédo se sont peu modifiées par rapport au discours de 1994. On constate cependant que l'idée que Berlusconi se fait de son propre rôle a changé : il n'est plus simplement un entrepreneur qui cherche à convaincre son auditoire de le suivre, mais il se présente dans son discours comme une autorité qui se permet de donner des leçons, d'expliquer la réalité des choses. Si en 1994, il disait que l'homme providentiel n'existe pas, il présente en 2004 un texte dont la forme est empruntée à la religion et qui est un appel solennel à faire confiance à la seule personne en mesure de sauver l'Italie : lui-même. L'entrepreneur est devenu le Messie.

Entre 2001 et 2006, Berlusconi est devenu le Président du Conseil italien avec la plus grande longévité gouvernementale depuis la seconde guerre mondiale. Cette longue période au pouvoir lui a permis de changer l'Italie en fonction de ses propres intérêts, mais lui a donné également une responsabilité supplémentaire devant les électeurs. D'autant plus qu'en 2001, il avait, dans le Contrat avec les Italiens, pris un certain nombre d'engagements très concrets. Tout au long de son mandat, il avait déjà préparé les élections de 2006 en expliquant l'action du gouvernement et en montrant les efforts entrepris pour tenir les engagements. De plus, le bilan qu'il avait publié, censé répondre au Contrat, démontrait qu'il avait tenu ses promesses.

Confronté à une opposition qui n'était pas du même avis, Berlusconi a employé tous les moyens afin de sauver sa face et de conserver sa fonction, tout en dénigrant ses adversaires. En 1994 et 2004, il avait déjà fréquemment accusé ses opposants de gauche d'être des communistes, mais après 2006, les méfaits qu'il leur impute deviennent de plus en plus extrêmes. Il va même jusqu'à soutenir que la gauche, si elle arrivait au pouvoir, sèmera la mort et la souffrance dans tout le pays. Romano Prodi, en tant qu'homme politique respecté, ne serait que la face débonnaire du communisme : l'idiot utile qui cacherait une Italie masquée composée de communistes qui ne rêveraient que d'installer un régime totalitaire. Le dernier rempart contre la dictature, le seul capable d'arrêter les communistes, est Berlusconi.

En s'inspirant du thème du communisme, il crée une représentation cohérente selon laquelle les critiques de ses adversaires sont de mauvaise foi, puisque la gauche quand elle était au pouvoir n'a fait que favoriser ses propres intérêts, à l'image des dirigeants de l'URSS. Le manque de respect vis-à-vis de sa personne de la part de ses adversaires, il l'explique par le fait que ses opposants sont communistes. Si lui-même lance des attaques personnelles aux personnalités de gauche, il le fait parce qu'il n'a pas d'autre choix puisque ses adversaires communistes maîtrisent l'ensemble des institutions de l'Etat. Ils font partie d'une grande conspiration composée d'hommes politiques, de juges et de journalistes, qui font tout pour empêcher Berlusconi de gouverner. Ils organisent des procès politiques afin de condamner quelqu'un qui veut faire le Bien du pays. Ils déforment la réalité en écrivant des mensonges dans les journaux et même à la télévision, les journalistes essaient de subvertir la démocratie en attaquant celui qui a obtenu une majorité des suffrages aux élections. En lançant des accusations à tous ceux qui osent le critiquer et en se comportant comme un persécuté permanent, il dépasse toutes les frontières qui normalement délimitent ce qu'un homme politique peut affirmer. Berlusconi se croit tout permis sans respecter les institutions et les conventions, parce que, selon ses dires, il défend la démocratie et la liberté des Italiens contre ce système même.

Il viole sans cesse les institutions, il bafoue l'ensemble des conventions qui régissent la vie politique, tout en clamant de défendre la démocratie. Pour rester au pouvoir, il abuse de tous les moyens dont il dispose pour influencer son opinion. Et pour cause : s'il ne détient plus le pouvoir, il risque de finir comme son ami Craxi, poursuivi par la justice et contraint à la fuite. Berlusconi ne se préoccupe pas des préjudices qu'il porte aux institutions, de la méfiance qu'il sème dans la société, du mépris qu'il suscite auprès de l'opinion. Le profit sur le court terme est plus important que toute autre considération, une conception qui fait peur aux observateurs indépendants, mais aussi au sein de son propre parti. Mais tant qu'il fait gagner la droite, faisant un usage immodéré des moyens médiatiques et financiers dont il dispose, il est incontestable.

Berlusconi est un génie publicitaire qui dispose des moyens médiatiques pour montrer aux Italiens ce qu'il veut qu'ils voient et conditionner ainsi la perception de son auditoire et de l'électorat. Il est constamment menacé par la justice, mais dispose d'une armée d'alliés politiques qui sont ou étaient aussi ses salariés, qui défendent ses intérêts en votant des lois qui le protègent. En se présentant d'abord comme un entrepreneur en mesure de susciter l'espoir de ses concitoyens, il s'est fait une place dans l'arène politique. En créant sa religion de la liberté, il s'est constitué un clan inconditionnellement dévoué à sa personne. Disposant de tous les moyens, il s'octroie le droit de tenir un discours sans aucun frein moral, avec toutes les conséquences que cela comporte pour l'avenir des institutions. Berlusconi n'est pas un mégalomane car le mégalomane vit dans l'illusion de tout pouvoir maîtriser, alors que Berlusconi en est effectivement capable. Dans son discours, comme dans les faits.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amossy, R. (2006), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin.
- Aristote (1990), *Organon v. les Topiques*, trad. et notes J. Tricot, Paris, Vrin.
- Aristote (1991), *Rhétorique*, trad. Ruelle, introd. M. Meyer, commentaire B. Timmermans, Paris, Livre de Poche.
- Barthes, R. (1975), *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil.
- Barthes, R. (1994), « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Recherches rhétoriques*, Paris, Seuil.
- Copi, I. et Burgess-Jackson, K. (1992), *Informal logic*, New Jersey, Prentice Hall.
- Danblon, E. (2005), *La fonction persuasive. Anthropologie du discours rhétorique ; origines et actualité*, Paris, A. Colin.
- Ducrot, O. (1972), *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.
- Floch, J.-M. (1990), *Sémiotique, marketing et communication : Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF.
- Grice, P. H. (1979), « Logique et conversation », *Communications* 30, pp. 57-72.
- Koren, R. (1996), *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse ou la mise en mots du terrorisme*, Paris, L'Harmattan.
- Lakoff, G. et Johnson, M. (1985), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- Lugrin, G. (2006), *Généricité et intertextualité dans le discours publicitaire de presse écrite*, Bern, ESI.
- Maingueneau, D. (1991), *L'analyse du discours*, Paris, Hachette.
- Maingueneau, D. (1993), *Le contexte de l'oeuvre littéraire. Enonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.
- Meyer, M (1986), *De la métaphysique à la rhétorique*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles (EUB).
- Milza, P. (2005), *L'histoire de l'Italie, des origines à nos jours*, Paris, Fayard.
- Mondini, S. et Semenza, C. (2006), « How Berlusconi keeps his face », *Cortex* 42, pp. 332-335.
- Paolucci, C. et Hopkin, J. (1999), « The business firm model of party organization », *EJPR* 35, pp. 309-339.
- Paolucci, C. (2001), « Forza Italia, un non-parti aux portes de la victoire », *Critique internationale* 10, pp. 12-20.
- Perelman, C. et Olbrechts O. (1970), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, EUB.

Perelman, C. (1977), *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin.

Plantin C. (1995), « L'argument du paralogisme », *Hermès* 15, Argumentation et rhétorique I, pp. 245-269.

Trognon, A. et Larrue, J. (1994), *Pragmatique du discours politique*, Paris, Armand Colin.

SOURCES JOURNALISTIQUES

Biagi, E. (2006), *Quello che non si doveva dire*, Milan, Rizzoli-Corriere della Sera.

Fini, G. (2009), « Fini, fuorionda su Berlusconi », *La Repubblica* (01/12/09). Disponible sur : http://www.repubblica.it/politica/2009/12/01/news/fini_fuorionda_su_berlusconi_ha_il_consenso_per_governare_ma_non_limmunita_assoluta-1822252/

Mauro, E. (2003), « Il fattore B che ci allontana dal resto dell'Europa », *Repubblica* (03/07/03). Disponible sur : <http://www.repubblica.it/online/esteri/semestredue/fattore/fattore.html>

Leijendekker, M. (2007), *Het land van de krul, Italië achter de schermen*, Amsterdam, Prometheus.

Repubblica (2003), « Il duello verbale Schulz-Berlusconi », *Repubblica* (02/07/03). Disponible sur : <http://www.repubblica.it/online/esteri/semestredue/litigio/litigio.html>

Repubblica (2009), « Sono il più perseguitato della storia », *Repubblica* (09/10/09). Disponible sur : <http://www.repubblica.it/2009/10/sezioni/politica/giustizia-13/conf-berlusconi/conf-berlusconi.html>.

Repubblica (2009), « Cicchitto parla di un « network dell'odio » e accusa Repubblica et l'Espresso », *Repubblica* (15/12/09). Disponible sur : http://www.repubblica.it/politica/2009/12/15/news/cicchitto_parla_di_un_network_dellodio_e_accus_a_la_repubblica_e_lespresso-1822077/

Repubblica (2009), « Berlusconi, noi partito dell'amore ? E' proprio così. », *Repubblica* (26/12/09). Disponible sur : <http://www.repubblica.it/ultimora/politica/BERLUSCONI-NOI-PARTITO-DELLAMORE-E-PROPRIO-COSI/news-dettaglio/3743282>

Ferrigolo, A. (2009), « Generazione io, viaggio nel paese dove conto solo io », *Il Venerdì di Repubblica* (24/07/09).

Franchetti, M (2010), *The Berlusconi show*, BBC (17/03/10).

Ricolfi, L. (2006), « Tempo scaduto », *La Stampa* (15/02/06). Disponible sur : http://www.lastampa.it/web/cmstp/tmp/Rubriche/editoriali/gEditoriali.asp?ID_blog=25&ID_articolo=462&ID_sezione=&sezione

Stille, A. (2006), *Silvio Berlusconi, de inname van Rome*, Amsterdam/Antwerpen, Atlas.

Travaglio, M. (2010), *Arbitri venduti*, Passaparola (15/03/10). Disponible sur : http://www.beppegrillo.it/2010/03/passaparola_lun_57.html#_p2

SOURCES DES EXTRAITS ANALYSÉS

Annunziata, L. (2006), *In mezz'ora*, Rai Tre (12/03/06).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=-ZSLtcP6SwU>

Floris, G. (2005), *Ballarò*, Rai Tre (04/05/05).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=mfnFvHdhtw4&feature=related>

Berlusconi, S. (1994), *La discesa in campo*, Rai Tre (26/01/94).

Disponibile sur : http://www.youtube.com/watch?v=hiNm_pQGm_8&feature=related

Berlusconi, S. (2001), *Le contrat avec les Italiens*, Il Governo Berlusconi,

Disponibile sur : <http://2001-2006.governoberlusconi.it/>

Forza Italia (2004), *Il credo laico di Forza Italia*, Sito ufficiale del Popolo della Libertà.

Disponibile sur : <http://www.ilpopolodellaliberta.it/forzaitalia/credolaico.pdf>

Forza Italia (2006), *5 anni di lavoro per l'Italia*, Il Governo Berlusconi,

Disponibile sur : <http://2001-2006.governoberlusconi.it/>

Santoro (2001), *Il raggio verde*, Rai Tre (16 mai 2001).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=PgUFclMkPhk&feature=fvw>

Sky (2006), *Intervento del premier Berlusconi al congresso Confcommercio*, SkyTG24 (04/04/06).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=Shre4CMbigI>

Sky (2008), *Intervento del premier Berlusconi al congresso Confesercenti*, SkyTG24 (25/06/08).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=hHTBvLxPmTQ>

TG2 (2002), *Conferenza stampa del premier Berlusconi*, Rai Due (18/04/02).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=8Q55Te1p6yY&NR=1>

Vespa, B. (2001), *Porta a Porta*, Rai Uno (08/05/01).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=JlcSlkWWCtg>

Vespa, B. (2006), *La sfida finale tra Prodi e Berlusconi*, Rai Uno (03/04/06).

Extrait 1 disponible sur : <http://www.youtube.com/watch?v=7AD2eD42qow>

Extrait 2 disponible sur : <http://www.youtube.com/watch?v=IIEEM3txV1Zc>

Vespa, B. (2007), *Porta a Porta*, Rai Uno (27/03/07).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=49h5JfUtkc>

Vespa, B. (2008), *Porta a Porta*, Rai Uno (14/09/08).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=CXpi1-rvmgw>

Vespa, B. (2009), *Porta a Porta*, Rai Uno (15/09/09).

Disponibile sur : <http://www.youtube.com/watch?v=4SeP4SwzqUI>

Vespa, B. (2009), *Porta a Porta*, Rai Uno (08/10/09).

Disponibile sur : http://www.youtube.com/watch?v=5zCNzqdp8_I

ANNEXE 1 : LA DISCESA IN CAMPO (ALLOCUTION DU 26/01/94)

L'Italia è il Paese che amo. Qui ho le mie radici, le mie speranze, i miei orizzonti. Qui ho imparato, da mio padre e dalla vita, il mio mestiere di imprenditore. Qui ho appreso la passione per la libertà.

L'Italie est le pays que j'aime. C'est ici que j'ai mes racines, mes espoirs, mes horizons. C'est ici que j'ai appris, de mon père et de la vie, mon métier d'entrepreneur. Ici j'ai appris ma passion pour la liberté.

Ho scelto di scendere in campo e di occuparmi della cosa pubblica perché non voglio vivere in un Paese illiberale, governato da forze immature e da uomini legati a doppio filo a un passato politicamente ed economicamente fallimentare.

J'ai choisi de descendre sur le terrain et de m'occuper de la chose publique parce que je ne veux pas vivre dans un pays non-libéral, gouverné par des forces immatures et des hommes doublement liés à un passé qui est politiquement et économiquement un échec.

Per poter compiere questa nuova scelta di vita, ho rassegnato oggi stesso le mie dimissioni da ogni carica sociale nel gruppo che ho fondato. Rinuncio dunque al mio ruolo di editore e di imprenditore per mettere la mia esperienza e tutto il mio impegno a disposizione di una battaglia in cui credo con assoluta convinzione e con la più grande fermezza.

Pour pouvoir réaliser ce nouveau choix de vie, j'ai présenté justement aujourd'hui ma démission de tous mes fonctions dans le groupe que j'ai fondé. Je renonce donc à mon rôle d'éditeur et d'entrepreneur pour mettre mon expérience et tout mon engagement à disposition d'un combat en lequel je crois avec une conviction absolue et avec la plus grande fermeté.

So quel che non voglio e, insieme con i molti italiani che mi hanno dato la loro fiducia in tutti questi anni, so anche quel che voglio. E ho anche la ragionevole speranza di riuscire a realizzarlo, in sincera e leale alleanza con tutte le forze liberali e democratiche che sentono il dovere civile di offrire al Paese una alternativa credibile al governo delle sinistre e dei comunisti.

Je sais ce que je veux pas et, avec beaucoup d'Italiens qui m'ont donné leur confiance dans toutes ces années, je sais aussi ce que je veux. Et j'ai aussi un espoir raisonnable de réussir à le réaliser, dans une alliance sincère et loyal avec toutes les forces libérales et démocratiques qui éprouvent le devoir civique d'offrir au pays une alternative crédible au gouvernement des gauches et des communistes.

La vecchia classe politica italiana è stata travolta dai fatti e superata dai tempi. L'autoaffondamento dei vecchi governanti, schiacciati dal peso del debito pubblico e dal sistema di finanziamento illegale dei partiti, lascia il Paese impreparato e incerto nel momento difficile del rinnovamento e del passaggio a una nuova Repubblica. Mai come in questo momento l'Italia, che giustamente diffida di profeti e salvatori, ha bisogno di persone con la testa sulle spalle e di esperienza consolidata, creative ed innovative, capaci di darle una mano, di far funzionare lo Stato.

La vieille classe politique italienne a été bousculée par les faits et dépassée par le temps. Le sabotage des anciens gouvernants, écrasés sous le poids de la dette publique et par le système de financement illicite des partis, laisse le pays impréparé et incertain dans le moment difficile du renouvellement et du passage à une nouvelle République. Jamais, l'Italie, qui se méfie à juste titre des prophètes et des sauveurs, n'a eu besoin de personnes qui aient deux pieds sur terre et une expérience consolidée, qui soient créatifs et innovants, en mesure de donner un coup de main et de faire fonctionner l'Etat comme en ce moment.

Il movimento referendario ha condotto alla scelta popolare di un nuovo sistema di elezione del Parlamento. Ma affinché il nuovo sistema funzioni, è indispensabile che al cartello delle sinistre si opponga, un polo della libertà che sia capace di attrarre a sé il meglio di un Paese pulito, ragionevole, moderno.

Le mouvement référendaire a conduit au choix populaire d'un nouveau système d'élection du Parlement. Mais afin que le nouveau système fonctionne, il est indispensable que face au cartel des gauches, s'oppose un pôle des libertés en mesure d'attirer le meilleur d'un pays propre, raisonnable et moderne.

Di questo polo della libertà dovranno far parte tutte le forze che si richiamano ai principi fondamentali delle democrazie occidentali, a partire da quel mondo cattolico che ha generosamente

contribuito all'ultimo cinquantennio della nostra storia unitaria. L'importante è saper proporre anche ai cittadini italiani gli stessi obiettivi e gli stessi valori che hanno fin qui consentito lo sviluppo delle libertà in tutte le grandi democrazie occidentali.

De ce pôle des libertés, devraient faire partie toutes les forces qui se réclament des principes fondamentaux des démocraties occidentales, à partir de ce monde catholique qui a généreusement contribué aux cinquante dernières années de notre histoire unitaire. L'important, c'est de savoir proposer aussi aux citoyens italiens, les mêmes objectifs et les mêmes valeurs qui ont jusque-là, permis le développement des libertés dans toutes les grandes démocraties occidentales.

Quegli obiettivi e quei valori che invece non hanno mai trovato piena cittadinanza in nessuno dei Paesi governati dai vecchi apparati comunisti, per quanto riverniciati e riciclati. Né si vede come a questa regola elementare potrebbe fare eccezione proprio l'Italia. Gli orfani e i nostalgici del comunismo, infatti, non sono soltanto impreparati al governo del Paese. Portano con sé anche un retaggio ideologico che stride e fa a pugni con le esigenze di una amministrazione pubblica che voglia essere liberale in politica e liberista in economia.

Ces objectifs et ces valeurs qui n'ont jamais trouvé assise dans aucun des pays gouverné par les vieux appareils communistes, même redorés et recyclés. On ne voit non plus comment justement l'Italie pourrait être une exception à cette règle fondamentale. Les orphelins et les nostalgiques du communisme ne sont en effet pas seulement impréparés au gouvernement du pays. Ils portent en soi aussi un carcan idéologique qui contraste avec et qui s'oppose aux exigences d'une administration publique qui veuille être libérale en politique et en économie.

Le nostre sinistre pretendono di essere cambiate. Dicono di essere diventate liberaldemocratiche. Ma non è vero. I loro uomini sono sempre gli stessi, la loro mentalità, la loro cultura, i loro più profondi convincimenti, i loro comportamenti sono rimasti gli stessi. Non credono nel mercato, non credono nell'iniziativa privata, non credono nel profitto, non credono nell'individuo. Non credono che il mondo possa migliorare attraverso l'apporto libero di tante persone tutte diverse l'una dall'altra. Non sono cambiati. Ascoltateli parlare, guardate i loro telegiornali pagati dallo Stato, leggete la loro stampa. Non credono più in niente. Vorrebbero trasformare il Paese in una piazza urlante, che grida, che inveisce, che condanna.

Nos gauches prétendent avoir changé. Ils disent d'être devenus libéraux-démocrates. Mais ce n'est pas vrai. Leurs hommes sont toujours les mêmes, leur mentalité, leur culture, leurs convictions les plus profondes, leurs comportements sont restés les mêmes. Ils ne croient pas au marché, ne croient pas à l'initiative privée, ils ne croient pas aux bénéfiques, ils ne croient pas en l'individu. Ils ne croient pas que le monde puisse s'améliorer à travers l'apport volontaire de tant de personnes, toutes différentes les uns des autres. Ils n'ont pas changé. Ecoutez-les parler, regardez leurs journaux télévisés payés par l'Etat, lisez leur presse. Ils ne croient plus en rien. Ils voudraient changer le pays en une place hurlante, qui crie, qui insulte et qui condamne.

Per questo siamo costretti a contrapporci a loro. Perché noi crediamo nell'individuo, nella famiglia, nell'impresa, nella competizione, nello sviluppo, nell'efficienza, nel mercato libero e nella solidarietà, figlia della giustizia e della libertà.

C'est pour cela que nous sommes obligés de nous opposer à eux. Parce que nous croyons dans l'individu, dans la famille, dans l'entreprise, en la compétition, au développement, en l'efficacité, au marché libre en en la solidarité, fille de la justice et de la liberté.

Se ho deciso di scendere in campo con un nuovo movimento, e se ora chiedo di scendere in campo anche a voi, a tutti voi - ora, subito, prima che sia troppo tardi - è perché sogno, a occhi bene aperti, una società libera, di donne e di uomini, dove non ci sia la paura, dove al posto dell'invidia sociale e dell'odio di classe stiano la generosità, la dedizione, la solidarietà, l'amore per il lavoro, la tolleranza e il rispetto per la vita.

Si j'ai décidé de descendre sur le terrain avec un nouveau mouvement, et si aujourd'hui je vous demande aussi de descendre sur le terrain, à chacun d'entre vous - maintenant, tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard - c'est parce que je rêve, les yeux ouverts, d'une société libre, d'hommes et de femmes, où la peur n'existe pas, où au lieu de la jalousie sociale et de la haine des classes il y ait la générosité, la déduction, la solidarité, l'amour pour le travail, la tolérance et le respect pour la vie.

Il movimento politico che vi propongo si chiama, non a caso, Forza Italia. Ciò che vogliamo farne è una libera organizzazione di elettrici e di elettori di tipo totalmente nuovo: non l'ennesimo partito o l'ennesima fazione che nascono per dividere, ma una forza che nasce invece con l'obiettivo opposto; quello di unire, per dare finalmente all'Italia una maggioranza e un governo all'altezza delle esigenze più profondamente sentite dalla gente comune.

Le mouvement politique que je vous propose s'appelle, non par hasard, Forza Italia. Ce que nous voudrions en faire, c'est une organisation libre d'électrices et d'électeurs avec un caractère complètement nouveau : non l'énième parti ou l'énième faction qui naît pour diviser, mais une force qui naît, en revanche, avec l'objectif opposé ; celui d'unir, afin de donner enfin à l'Italie une majorité et un gouvernement à hauteur des exigences ressenties le plus profondément par les gens normaux.

Ciò che vogliamo offrire agli italiani è una forza politica fatta di uomini totalmente nuovi. Ciò che vogliamo offrire alla nazione è un programma di governo fatto solo di impegni concreti e comprensibili. Noi vogliamo rinnovare la società italiana, noi vogliamo dare sostegno e fiducia a chi crea occupazione e benessere, noi vogliamo accettare e vincere le grandi sfide produttive e tecnologiche dell'Europa e del mondo moderno. Noi vogliamo offrire spazio a chiunque ha voglia di fare e di costruire il proprio futuro, al Nord come al Sud, vogliamo un governo e una maggioranza parlamentare che sappiano dare adeguata dignità al nucleo originario di ogni società, alla famiglia, che sappiano rispettare ogni fede e che suscitino ragionevoli speranze per chi è più debole, per chi cerca lavoro, per chi ha bisogno di cure, per chi, dopo una vita operosa, ha diritto di vivere in serenità. Un governo e una maggioranza che portino più attenzione e rispetto all'ambiente, che sappiano opporsi con la massima determinazione alla criminalità, alla corruzione, alla droga. Che sappiano garantire ai cittadini più sicurezza, più ordine e più efficienza.

Ce que nous voulons offrir aux Italiens est une force politique fait d'hommes totalement neufs. Ce que nous voudrions à la Nation est un programme de gouvernement fait uniquement d'engagements concrets et compréhensibles. Nous voulons rénover la société italienne, nous voulons donner confiance et soutenir celui qui crée du travail et du bien-être, nous voulons relever et gagner les grandes défis producteurs et technologiques de l'Europe et du monde moderne. Nous voulons offrir de l'espace à chacun qui ait envie d'agir et de construire son propre avenir, dans le Nord comme dans le Sud, nous voulons un gouvernement et une majorité parlementaire qui sachent donner une dignité adéquate au noyau originale de chaque société, à la famille, qui sachent respecter chaque foi et qui suscitent une espérance raisonnable à celui qui est plus faible, à celui qui cherche du travail, à celui qui a besoin de traitements médicaux, per celui qui, après une vie laborieuse, a le droit de vivre en sérénité. Un gouvernement et une majorité qui consacrent plus attention à la protection de l'environnement, qui sachent s'opposer avec une majeure détermination à la criminalité, à la corruption, aux drogues. Qu'ils sachent garantir aux citoyens plus de sécurité, plus d'ordre et plus d'efficacité.

La storia d'Italia è ad una svolta. Da imprenditore, da cittadino e ora da cittadino che scende in campo, senza nessuna timidezza ma con la determinazione e la serenità che la vita mi ha insegnato, vi dico che è possibile farla finita con una politica di chiacchiere incomprensibili, di stupide baruffe e di politicanti senza mestiere. Vi dico che è possibile realizzare insieme un grande sogno: quello di un'Italia più giusta, più generosa verso chi ha bisogno più prospera e serena più moderna ed efficiente protagonista in Europa e nel mondo.

L'histoire de l'Italie est sur un tournant. Comme entrepreneur, comme citoyen et maintenant comme citoyen qui descend sur le terrain, sans aucune timidité mais avec la détermination et la sérénité que la vie m'a appris, je vous dis qu'il est possible d'en finir avec une politique de bavardages incompréhensibles, de bataille stupides et de politicards sans métier. Je vous dis qu'il est possible de réaliser ensemble un grand rêve, celui d'une Italie plus juste, plus généreuse envers celui qui en a besoin, plus prospère et sereine, plus moderne et plus efficace comme acteur en Europe et dans le monde.

Vi dico che possiamo, vi dico che dobbiamo costruire insieme per noi e per i nostri figli, un nuovo miracolo italiano.

Je vous dis que nous pouvons, je vous dis que nous devons construire ensemble, pour nous et pour nos enfants, un nouveau miracle italien.

ANNEXE 2 : LE CONTRAT AVEC LES ITALIENS

Tra Silvio Berlusconi nato a Milano il 29 settembre 1936 leader di Forza Italia e della Casa delle Libertà, che agisce in accordo con tutti gli alleati della coalizione, e i cittadini italiani si conviene e si stipula quanto segue.

Entre Silvio Berlusconi, né à Milan le 29 septembre 1936, chef de Forza Italia et de la Maison des Libertés, qui agit en plein accord avec tous les alliés de sa coalition, et les citoyens italiens, est convenu et est stipulé ce qui suit :

Silvio Berlusconi, nel caso di una vittoria elettorale della Casa delle Libertà, si impegna, in qualità di Presidente del Consiglio, a realizzare nei cinque anni i seguenti obiettivi:

Silvio Berlusconi, dans le cas d'une victoire électorale de la Maison des Libertés, s'engage, dans sa qualité de Président du Conseil, à réaliser dans les cinq ans les objectifs suivants :

1) Abbattimento della pressione fiscale: a) con l'esenzione totale dei redditi fino a 22 milioni di lire annui; b) con la riduzione al 23% per i redditi fino a 200 milioni di lire annui; c) con la riduzione al 33% per i redditi sopra i 200 milioni di lire annui; d) con l'abolizione della tassa di successione e della tassa sulle donazioni.

Diminution de la pression fiscale : a) avec une exemption totale des revenus jusqu'à 22 millions de lires par an; b) avec la réduction à 23% pour les revenus jusqu'à 200 millions de lires para n; c) avec la réduction à 33% pour les revenus de plus de 200 millions de lires para n; d) avec la suppression des droits de succession et de l'impôt sur les donations.

2) Attuazione del "Piano per la difesa dei cittadini e la prevenzione dei crimini" che prevede tra l'altro l'introduzione dell'istituto del "poliziotto o carabiniere o vigile di quartiere" nelle città, con un risultato di una forte riduzione del numero dei reati rispetto agli attuali 3 milioni.

La mise en application du "Plan pour la défense des citoyens et la prévention des crimes" qui prévoit entre autres l'introduction de l'institut du "policier ou carabinier ou vigile de quartier" dans les villes, avec pour résultat une forte réduction du nombre des délits par rapport aux 3 millions de ce moment.

3) Innalzamento delle pensioni minime ad almeno 1 milione di lire al mese.

L'augmentation des pensions de retraites minimum à au moins 1 millions de lires par mois.

4) Dimezzamento dell'attuale tasso di disoccupazione con la creazione di almeno 1,5 milione di posti di lavoro. *Division par 2 du taux de chômage actuel avec la création d'au moins 1,5 million d'emplois.*

5) Apertura dei cantieri per almeno il 40% degli investimenti previsti dal "Piano decennale per le Grandi Opere" considerate di emergenza e comprendente strade, autostrade, metropolitane, ferrovie, reti idriche, e opere idro-geologiche per la difesa dalle alluvioni.

L'ouverture de chantiers pour au moins 40% des investissements prévus par le "Plan décennal pour les Grands Travaux", considéré comme urgents, y compris routes, autoroutes, métros, chemins de fers, réseaux d'eau et travaux hydrogéologiques pour la défense contre les inondations.

Nel caso che al termine di questi 5 anni di governo almeno 4 su 5 di questi traguardi non fossero stati raggiunti, Silvio Berlusconi si impegna formalmente a non ripresentare la propria candidatura alle successive elezioni politiche.

Dans le cas où, au terme de ces 5 années de gouvernement, au moins 4 des 5 objectifs ne seraient réalisés, Silvio Berlusconi s'engage formellement à ne pas se représenter sa propre candidature aux élections législatives suivantes.

In fede, / *En confiance*

Silvio Berlusconi

Il contratto sarà reso valido e operativo il 13 maggio 2001 con il voto degli elettori italiani.

Le contrat sera rendu valide et opératif, le 13 mars 2001, avec le vote des électeurs italiens.

ANNEXE 3 : L'APPEL AUX ÉLECTEURS (2006)

Vespa, B. (2006) « La sfida finale tra Prodi et Berlusconi », Rai Uno (03/04/2006).

Images disponibles sur : <http://www.youtube.com/watch?v=FeE2uSYMwE4&feature=related>

Ci sono tante ragioni ideali e concrete per scegliere Forza Italia e la Casa delle Libertà, ma io voglio darvi tre concretissime ragioni in piu per determinare il vostro voto:

Il y a tant de raisons, idéales et concrètes pour choisir Forza Italia et la Maison des Libertés, mais je veux vous donner trois raisons très concrètes de plus pour déterminer votre vote :

La prima: la sinistra vuole ripristinare l'imposta sulle donazioni e sulle successioni, anche per piccoli patrimoni, come ad esempio un appartamento di 80 metri quadrati in una periferia. Con noi queste imposte sono state cancellate e resteranno cancellate.

La première : la gauche veut restaurer l'impôt sur les donations et sur les successions, également pour les petits patrimoines, comme par exemple un appartement de 80 mètres carrés en périphérie. Avec nous, ces impôts ont été supprimés et ils resteront supprimés.

La seconda ragione: la sinistra vuole aumentare al 22% la tassazione dei Bot, dei Cct, dei dividendi azionari, cioè del vostro risparmio. Noi vogliamo invece mantenere l'attuale imposta al 12,50% ed anzi ridurre anche il prelievo fiscale sui conti correnti bancari al 12,50%.

La deuxième raison : la gauche veut augmenter jusqu'à 22% les taxes sur les obligations, sur les certificats de crédit, sur les dividendes actionnaires, c'est-à-dire sur vos épargnes. Nous voulons, en revanche, maintenir l'impôt à l'actuel 12,50% et en plus réduire aussi les prélèvements fiscaux sur les comptes courants bancaires à 12,50%.

La terza ragione: la sinistra vuole aumentare i valori catastali degli immobili per triplicare le tasse sulle case. Per noi la casa, la prima casa e' sacra, come è la famiglia. Per questo aboliremo l'Ici. Avete capito bene, aboliremo l'Ici su tutte le prime case. E quindi anche sulla vostra. E' una decisione coraggiosa ma profondamente sentita.

La troisième raison : la gauche veut augmenter les valeurs foncières des immeubles afin de tripler les taxes sur les maisons. Pour nous, la maison, la résidence primaire, est sacrée, comme l'est la famille. Pour cette raison, nous supprimerons l'impôt sur les biens immobiliers. Vous l'avez bien compris, nous supprimerons l'impôt sur les biens immobiliers pour toutes les résidences primaires. Et donc aussi sur la votre. C'est une décision courageuse, mais profondément ressentie.

In questi cinque anni abbiamo lavorato duramente. Potevamo fare di piu', forse potevamo fare meglio, ma l'Italia e' un'azienda complicata. Ora dobbiamo continuare il lavoro intrapreso, portarlo a termine, per costruire uno stato piu' moderno, piu' efficiente, che sappia garantire e difendere i nostri diritti, la nostra sicurezza, la nostra liberta'.

Dans ces cinq années, nous avons travaillé durement. Nous aurions pu faire plus, peut-être nous aurions du faire mieux, mais l'Italie est une entreprise compliquée. Maintenant, nous devons poursuivre le travail entrepris, le porter à son terme, afin de construire un Etat plus moderne, plus efficace, qui sache garantir et défendre nos intérêts, notre sécurité, notre liberté.

Avevamo detto "La forza di un sogno: cambiare l'Italia". Lo stiamo facendo. Scegliamo di non tornare indietro, scegliamo di andare avanti.

Nous avons dit : "La force d'un rêve : changer l'Italie". Nous sommes en train de le faire. Faisons le choix de ne pas retourner en arrière, faisons le choix d'aller de l'avant.

ANNEXE 4 : IL CREDO LAICO DI FORZA ITALIA

Première page

I valori che sono
il fondamento del nostro impegno civile e politico,
i valori che sono anche
i valori fondanti
di tutte le grandi democrazie occidentali.

*Les valeurs qui sont
le fondement de notre engagement civique et politique,
les valeurs qui sont également
les valeurs fondatrices
de toutes les grandes démocraties occidentales.*

Deuxième page

Noi crediamo nella libertà,
in tutte le sue forme, molteplici e vitali:
nella libertà di pensiero e di opinione,
nella libertà di espressione,
nella libertà di culto, di tutti i culti,
nella libertà di associazione.

*Nous croyons en la liberté
dans toutes ses formes, multiples et vitales:
en la liberté de pensée et d'opinion
en la liberté d'expression,
en la liberté de culte, de tous les cultes,
en la liberté d'association.*

Troisième et quatrième page

Noi crediamo nella libertà di impresa, nella libertà di mercato, regolata da norme certe, chiare e uguali per tutti.

Nous croyons en la liberté d'entreprendre en la liberté de marché, régulé par des normes certaines, claires et égales pour tous.

Ma la libertà non è graziosamente “concessa” dallo Stato, perché è ad esso anteriore, viene prima dello Stato. È un diritto naturale, che ci appartiene in quanto esseri umani e che semmai, essa sì, fonda lo Stato.

Mais la liberté n'est pas gracieusement concédée par l'Etat, parce qu'elle le précède, elle vient avant l'Etat. Elle est un droit naturel qui nous appartient comme êtres humains

E lo Stato deve riconoscerla e difenderla - in tutte le sue forme - proprio per essere uno Stato legittimo, libero e democratico e non un tiranno arbitrario.

Et l'Etat doit la reconnaître et la défendre - en toutes ces formes - justement pour être un Etat légitime, libre et démocratique e non d'un tyran arbitraire.

Noi crediamo che lo Stato debba essere al servizio dei cittadini, e non i cittadini al servizio dello Stato.

Nous croyons que l'Etat doit être au service des citoyens, et non les citoyens au service de l'Etat

Noi crediamo che lo Stato debba essere il servitore del cittadino e non il cittadino il servitore dello Stato. Il cittadino deve essere sovrano.

Nous croyons que l'Etat doit être le serviteur du citoyen et non il citoyens le serviteur de l'Etat. Le citoyen doit être souverain.

Per questo, concretamente crediamo nell'individuo e riteniamo che ciascuno debba avere il diritto di realizzare se stesso, di aspirare al benessere e alla felicità, di costruire con le proprie mani il proprio futuro, di poter educare i figli liberamente

C'est pour cette raison que nous croyons concrètement en l'individu et nous reconnaissons que chacun doit avoir le droit de se déployer, d'aspirer au bien-être et au bonheur, de construire avec les propres mains il propre avenir, de pouvoir éduquer librement ses enfants.

Per questo crediamo nella famiglia, nucleo fondamentale della nostra società

C'est pour cette raison que nous croyons en la famille Le noyau fondamental de notre société.

E crediamo anche nell'impresa, a cui è demandato il grande valore sociale della creazione di lavoro, di benessere e di ricchezza.

Et nous croyons aussi en l'entreprise, à laquelle est demandée la grande valeur sociale de la création de travail, de bien-être et de richesse.

Noi crediamo nei valori della nostra tradizione cristiana, nei valori irrinunciabili della vita, del bene comune, della libertà di educazione e di apprendimento, della pace, della solidarietà, della giustizia, della tolleranza, verso tutti, a cominciare dagli avversari.

Nous croyons en les valeurs de notre tradition chrétienne, en les valeurs indispensables de la vie, du bien commun, de la liberté d'éducation et d'enseignement, de la paix, de la solidarité, de la justice, de la tolérance, envers tous, à commencer par ses adversaires.

E crediamo soprattutto nel rispetto e nell'amore verso chi è più debole, primi fra tutti i malati, i bambini, gli anziani e gli emarginati.

Et nous croyons surtout au respect et à l'amour envers celui qui est plus faible, tout d'abord entre les malades, les enfants, les personnes du troisième âge et les marginalisés.

Desideriamo vivere in un Paese moderno dove siano valori sentiti e condivisi la generosità, l'altruismo, la dedizione, la passione per il proprio lavoro e infine, da liberisti, crediamo negli effetti positivi per tutti della competizione, della concorrenza e del progresso che non può esserci se non c'è libertà.

Nous désirons vivre dans un pays moderne où les valeurs de générosité, d'altruisme, de dédicion, de passion pour son propre travail soient écoutées et partagées et enfin que comme libéristes, nous croyons en les effets positifs pour tous de la compétition, de la concurrence et du progrès qui ne peut y être s'il n'y a pas de liberté.

ANNEXE 5 : L'INTERVIEW AVEC LUCIA ANNUNZIATA (RAI3)

Annunziata, L. (2006) « In mezz'ora », Rai Tre (12/03/2006).

Images disponibles sur : <http://www.youtube.com/watch?v=-ZSLtcP6SwU>

L'ottantacinque per cento della grande stampa legata non agli editori puri ma a poteri economici forti che evidentemente hanno molto interesse a farsi proteggere dalla sinistra, esprime quindi una stampa che è tutta o quasi tutta a sinistra. I giornali per la destra sono rimasti veramente meno [*caro Presidente*] si contano si meno delle dita di una mano. [*Caro Presidente. Diciamo che quello che lei dice è vero. Il prossimo passo*] Mi fa dire qualcosa che puo interessare agli elettori [*il prossimo passo*] adesso le dico io che cosa [*adesso stiamo arrivando*] adesso [*non mi dica questo*] adesso no [...] le dico io che vorrei che lei invece ... mi domandasse ... perche gli elettori devono votare per noi [*ma guardi*] e non per la sinistra. Allora, la sinistra ha un programma [*Presidente, lei ha a disposizione*] no io ho a disposizione questa intervista [*lei, ascolti*] bene, lei è una violenta. [*Lei fara*] E mi sta veramente [*una violenta, io?*] cercando di non far dire le cose [*no, no, ma io vorrei*] si, lei sta esprimendo una violenza nei miei confronti [*Presidente, io vorrei avere il privilegio di essere una delle poche persone che colleri e le faccia delle domande invece di semplicemente farsi dire quello che se deve sentirsi dire che cosa si deve sentir dire. Mi piacerebbe farla delle domande e continuero a le fare questa è una intervista, lei avra i dibattiti*] lei sta approfittando della [*lei avra*] mia educazione, buona educazione [*no, no*] continuiamo. [*Siamo tutte e due di buonissima educazione, Presidente. Rimane il fatto che le domande qui a casa mia, le faccio io. Onorevole, le volevo chiedere questo*]. Credevo che questa fosse la casa della RAI, di tutti gli italiani [*ma è casa mia, il piccolissimo pezzo che è il mio*] invece è la casa sua. [*e mio Presidente*] mi domanda che cosa ha fatto il governo i tutti questi cinque anni? Mi domanda che cosa farai [*ci arriviamo*] il governo nei prossimi cinque prossimi anni [*perchè dopo questi cinque anni*] ci arriviamo alla fine di questa trasmissione complimenti. [*siamo ancora quattordici minuti, guarda ...*] bene. Allora me li faci [*allora*] impiegare per spiegare le cose che interessano gli spettatori, non che interessano solo lei ... [*insomma ... Presidente, ma questa è una trasmissione fatta da me, avra altri situazioni, altri giornalisti, altri posti. Non è detto che è tutta la stessa cosa. Chiudiamo questo...*] Le chiede cortesemente di farmi dire qualcosa di concreto ... invece che queste storie che riguardano il passato. [*Se dopo cinque anni, come lei dice, di governo, tutti poteri forti, che esprimono per altro anche il Corriere, non sono d'accordo con lei, a partire dall'orientamento del Corriere, ma anche dall'orientamento del capo della Confindustria, che è Montezemolo, lei ... che ha da dire su questo*] la notizia è importante [*eh... è una notizia importante*] si, si [*direi, non pensa che questo insegna un fallimento per lei*]. Ma, al contrario, penso che noi abbiamo fatto una politica sociale importante che non ha guardato agli interessi di pochi privilegiati ma agli interessi di tutti gli italiani. Una politica che ha fatto crescere i posti di lavoro contro cio che invece è accaduto in tutto Europa. Una politica per cui siamo riusciti in un momento di difficolta economica dell'Europa a non aumentare le tasse e non mettere le mani nelle tasche degli Italiani. Anzi ad aumentare le pensioni per un milione ottocento cinquant'uno mila anziani a cui la sinistra non aveva pensato. E a colmare quel gap che abbiamo ereditato, quel deficit terribile di infrastrutture, con l'apertura di settant'uno cantieri e con la messa in circolazione di oltre cento quaranta mila miliardi di vecchie lire contro i quattordici mila miliardi della sinistra nei suoi cinque anni di governo. Abbiamo dato una prova [*e, allora*] di capacità operativa dieci volte quella della sinistra e allora succede che noi siamo riusciti a fare quasi il miracolo di tenere i conti in ordine [*ma, la Confindustria non l'ha capito*] ma non è la Confindustria, Montezemolo è il presidente della confindustria . Io ho rapporti con centinaia di associati alla Confindustria, tra l'altro anche le imprese pubbliche sono associate nella Confindustria . Parlo con tutti loro presidenti eccetera. Ritengono che un ... uh ... imprenditore abbia il dovere di essere ottimista perche diffondendo come fa la sinistra pessimismo [*Quello che dice è che Montezemolo non rappresenta la Confindustria*] no Montezemolo è il presidente della confindustria, non è vero che sia contro di noi, perche questo non è vero. Vuol dire esagerare certe dichiarazioni che lui ha fatto anche indicando un programma che auspica sia il programma del futuro governo a cui noi rispondiamo praticamente a cento per cento. Non c'è una richiesta di Confindustria sensata, ed hanno fatto richieste sensate, a cui noi non abbiamo dato ascolto e che non abbiamo trasformato in concreti provvedimenti di governo. [*La confindustria pone un problema sostenziale, credo questo abbia a che fare con il suo desiderio di parlare di suo programma la Confindustria sottolinea quelli che sono i dati di una Italia economicamente ferma. Su questo io*

non sono riuscita] credo che [a capire in tutti suoi interventi televisivi come puo dire...] se lei mi da un minuto senza interrompermi [vabbene] io glielo spiego. L'Italia ... il governo nostro ha fatto meglio del governo di sinistra, perché? Il governo di sinistra in un momento di espansione economica ha sviluppato una politica che ha portato l'Italia di uno sviluppo inferiore a quella della media europea dello 0,9 per cento. Noi abbiamo portato l'Italia di uno sviluppo inferiore rispetto alla media europea dello 0,8 per cento. Quindi, in relazione con quello che ha fatto la sinistra noi siamo andati meglio. Ma ci sono [gli ultimi dati di sviluppo] no, no [sono di 0,2] no, no [sono di 0,2] no, non c'entra niente. Capisco che lei non sia molto pratica di economia [certo che] pero, pero i dati sono questi, meno 0,9 rispetto allo sviluppo europeo per la sinistra, meno 0,8 per quanto ci riguarda. Ci sono delle carenze del sistema Italia che sono strutturali, radicate nel passato che noi abbiamo ereditato, io ne dico qualcuna, la prima, le infrastrutture, abbiamo trovato un deficit di 50 per cento di infrastrutture, colpiscono tutti, non solo costano a tutti gli Italiani che si trasportano [e lei dice che io non sono molto pratica di economia] adesso mi lascia parlare, lei adesso [... centodumila posti di lavoro] lei adesso mi, lei adesso mi fa la cortesia di lasciarmi rispondere, senno mi alzo e me ne vado. Chiaro? Allora ... [Presidente] lei mi ha fatto una domanda [Presidente] io esigo che lei mi faccia rispondere [che lei si alza e se ne vada e una cosa che non può dire] allora [ritiri questo e ...ritiri questo] io mi alzo e me ne vado e questa resterà come una macchia nella sua carriera professionale [si sbaglia] lei mi fatta una domanda mi usa la cortesia di farmi rispondere [Presidente] mi ha fatto una domanda, no [Presidente] ma ha fatto una domanda e non mi ha dato il modo di rispondere, lei mi ha domandato per quale [Presidente] motivo [Presidente] lo sviluppo [ritiri in tanto il discorso di mi alzo e me ne vado, perche questo non è accettabile] mi-al-zo-e-me-ne-va-do se lei non mi lascia [Presidente, non lo faccia] se lei [perché sbaglia lei, non sbaglio io] lei non può dire a me quello che faccio io [neanche lei per me] non decido per lei lei non decide per me [neanche lei per me]. Allora [ci sono delle regole nel mondo giornalistico] inanzitutto in Italia [la prego di non dire che se ne va perche] abbiamo avuto [non è questo il punto]... allora, io posso dire quello che voglio e lei non mi può negare che io dica quello che voglio, questo, vede, [...] dimostra un po che lei è di sinistra. Lei pensa di decidere anche per [Lei non puo dittare le regole] gli altri, mentre io sono un liberale e decido solo per me stesso. [Guardi] Allora volevo dire, perché l'Italia [Lei non è abituato ad avere colloqui con i giornalisti]... vabbene, arriverderla signora, se lei non mi fa parlare la saluto [arrivederci], complimenti, lei ha illustrato bene [beh si] come si comporta una persona che [mi dispiace] ha pregiudizi e che sta a sinistra. Le posso dire una cosa. [Presidente] Deve avere un pò di vergogna di come si comportate. Arriverderla. [Lei non sa parlare con i giornalisti, Presidente] Arrivederci. Vi ringrazio. La RAI è controllata da me?

ANNEXE 6 : IMAGES ET AFFICHES



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12